« Les Broussards de L'Ouest »





LES BROUSSARDS DE L'OUEST

La Corporation des Éditions Fides
25 est, rue Saint-Jacques, Montréal 1, Canada
Société Fides
120, boulevard Raspail, Paris VI[e], France
Fides Publishers, Inc.
166, West Washington, Chicago, U.S.A.

Représentant :
32, Route de Mons, Marchienne-au-Pont — Belgique

Collection *LA GRANDE AVENTURE*

LES BROUSSARDS
DE L'OUEST

par

Monseigneur Clovis MOLLIER

FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, MONTRÉAL
120, boulevard Raspail, PARIS
1951

NIHIL OBSTAT : Ste-Geneviève-de-Pierrefonds, 31 août 1951.
Ph. Vanier, c.s.c., *censeur délégué.*

IMPRIMATUR : Montréal, 15 septembre 1951.
Albert Valois, *vicaire général.*

INTRODUCTION

PRIMITIVEMENT Au Pays du Ranch *devait ne faire qu'un seul tome avec* Les Broussards de l'Ouest ; *malheureusement, depuis plusieurs mois, les frais d'imprimerie ont quasiment doublé et, pour faciliter la vente de mon livre, j'ai jugé opportun de diviser le livre en deux parties vendues séparément.*

Il y a un demi-siècle quand je vis arriver dans les plaines de l'Ouest cette immense multitude d'émigrants arrivant de presque tous les coins de la planète ronde, je me demandai souvent : « Que va-t-il sortir de ce "melting pot" ? C'est une deuxième Tour de Babel. » En effet rien qu'à Winnipeg vingt-quatre langues se parlaient l'année où j'arrivais dans l'Ouest canadien où je fus le premier prêtre séculier ordonné dans le Vicariat Apostolique de Prince-Albert.

Le temps a passé, et après un demi-siècle de durs labeurs, on peut dire aujourd'hui que la moderne Babel de l'Ouest eut un meilleur sort que sa précédente des temps jadis.

La nouvelle Babel est bâtie solidement et monte toujours plus haut vers le ciel. Les ouvriers s'entendent, se comprennent et s'entraident.

Oui, le pays de la Prairie de Fenimore Cooper est aujourd'hui aussi loyal à son gouvernement que n'importe quelle vieille province. Je dirai plus, il a cet avantage sur tel autre coin du pays qu'il est plus « catholique » de mentalité ; les gens de l'Ouest voient les choses sous un angle plus large et plus éclairé. En règle générale, ici la tolérance est à l'ordre du jour. Quand dans le passé le fanatisme voulut dresser sa tête hideuse, il s'aperçut vite que le pays des Broussards n'était pas propice à son œuvre néfaste. L'Église chrétienne a fait dans l'Ouest œuvre de pacification et a contribué énormément à mettre la charité et l'unité parmi son monde hétéroclite.

Un chrétien doit partout et toujours « rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Les nouveaux arrivants entendirent le représentant de Dieu leur dire en leur langue que la vieille terre natale devait passer après leur terre d'adoption.

Lisez, par exemple, l'histoire des deux colonies catholiques de Muenster et de Tramping Lake. Pas un traître ne s'est trouvé dans les rangs de ces nouveaux colons venus du pays de Guillaume et d'Hitler. Durant la première guerre, le gouvernement fédéral refusa le droit de vote à ces colons naturalisés Canadiens. Malgré ce sanglant affront, les jeunes Allemands canadiens s'engagèrent et se battirent comme les autres pour leur pays d'adoption. C'était dur d'aller se battre contre ses frères, mais César demandait à tous l'impôt du sang ; et tous les nouveaux Canadiens firent comme les vieux, se battirent « pro patria ».

Oui, on ne le redira jamais assez, l'Église chrétienne est la vraie gardienne de la seule civilisation véritable, celle que le Christ seul est venu donner au monde. Si le monde actuel est accablé de tant de misères et menacé d'extermination, la faute en est aux aveugles qui ont voulu bâtir sans Dieu. On voit leur œuvre aujourd'hui. Si le monde se sauve ce ne sera pas par ses généraux, par ses politiciens, par la bombe atomique. Le monde sera sauvé quand il tombera à genoux et priera comme Pierre : « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ».

Plaise à Dieu que notre Canada tout entier entende l'appel de la Vierge de Fatima !

Le Vieux Broussard

CHAPITRE I

ARRIVÉE DE Mgr L'ÉVÊQUE... SUIVIE D'UN CYCLONE ET SUITES D'YCELUI

Un beau jour, une lettre venant de la ville épiscopale m'annonce que Monseigneur va venir en pays de brousse pour y donner la Confirmation. Cette missive met en branle toute une série d'importants événements.

D'abord, il faut songer à trouver une place pour loger mon auguste visiteur. Évidemment, on ne peut le faire coucher, comme ce brave Mistigri, dans le « plumard » du maître de la maison ; ce dernier est, au reste, trop étroit et un peu court. Dans la maison curiale de Mariaville, il n'y a pas non plus place pour deux lits ; il faut donc d'urgence ajouter une rallonge à mon presbytère.

Pour cela, on envoie bûcherons et charretiers dans la grande sapinière, et quand le matériel de construction est rendu sur les lieux, on va demander l'aide des « Canayens », experts à tailler les « queues d'aronde ». Le quadrilatère est enfin monté ; un toit de planches, recouvert de bardeaux du Nord, complète bien vite l'appartement épiscopal; et, la maison finie, les murs sont tapissés à l'intérieur avec un gros papier couleur espérance.

Quant au lit épiscopal, il sera fourni au complet par la voisine Belgique, et c'est la « Blonde » à Waposkitas qui viendra mettre des fleurs et des rideaux dans le « palais de l'évêque ». Les quartiers épiscopaux achevés, il reste encore à construire un édicule absolument indispensable aux humains. Le mien a été jeté à terre et absolument démoli par le gros taureau d'Alphonse, venu sur mon terrain, un soir, à l'heure où les gélinottes sont depuis longtemps juchées sur leurs perchoirs.

Je dormais comme une marmotte quand, soudain, un bruit terrifiant me réveilla ; juste tout près de ma tête, dans un coin de mon « palace », un coup formidable vient d'être frappé. Réveillé en sursaut, j'écoute, haletant... ; quel est donc cet assaillant forcené qui, à intervalles réguliers, lance sa machine de guerre contre mes pauvres fortifications ? Entendez-le :

Boung... boung... boung... Les murs tremblent, le plâtrage tombe. Que vais-je devenir ? Dressé sur mon lit, je me dis :

« Ça doit être quelque fou furieux, un Orangiste peut-être, qui, ayant complètement perdu la carte, est venu au pays des « papistes » pour y massacrer ce diable de « Romish priest ».

Si mon assaillant arrive à ma porte, celle-ci ne pourra résister deux secondes aux terribles coups de boutoir de ce forcené. Il faut donc agir, et sans retard. Avisant ma petite carabine, accrochée à un clou sur le mur, je la saisis et, l'ayant chargée, le doigt sur la détente, je m'avance prudemment et à quatre pattes vers la porte. Arrivé près d'elle, et... comme les valeureux Français, aux jours des batailles, meurent toujours debout et face à l'ennemi, je me redresse moi aussi et, fusil en main, doigt sur la détente, j'ouvre et fais face à l'ennemi...

À ma grande stupeur, qu'est-ce que j'aperçois devant moi ? Le gros taureau d'Alphonse qui — la sale bête ! — la queue en trompette et tête baissée se prépare à l'attaque de mon château-fort et va charger :

Beuh !... Beueuh !...

— Oh ! sale brute ! tu vas me payer cher ton attaque nocturne et soudaine.

Je me précipite à l'écurie, m'empare d'une énorme fourche et, arrivant sur mon assaillant, par derrière, je lui envoie mon arme dans la place la moins capable d'opposer de la résistance... ; vous m'avez compris ?

Beueu ! beueuh ! Mon ennemi, qui ne s'attendait guère à une aussi chaude réception, abandonne, et vite, le champ de bataille et se sauve en beuglant dans les parages de la source ; entendez-le :

« Beueuh, beu... »

— Ça t'apprendra, mon vieux, ça t'apprendra désormais à laisser le monde en paix, la nuit surtout.

Deux jours après, je retrouvai ma fourche à un kilomètre du

champ de bataille, dans un tas de saules, près de la fontaine Quant au taureau, lui, il perdit l'appétit, et une semaine de temps « beugla comme un veau » et Alphonse le « boss » ne sait qu'est-ce qui est arrivé à son pur-sang, il agit étrangement depuis une semaine *Je te cré ..*

Au lever du jour j'allai voir le ravage que mon assaillant à quatre pattes avait fait autour de mes bâtisses, je constatai que mon tas de bois avait été jeté à terre et mon édicule indispensable à tous les humains qui n'ont pas encore quitté cette vallée de larmes, avait été pulvérisé littéralement par mon « tank belge »

Il fallut en faire un autre Le nouveau fut confectionné de planches de sapin et sans luxe déraisonnable, il était encore, comme on dit au jour d'aujourd'hui, « air conditioned » surtout l'hiver e vous dis ça !

Bon, encore une amélioration de faite Mais il ne s'agit pas seulement de logement, il y a aussi lieu de penser à la « cathédrale de Mariaville » Il va falloir la décorer et la munir d'un trône épiscopal Une chance qu'un peintre décorateur vient d'arriver dans le pays, il me fabriquera de superbes pancartes ou l'on pourra lire écrit en lettres d'or *Welcome Benedictus qui venit in nomine Domini*

Jamais, ni les Basques ni surtout les Russes n'ont vu de telles décorations en pays de brousse, et Télesphore lui, quand il verra ça, se grattera la tête et dira « Ben ça parle au diable »

Il reste encore à organiser le Comité de Réception Georgey devra aller à soixante et dix kilomètres au sud pour y prendre l'auguste visiteur et le mener dans nos parages. Le lendemain matin, une escorte à cheval ira prendre Monseigneur à la place où il aura logé la nuit précédente et l'amènera solennellement jusqu'à la « cathédrale de Mariaville ». Voilà..

Pour la cavalcade, inutile de compter sur la « Russie » qui, en fait de forces motrices, ne possède que des bœufs Pour escorter Son Excellence il faudra faire appel à Québec, à la débrouillarde Belgique, à l'Allemagne américaine ou européenne, à l'Espagne basque, sans oublier W'aposkitas et nos amis les ranchers aux chevaux indomptés et indomptables parfois.. Une escouade de cavalerie est donc formée parmi les broussars polyglottes, et, le jour convenu,

dirigés par Waposkitas, qui aujourd'hui a pris sa tenue de gala, nos cavaliers s'en vont rencontrer Monseigneur.

Le curé, lui, durant ce temps, prépare son discours de bienvenue. Comme c'est la première fois qu'il lui arrive de présider pareille fête, il faut bien faire les choses, son discours surtout doit être quelque chose de « ben tapé », comme dit Waposkitas.

« Monseigneur, soyez le bienvenu dans cette mission lointaine où vos pas vous ont porté.. »

Misère ! comme les mots et les idées sont difficiles à venir !

Et puis ! Ce ne sont pas ses pieds qui ont amené Monseigneur, mais bel et bien le fidèle Georgey Changeons donc ça

« Monseigneur, de tous les coins de l univers, venus en terre canadienne, vos paroissiens polyglottes, tout comme les premiers auditeurs de ce glorieux saint Pierre, en la vieille Jérusalem.. »

Oh la la ! Ça vous a trop l'air « pompier » ! Mais comment font donc les autres curés quand ils reçoivent leur évêque, en tournée pastorale ? Si j'avais seulement un manuel oratoire pour circonstances variées Allons, tant pis, je vais faire ça bref et, en terminant, je donnerai un petit coup d encensoir Je crois que mon évêque aime ça, un tout petit brin, je lui dirai « Vous qui venez au nom du Seigneur, vous êtes de la race de ces vaillants missionnaires qui, aux glaces polaires, continuent les « *gesta Dei* » je crois que ça marchera ; « short and sweet », court et bon, comme disent les Anglais.

Il ne faut pas que vous ignoriez, ami lecteur, que mon distingué compatriote, venu, comme moi, du lointain Vivarais, a été avant son élévation à l épiscopat une vraie « Robe noire » chez les Indiens, quelque part au nord de la Grande Sapinière Il lui arriva même, telle semaine qu il n avait rien eu à se mettre sous la dent, je ne sais depuis combien de jours, de faire un « consommé » avec le jus de ses mocassins qui avaient bien six mois d'usage Ce seul trait me paraissait le sommet de l héroïsme, à moi qui me souvenais d avoir, au temps du service militaire au 55e d'infanterie, à Aix-en-Provence, mangé par erreur un consommé au « jus de chaussette » Le cuisinier qui faisait sécher ses chausses au-dessus de la marmite à soupe les laissa choir par inadvertance dans le récipient Quand on découvrit la recette, le souvenir en fut suffisant pour que j'en eus « soupé » pour le reste de mes

jours. Sur le chapitre des « consommés », mon évêque m'avait donc « beaté », surpassé, comme dit Laboucane, le brave Métis du côté de Batoche... Décidément, il était une vraie « Robe noire » et méritait bien un petit coup d'encensoir...

Attention... On voit s'élever la poussière dans le lointain. On entend des cris ; c'est ma cavalerie qui arrive, précédent Monseigneur. La cavalcade débouche sur le plateau où est construite ma « cathédrale ». Revêtu de mon unique chape, don de mon vieil oncle curé, je m'avance vers le « bogey », ou la calèche, si vous aimez mieux, d'où descend Sa Grandeur.

Comme mes paroissiens sont tous autour de moi ainsi que le corps de cavalerie, je pense que le moment est venu de donner mon sermon de circonstance :

« Monseigneur... »

— Cent trente mille affaires et le reste..., me dit Monseigneur, dans son pittoresque langage. Mais... vous êtes toqué... Cette idée de m'envoyer... cette cavalerie... pour faire lever la poussière du chemin ! Je suis noir de terre, menez-moi quelque part où je puisse me débarbouiller.

En entendant le successeur des Apôtres parler ainsi, je rentre mon grand discours et mène mon visiteur devant un gros baquet d'eau froide, puis..., me retirant très dignement, je vais rejoindre mes ouailles.

— Rentrez, rentrez dans l'église ; il n'y aura pas de sermon d'introduction. Rentrez, rentrez.

Ce disant, je fais réflexion qu'il aurait fallu, évidemment, envoyer l'infanterie au-devant de mon visiteur, mais si, toutefois, au lieu de lui envoyer la cavalerie, je m'étais avisé de lui envoyer « l'artillerie lourde » des Russes, qu'est-ce que j'aurais attrapé « pour mon rhume » ! comme dit Waposkitas...

En tout cas, il n'aura donc pas mon petit coup d'encensoir, mon évêque compatriote...

Lavé et peigné, mon vicaire apostolique nous arrive bientôt à son trône pour la bénédiction solennelle du Saint Sacrement. Après un mot de Son Excellence, l'assemblée se disperse. On se reverra à nouveau demain dimanche. Les enfants seront confirmés après la grand' messe : bien compris... Au revoir.

Je mène maintenant Son Excellence vers les quartiers épiscopaux Monseigneur, voyant que tous les « broussars » semblent on ne peut plus heureux de le voir, a repris sa bonne humeur L'aspect de mes quartiers généraux l'abasourdit toutefois un petit brin Évidemment, mon hôtel n'est pas le Château Frontenac Après dîner, comme il fait très chaud, on va prendre l'air, on va se promener aux environs de la source, et il n'y a pas de meilleure place pour se reposer et causer

— Je ne savais pas que ce coin de terre était si loin Hier, pendant des kilomètres et des kilomètres, je n'ai pas vu âme qui vive Aimez vous cette place ?

— S'il n'y avait pas de bien à faire, j'avoue franchement qu'il faudrait être fou pour venir s'enterrer vivant dans cette Sibérie, mais il y a ici quatre-vingt-dix familles à desservir La vie est d'ailleurs parfois remplie d'aventures , non, je ne regrette pas d'être venu, mais il aurait fallu envoyer ici un vétéran pour me préparer les voies, j'aurais pu éviter ainsi bien des sottises

Monseigneur me propose alors un meilleur poste Je lui fais remarquer que la nomination d'un prêtre allemand s'imposera bien vite car de nombreux colons de cette langue arrivent incessamment Je lui céderai volontiers la place à la condition que ce prêtre parle français

Les catholiques de langue française ont toujours été et seront toujours les meilleurs soutiens de l'Église en ce coin du Nord-Ouest

Une mission s'impose chez les ranchers, au Sud-Ouest , les gens sont prêts à bâtir une chapelle, et un prêtre de langue française ferait œuvre utile et n'aurait pas trop de difficultés, vu que ce coin est homogène en fait de nationalité et de langue

Le lendemain dimanche a lieu la grande cérémonie de la Confirmation Comme depuis quinze jours il fait une chaleur torride, je demande à Son Excellence d'ajouter des prières pour obtenir la pluie, sans quoi nos champs d'avoine et nos jardins potagers vont périr et notre récolte de blé sera perdue Puis le lundi matin je ramène sur le chemin de son évêché le vicaire apostolique de Prince-Albert

Rentré chez moi après ces « grands événements », je me repose l'après-midi, assis à l'ombre des trembles qui entourent ma maison La chaleur est suffocante Tout à coup, sur le haut de la colline où est bâtie la chapelle, on entend un bruit sourd, un bruit extraordinaire,

et.. voici qu à un kilomètre sud de la maison de Dieu, un nuage noir semble sortir de terre, et l'on entend comme un bruit de train en marche.

Que se passe-t-il donc ? Soudain, je vois des trembles s'envoler vers le ciel, et bientôt un nuage de poussière noire enveloppe toute la colline, plus moyen de voir maintenant ni la maison de Joe ni l'église de Martaville

Le curé n'a, de sa vie, vu pareil phénomène, un vent violent courbe les gros trembles touffus et pourtant solidement enracinés dans la terre. , tous les élements de la nature semblent soudainement déchaînés, c est un cyclone Je regarde ma montre, il est trois heures et l on se croirait au milieu de la nuit Heureusement que ma chapelle est solidement bâtie sans quoi elle aurait bien des chances de faire comme les jeunes trembles s envoler dans les airs.

Le cyclone finit par perdre un peu de son intensité, le bruit du vent est moins affreux Espérons que tout va se calmer et que nous en serons quittes pour la peur Il pleut à torrents maintenant et le vent s apaise, mais voici que soudain, dans la demi-obscurité qui règne partout, je vois une voiture qui arrive au grand galop de ses chevaux Elle vient au presbytère Qu'y a-t il donc ? Quelqu un aurait-il été tué par le cyclone ?.. peut-être le père Joe

— Monsieur le curé, je ne vois plus votre église sur la colline Le cyclone a dû l'emporter .

C est le père Rivard qui habite à quelque trois cents mètres au bas de la chapelle

Qu'est-ce que vous dites ? L église a été emportée par la tempête ?

Je le crois, répond Rivard Quand le cyclone a eu dépassé mon *shack* je suis sorti, j'ai regardé sur la colline, je n'ai rien vu, l'église a dû être emportee par le *tornedo* de tout à l heure, c est pour cela que j'ai vite attelé mes chevaux pour venir vous prévenir

Un homme atterré à cette nouvelle fut le curé Sa chapelle, le fruit de deux ans de travail et d'efforts surhumains, détruite, anéantie par le cyclone ! et tous les articles du culte, ornements, calice, missel, linge d'église, statues se trouvaient encore dans l'église où, hier, l'évêque disait la messe et donnait la Confirmation.. Comment vais-je

réparer cette perte terrible ? L'église n'était pas assurée non plus contre les cyclones ; qui eût jamais pensé qu'une telle assurance s'imposait ?

— J'ai amené ma voiture pour vous monter là-haut voir ce qui a est passé.

— Vous avez bien fait. Allons voir de près, répondis-je.

De loin, dans la demi-obscurité qui règne, on ne peut encore rien distinguer ; c'est à croire que toutes les constructions ont été emportées par le vent. Pourtant, à mesure que nous approchons, il nous semble qu'une masse noire se trouve encore à la place où normalement devrait être la chapelle. Maintenant que nous ne sommes plus qu'à quelque cent mètres, nous apercevons distinctement les murs de l'église..., mais le toit a disparu.

Arrivés sur les lieux et le cœur atterré, nous pouvons juger de l'étendue du désastre survenu. La porte du saint lieu est restée ouverte ; nous apprenons qu'une pauvre infirme, surprise par la tempête lorsqu'elle était en prière, est sortie à la hâte, et, dans son trouble, a oublié de fermer la porte. Quand le cyclone est survenu, il s'est engouffré à l'intérieur de la chapelle et, en deux secondes, a soulevé le toit et l'a jeté de côté comme un fétu de paille...

L'intérieur de l'église présente un aspect lamentable. La belle statue de notre sainte patronne gît à terre, toute fracassée ; notre harmonium au jubé est coincé présentement entre un bout du toit et un pan de mur..., perte irréparable. L'autel que m'avaient donné mes amis de Toronto est dans un état piteux ; les cierges et chandeliers sont éparpillés un peu partout ; les nappes d'autel, cartons, missel sont inutilisables. Quel désastre !

« *Sunt lacrymæ rerum* », oui, le poète avait bien raison de dire que les objets terrestres, eux aussi, peuvent nous émouvoir parfois. Nous essayons de sauver ce qui peut encore servir et, le cœur bien triste, nous quittons ces lieux.

Rendu chez moi, je me demande ce que je vais faire maintenant ? Puisqu'une assez grande colonie d'Allemands catholiques s'est groupée au nord-est de ma mission, est-ce que je ne ferais pas bien d'aller me bâtir une autre chapelle et une autre résidence au pays des ranchers ? Il se trouverait bien un prêtre allemand ayant assez d'esprit aposto-

lique pour venir à Mariaville, et s'il parlait français je ne serais plus nécessaire ici.

Je pourrais aller commencer une autre paroisse au sud où la colonisation se fait encore sur une grande échelle. En écrivant dans les journaux français je pourrais, peut-être, faire venir plusieurs familles canadiennes-françaises en quête de terres neuves. Je pourrais fonder là une paroisse de langue française. Le dimanche qui suit le passage du cyclone, la paroisse qui a eu connaissance du désastre est tout entière réunie sur la colline ; je dis la messe à ciel ouvert, bien tristement.

Mon prône est court :

Frères,

Le Bon Dieu vient de nous éprouver bien durement. Nous avions une église, nous ne l'avons plus. Que la volonté de Dieu soit faite.

Beaucoup d'entre vous ont fait de leur mieux pour organiser la mission et bâtir la pauvre maison de prière qui n'est plus aujourd'hui. Tout le monde, malheureusement, n'a pas fait son devoir comme il aurait fallu. Plusieurs paroissiens, au lieu d'aider à l'érection de notre chapelle ont essayé même de mettre toutes sortes d'obstacles à l'édification de cette pauvre « écurie de Bethléem » qui sert de Temple au Seigneur.

Demain matin, je vous demande à tous, peu importe votre nationalité, de venir ici, avec marteaux, haches et scies. On essayera de découper les morceaux de notre toiture que le vent a démolie, nous referons le toit de notre maison de prières. Quelques-uns d'entre vous ont chez eux des planches, des madriers. Avec ce matériel et du travail, nous pourrons, je le crois, remettre notre chapelle en état pour pouvoir y dire encore la messe dimanche prochain.

Si, par malheur, demain vous n'étiez pas tous au rendez-vous, je considérerai votre absence comme un signe que vous vous désintéressez du service divin. Dans ce cas, je transporterai ma résidence au pays des ranches où ces bons chrétiens me demandent depuis longtemps de venir bâtir une chapelle. Dans ce cas, je vous desservirai une fois le mois, en attendant que notre Vicaire Apostolique vous ait trouvé un

prêtre assez zélé pour venir continuer ici l'œuvre ardue que j'entrepris il y a deux ans. »

La messe finie, comme je sors de l'Église, Rastaquouère, le parvenu, s'approche de moi, et à brûle-pourpoint me dit

— Vous n'avez pas d'affaire à changer de résidence et d'église

Je regarde fixement mon gros bonhomme Il n'a pas l'air de voir que je ne possède plus mon bonnet de fourrure au haut duquel, l'hiver dernier, les souris ont ouvert une « soupape de sûreté »

Ce gros bonhomme, l'un des plus riches du pays est aussi le plus avare. Quand, l'an dernier, j'ai parlé de me faire faire un confessionnal et des bancs pour notre église, il m'a dit qu'une planche avec un trou suffit pour confesser ; quant aux bancs des troncs d'arbres équarris peuvent très bien faire l'affaire

Je lui réponds alors

— C'est vrai, à Bethléem Jésus possédait un mobilier analogue à celui que vous voulez Lui offrir , seulement le Christ a voulu, par là, vous donner à vous et à moi, une leçon de désintéressement dont le monde aura toujours besoin.

La leçon n'a pas donné grands fruits. Mon homme, à la tête de bouledogue, continue son boniment

— Rien ne doit changer ici et le curé est là pour ça

A la fin, n'y tenant plus, je finis par lui dire

- Puisque vous pensez que c'est moi et moi seul qui dois organiser sans ressource le culte divin en pays de brousse, et puisque vous n'avez pas même assez de pudeur pour vouloir même vous payer un siège à l'église et que vos voisins pauvres doivent vous faire la charité, je vous prie de me laisser en paix et d'aller faire paître vos taureaux et vaches C'est votre ligne, gardez-la et laissez-moi la paix.

Rastaquouère, qui, pour la première fois de sa vie se voit ainsi manquer de respect par son « domestique » curé, rugit

- Si vous n'aviez pas de soutane , je vous battrais.

Qu'est-ce qu'il vient de dire ? Ma soutane l'empêche de me donner la volée ? Qu'à cela ne tienne

Et frrou, la soutane du curé broussar est tombée à terre et me voilà les poings fermés, avançant vers l'ennemi. Ce dernier qui ne

s'attend pas à pareille histoire se recule à distance et me regarde avec des yeux comme des pistolets...

Aucune bataille n eut lieu

Waposkitas, qui de sa vie n'avait vu pareil incident, rigole maintenant et s'adressant a son voisin, le grand Alphonse

— Dis, Phonse, notre curé doit être l'un des cousins de « Flambeau, dit le Flambart » faits d armes trente-deux, blessures quelques-unes. »

Et Alphonse rit comme un fou ; les Bascots qui d ordinaire sont très sérieux s esclaffent et rient comme jamais ils n ont ri, même en pays basque

Il n'est pas jusqu à la Russie qui voyant un Français baisser pavillon se prend elle aussi à sourire.

Ami lecteur ' aujourd'hui que les longs hivers de l'Ouest canadien ont un peu calmé les ardeurs de mon exubérant caractère de méridional, aujourd hui que la traversée de la « vallée de larmes » m'a donné un peu plus de sagesse et d expérience, je ne m aviserai plus de jeter à nouveau ma soutane à terre pour aller me colleter avec quelque autre Rastaquouère dont il existe encore pas mal de spécimens sur la planete ronde. Ah, non ' si jamais e rencontrais à nouveau Rastaquouère, je garderais et ma soutane et le sourire, puis ayant écouté mon pauvre diable, je le saluerais et m en irais prendre mon déjeuner à la maison curiale, tout en sifflotant

« Brigadier, répondit Pandore,

Brigadier, vous avez raison »

Mais... ces jeunes, c est jeune !

Le lendemain de ce dimanche mémorable tous les Basques, tout Québec la Belgique, l'Irlande et l'Allemagne américaine sont fidèles au rendez-vous. La Russie brille par son absence, la pauvre elle '

Le toit de l église dûment rapiécé reprend sa place première , et le dimanche suivant la grand'messe est encore dite à Mariaville Deo gratias.

CHAPITRE II

AU PAYS DES RANCHERS

« TÊTE CHAUVE », L'ENFANT TERRIBLE

Il était aussi intelligent que Waposkitas, seulement il était plus « rosse ». Il pouvait vous conter de merveilleuses histoires dans lesquelles il avait toujours joué le rôle principal. Issu d'une très bonne famille de Canadiens français, Fred, que les Indiens baptiseront plus tard du nom de « Tête Chauve », avait reçu une très bonne éducation.

Notre futur rancher commence dès le collège, sa carrière d'enfant terrible.

Si dans un coin de la salle d'études éclate quelque commotion subite, s'il se monte un chahut quelque part, vous pouvez être certain, quatre-vingts fois sur cent, que l'auteur en est mon Fred, qui néanmoins vous conserve une figure aussi innocente qu'un ange dans la gloire.

Oh, le « chéti » ! ! !

Finalement l'enfant terrible sera remis à ses parents avec prière de garder au foyer cet être impossible.

Comme à la maison et chez les voisins, Fred n'est pas supportable, les parents, qui ont des connaissances dans la lointaine Saskatchewan, croient que dans la brousse l'enfant terrible aurait des chances de réussir comme « cow boy ». Il pourrait, au pays des ranchers, trouver matière pour occuper sa bouillante nature de chicanier et d'orateur. La vie paisible de « l'habitant » n'est certainement pas faite pour lui.

Et donc, un beau matin notre Fred dit adieu aux auteurs de ses

jours. Accompagné de son grand frère Joe, le meilleur gars qu'on puisse trouver sous la calotte des cieux, il prend le chemin de la Grande Prairie La caravane devra, à cheval ou en chariot prendre le « trail » des Indiens, et faire ainsi la traversée de la prairie inhabitée, un voyage de plus de quatre cents milles

Dans cette immense plaine qui, toujours monotone, se déroule à perte de vue, Fred chevauche aux côtés de Joseph Au bout de deux jours passés à voyager de concert Fred n'y peut plus tenir, il ne peut plus se plier aux exigences de la marche en caravane Le voilà donc un beau matin, malgré les admonitions du brave Joseph, qui plante là toute la bande des humains. Il part en éclaireur, à quatre ou cinq kilomètres en avant de la bande, et chevauche en chantant et sifflant. Se fiant à son instinct, féru d'aventures, il ne croit pas aux dangers que réserve la Prairie aux jeunes voyageurs isolés et inexpérimentés Il a bien déjeuné et quand la nuit tombera s'il ne voit pas derrière lui la caravane qui s en va vers l'Ouest, il lui sera facile de faire demi tour pour la rejoindre C'est ce que pense du moins notre jeune cavalier

Voici que la journée touche à son déclin maintenant .., la nuit va bientôt venir, la prairie est absolument déserte Depuis des heures qu'il chevauche à belle allure, Fred n'a pas rencontré âme qui vive Décidément, c est l'heure de regagner le camp, mais il a beau regarder, il a beau scruter l horizon de tous les côtés personne Il se prend à écouter avec attention aucun bruit, aucun indice d être humain, pas même le jappement d'un chien, pas même celui des sauvages « coyotes »

Diable ! les affaires se gâtent, il va falloir tâcher de se retrouver au plus vite.

Fred fait galoper son cheval et revient sur ses pas Malheur de malheur ! la nuit arrive et personne en vue Le silence, un silence impressionnant règne toujours sur l'immense plaine À la fin, force lui est de sauter en bas de son cheval Il va falloir camper ici, seul dans la nuit. La monture n en peut plus, elle a besoin elle aussi de nourriture et de repos, elle trouvera du reste facilement son souper car l'herbe verte et tendre ne manque pas, mais ce pauvre Fred, lui, ne mange pas de l'herbe et son estomac crie famine Comme les nuits sont chau

des en ce temps d'été il s'étend sur l'herbe de la Prairie et finit par s'endormir.

« Qui dort dîne ! » dit le proverbe.

Notre dormeur se réveille de bonne heure. Comme son fidèle coursier n'a pas perdu son temps et se trouve reposé et alimenté, on reprend le chemin qui doit mener vers la caravane. Mais... toujours rien, pas âme qui vive nulle part, et pour comble de malheur le soleil ne paraît pas, perdu dans les nuages gris.

Afin de se désaltérer notre cavalier s'est arrêté près d'un marécage ; il a trouvé de l'eau stagnante et fade, mais pareille boisson ne suffit pas pour sustenter notre futur « cow boy ». Son estomac réclame impérieusement. Il faut présentement abandonner, pour un temps, toute pensée de retour et concentrer ses énergies à trouver un moyen de ne pas mourir de faim. Fred n'a aucune arme à feu avec lui ; au reste, à quoi lui servirait cette arme puisque jusqu'ici il n'a vu aucun gibier sur sa route ?

Pourtant après maintes et maintes recherches, notre affamé voit sur un monticule un « gopher » qui, solitaire, le regarde venir. Le « gopher » ressemble à l'écureuil ; il est la terreur des fermiers de l'ouest qui lui font une guerre à mort, sans quoi leurs récoltes seraient détruites par les légions de ces rodeurs.

À la vue de son « gopher », Fred revient à l'espérance et s'approche doucement de son « futur dîner », mais ce dernier, voyant arriver ce gros bipède, s'effraie et rentre dans son terrier. Fred ne se décourage pas pour si peu ; il connaît les habitudes des gophers, il sait que ce petit animal est très curieux ; à peine revenu de l'émotion que lui a causé son insolite visiteur il ne va pas tarder à revenir mettre son petit nez pointu hors de son trou pour examiner plus à loisir celui qui vient troubler sa paisible existence.

Fouillant dans ses poches, Fred trouve un bout de ficelle long de près d'un mètre. Faisant un nœud coulant au bout de sa corde, mon chasseur va gentiment placer ce collet ouvert tout autour de la porte de Messire Gopher ; puis se couchant tout proche, tenant dans ses mains l'autre bout de la ficelle, notre affamé attend patiemment que le petit animal curieux sorte sa tête et se place autour du cou le perfide nœud

coulant que le chasseur brusquement ramènera à lui Ce n'est pas plus malin que ça

Seulement.. si Fred était malin, Messire Gopher l'était aussi et ne marchera pas dans la « combine » comme nous le dira plus tard notre Enfant Terrible Il y a une heure que Fred est à l affût Le gopher durant ce temps est venu faire deux ou trois visites à l'orifice de son tunnel La vue de ce bout de corde qui n'était pas là, tout à l heure. Qu'est ce que cela signifie ? Pas de doute, quelque chose d'anormal se passe à l'extérieur de la planète ronde.. Ce n'est évidemment pas le temps d'aller se fourrer le nez dehors, aussi Messire Gopher se décide à faire la méridienne sur son lit d'herbes sèches, à deux ou trois pieds sous terre

Fred jure ses grands dieux qu'il aura la peau de son ennemi Entre l'assiégeant et l'assiégé c'est la lutte finale, le vrai « struggle for life » Et le siège de Gophropolis se continuera avec acharnement Investi par son redoutable ennemi, l Enfant Terrible, l assiégé devra se rendre ou Fred périra dans la lutte.

Et la lutte implacable se poursuit tout le long du jour Quand la nuit arrive, Fred qui ne voudrait pas que son « souper » échappe durant son somme avise sa selle non loin de lui, il la prend, la place non loin du trou de Messire Gopher, attache son bout de ficelle à la corne d'ycelle puis va se coucher tout en tempêtant contre ce maudit rôdeur qui ne veut pas se comporter comme un vulgaire gopher

Après une dure nuit mon pauvre Fred se réveille et va voir si le collet a enfin fonctionné Misère ! ! ! la ficelle est toujours là, et le collet n'a pas été dérangé

« Ce satané de gopher doit avoir une autre porte de sortie » Notre chasseur se met à faire et refaire le tour du monticule pour voir s'il ne trouverait pas la deuxième porte de son assiégé Il ne découvre rien Gophropolis n a qu'une issue et Messire Gopher doit donc être encore chez lui Fred colle son oreille à l unique orifice, et longtemps, écoute Il lui semble bien qu il entend un léger bruit, c'est mon « trotte-menu » qui lui, doit bougonner contre cet animal d'assiégeant qui le tient prisonnier en sa ville et lui fait faire un dur carême

Il va falloir changer de stratagème Se rappelant alors les cris d'appel de la gent gopher, mon Fred s'étend tout de son long, à plat

ventre, près de l'entrée de Gophropolis et tient à peu près ce langage à son peu social voisin

— « Psst, psst, psssst » cela veut dire « Sors donc de ton trou ».

— « Psst, psst », sors donc, c'est un frère qui vient te voir »

Rien à faire Le prudent gopher juge bon de rester chez lui, et malgré la faim qui le tenaille, reste sourd à l'appel de la Sirène qui a nom, l'Enfant Terrible

Le siège dure depuis deux jours et deux nuits, et aucun des affamés ne donne signe de défection

Le soleil se lève le troisième jour, il est beau comme le « soleil d'Austerlitz », mais notre pauvre Fred n'a pas les dispositions requises pour l'apprécier Il faut vaincre ce satané gopher ou périr Fred a de la peine à se tenir sur ses jambes. Va-t-il mourir de faim sur ce monticule ?

Que de fois il a eu la tentation de tout planter là, pour chercher autre chose, mais quoi ? Il pourrait bien manger son cheval, mais comment le tuer ? Il n'a pas d'arme et, dans cette plaine, il n'y a pas une seule pierre à des milles à la ronde Puis, sans son coursier, comment parviendrait-il à retrouver les siens ?

Il persévère donc sur place, il persévère si bien que le troisième jour de ce siège fameux, le soleil étant à son zénith, la victoire se dessine Messire Gopher, talonné par la faim, n'entendant plus au dehors les bruits extraordinaires qui l'avaient effrayé tantôt, se décide à en finir avec une situation insolite et insupportable

Doucement il se rapproche de l'orifice, doucement il avance Les yeux et oreilles bien ouverts, il avance prudemment, prêt à faire machine en arrière si le moindre danger le menace Tout semble calme au dehors, aucun bruit bien inoffensif Doucement le nez du gopher pointe hors de terre et reste pointé cinq grosses minutes Nul être, aucun bruit L assiégé se décide, maintenant on distingue ses yeux, quelques minutes se passent encore et l'on voit pointer les fines oreilles de Messire Gopher Rien n'a bougé, voici la tête du rusé petit animal qui sort complètement de l'orifice du tunnel Le collet n'a pas bougé, mais se trouve présentement à encercler le cou de l assiégé, sans que, au reste, celui-ci ait l'air de s'en émouvoir. Il ne lui reste plus qu'à bondir hors de sa maison et s'il existe le moindre ennemi ses fines

jambes auront vite fait de le mettre hors de portée de danger Allons-y !

Comme la brave petite bête se redressait pour bondir, un véritable coup de foudre se produit L étreinte du lacet, brusquement tiré, le serre à la gorge, l arrache de terre et l étouffe Un rugissement de joie se fait entendre dans la prairie silencieuse, et un être à deux pattes saisit le corps de la pauvre bestiole et le brise d'une étreinte effroyable. Ça y est, le pauvre gopher vient subitement de trépasser

Un homme heureux, vous le pensez. c est notre beau Fred, qui se mit sans retard à profiter des fruits de sa victoire si durement remportée. Quelques allumettes qu il a en poche servent à allumer un feu d herbe sèche Sur le feu notre vainqueur étend sa victime quand les flammes ont brûlé les poils du gopher mort, notre affamé mord à belles dents dans cette viande succulente et qui va redonner courage et vie au coureur de prairie.

Une demi heure plus tard, ayant enlevé les entraves des pieds de devant de son cheval, Fred est remonté en selle Il se dirige vers l'ouest, espérant bien trouver un humain qui le renseignera sur le chemin suivi par la caravane quittée il y a trois jours

Après un temps de marche, il aperçoit un Indien à cheval Notre jeune coureur de prairie, tout comme son futur curé, a rudement peur des Indiens qui pourraient bien lui enlever son scalp, qu il n a pas encore perdu et n'a pas envie de le perdre Que faire ?

Il recommande son âme à Dieu, il s'approche du guerrier solitaire Celui-ci n'a pas l'air d'être sur « le sentier de la guerre » et ne manifeste aucune émotion à la vue de mon « pâle face » Fred parvient à lui exposer de son mieux sa triste situation L'Indien lui fait signe de le suivre et, silencieusement, les deux cavaliers chevauchent côte à côte

La nuit était déjà arrivée et mon Fred commençait à se demander où diable le menait donc son guide silencieux, lorsque une lumière paraît à l horizon Un feu est allumé là bas et on distingue des êtres humains qui s agitent tout autour Est-ce un campement Indien ? Sont-ce les gens de la caravane ? Intrigué Fred force son cheval, l'Indien fait de même On arrive enfin près des campeurs et l on entend parler français. Ô bonheur ! c est la caravane Le brave Joseph, le premier, vient à la rencontre de l'enfant prodigue Que de mauvais sang ne s'est-

il pas fait en ne voyant pas revenir son coureur de prairie. On avait même décidé d'arrêter le convoi et d'aller à la recherche du disparu. Heureusement que la brebis perdue est enfin rentrée au bercail.

Joe fait à son frère un sermon énergique sur sa folie habituelle. Quand va-t-il avoir de la sagesse ? Fred reçoit la douche de sa façon ordinaire, et se hâte d'aller voir le cuisinier pour se restaurer comme il convient, après un si long carême. Puis, ayant congédié son guide, gratifié d'une bonne provision de thé et de tabac, notre « Enfant Terrible » se couche et s'endort sans tarder. Et je puis vous assurer que les soucis de son brave frère ne lui causeront point de cauchemar. Oh, Fred !

Joe a beau crier, tempêter, sermonner, Fred sait bien que cela n'ira jamais jusqu'à la rupture. Quand même toute la terre abandonnerait mon « Enfant Terrible », ce dernier sait bien que son grand frère ne l'abandonnera jamais et toujours lui viendra en aide, arrive que pourra.

Le lendemain, de bon matin, la caravane au complet reprend sa route vers l'Ouest. Dorénavant Fred, l'enfant terrible, restera sagement en compagnie de ses frères. Tout est si bien qu'un jour, sans plus de mésaventure on finira par arriver à destination. Une petite ville naissante, sur les abords du Grand Fleuve Saskatchewan Nord.

Dans cette ville les deux frères ont un parent riche et influent. Grâce à lui mes deux nouveaux arrivés pourront, et vite, s'installer au nord sur un grand ranch, où bien vite ils feront des affaires d'or.

Fortunatos nimium sua si bona norint. Oui, mais très heureux, eux, ne connaissent pas leur bonheur ; bientôt l'Enfant Terrible ne se plaît plus sur le ranch. Les journaux lui ont tourné la tête en lui apprenant la découverte des champs d'or au Klondike. Il finira même par ensorceler le « Sage Nestor », ce brave Joseph au cœur d'or. Ce sera le point de départ de nouvelles aventures.

— Vois-tu, Joseph, ce métier de rancher ne paie point ; il faut trop de temps pour devenir millionnaire. Le Klondike, voilà le pays où nous devrions aller au plus vite. Vendons donc nos animaux et allons prendre notre part de fortune au pays des champs d'or.

Joseph fait des objections : on est heureux ici, pourquoi aller s'exposer au danger pour courir après la fortune incertaine ? Alors l'Enfant Terrible se fait avocat, et vous plaide si bien sa cause, qu'à

la fin le sage Nestor lui-même, Joseph, se laisse gagner par la contagion et se décide à tout laisser pour devenir « archi-millionnaire » dans le Yukon. Pauvre Joseph ! depuis le temps, tu devrais bien pourtant connaître ton malheureux frère, toujours courant les aventures, jamais satisfait de son sort, heureux seulement là où il n'est pas.

Les deux frères s'en allèrent donc, un jour. Ils vendirent leur beau ranch à un étranger, et, avec plusieurs milliers de dollars en poche, prirent, avec quelques autres aventuriers, le chemin du Klondike. Ils amènent avec eux une vingtaine de chevaux de selle, qui serviront à transporter le matériel des chercheurs d'or et les provisions nécessaires pour ce long voyage. Cette expédition va prendre des mois, on traversera des terres inhabitées, infestées d'animaux sauvages ; il faudra passer Dieu sait comment, de traîtresses rivières et des lacs immenses.

Mais, rien n'est capable de retenir mes braves. Longtemps les futurs « archi-millionnaires » chevauchent vers la nouvelle Toison d'Or. Hélas, au bout de quelques semaines de voyage, au travers d'un pays inconnu, les chevaux sont tous morts de fatigue et de privations.

La figure même de notre « ex-mangeur de gopher » a pris couleur basanée. Mais la soif de l'or est toujours aussi intense dans l'âme de notre aventurier.

Oh, mon pauvre Fred, si, pour gagner le Ciel, tu avais dépensé seulement la dixième partie des énergies que tu dépenses pour courir après une imaginaire « Toison d'Or », tu serais aujourd'hui un des plus grands saints du Paradis. Mais, pour le moment, notre Enfant Terrible croit moins aux promesses du Christ qu'à celles des journaux, et les trésors des Champs d'or le tentent plus que les trésors du Ciel.

Arrivera-t-on jamais au paradis terrestre ? Comme les vivres commencent à manquer, le groupe des aventuriers est forcé de se diviser en deux bandes, afin de pouvoir trouver plus facilement les moyens de se ravitailler par la chasse ou la pêche.

Fred et son ami Joe marchent depuis une dizaine d'heures sur un lac glacé et couvert de neige. L'Enfant Terrible n'en peut plus cette fois ; à plusieurs reprises il s'est assis sur la glace pour se reposer un brin et reprendre les forces perdues. C'est inutile, tout comme ses chevaux, lui aussi est rendu au bout de ses forces et tout comme ses

coursiers, il va périr lui aussi. Il va augmenter le nombre incalculable de ces pauvres hères, venus de tous les coins du monde et, qui, déjà, jonchent de leurs ossements, le fameux « trail » sentier de 1898, le « trail » du Klondike. Le lac semble sans fin ; ce n'est pas un lac mais bien un océan, un océan dont on ne peut voir les rives de nulle part.

Décidément même le diable ne pourrait aller plus loin. Et, celui qui a le diable dans le corps, l'Enfant Terrible, s'arrête une dernière fois. C'est bien fini ; il va mourir sur le lac inconnu. Lourdement il tombe à terre.

Son fidèle compagnon le voit choir.

— Qu'est-ce que tu fais ? Marche, marche donc ; tant qu'il nous reste un brin de vie nous avons des chances de trouver du secours. Lève-toi, marche, bonguiène.

Inutile. Fred n'entend rien ou ne veut rien entendre.

— Laisse-moi mourir ici. Toi, continue ton chemin.

La situation est vraiment affreuse. Prendre Fred sur son dos et le porter un bout de temps ne peut se faire. Joe a de la peine à se tenir debout, lui-même. Que faire ?

Pas de nourriture depuis hier soir ; aucune trace de gibier sur ce diabolique océan ; pêche impossible par manque d'outils, pas de boussole pour savoir où diriger ses pas. C'est bien la fin. Et puis, il n'y a plus rien à faire avec Fred. Quand il a dit non, c'est non ; il ne veut pas se relever, donc il va périr.

Les deux aventuriers ont gardé avec eux de l'argent, une carabine et des cartouches. Chargeant sa winchester et la pointant vers la tête de Fred, Joe vise et fait feu. La balle vient de passer à un demi-pouce au-dessus du crâne de l'Enfant Terrible, écrasé à terre.

— Es-tu fou ? s'exclama ce dernier, qui, galvanisé par l'explosion de la cartouche, s'est soudainement relevé, oubliant complètement qu'il doit mourir.

— Non, je ne suis pas fou, reprend son compagnon. Puisque tu veux mourir, je ne suis pas pour te laisser dévorer, à demi-vivant par les loups des bois. Je veux te tuer, par humanité.

Fred a oublié instantanément ses misères. Ses nerfs surexcités au plus haut point le tiennent debout sur ses pieds ; les intentions homicides de son compagnon lui font peur. Qui donc se serait jamais

imaginé que cet « animal » de Joe était un homme capable de vous expédier de vie à trépas, sans même sourciller ?

Épouvanté, l'Enfant Terrible reprend le chemin du « paradis terrestre » Il n y a pas d'autre alternative, du reste, ou marcher ou être fusillé séance tenante Fred choisit donc de marcher On continue à se mouvoir péniblement sur le grand lac

Tout à coup.. chance ! À quelques cents pieds en avant une ombre noire se meut , ce n'est pas un ours mais, bel et bien un homme

— Allo ! Allo ! crient nos deux pauvres hères.

« Ouh ! Ouah ! » répond la vision, qui se trouve être un Indien qui fait la pêche dans un trou du lac. Cet aborigène qui vit de chasse et de pêche a sa cabane sur la rive, tout près. Il y conduit mes deux malheureux, leur donne à manger et à boire Nos deux voyageurs à bout de force peuvent aussi dormir et reprendre vie Maintenant que remis de son effroyable odyssée, Fred a repris ses forces, il demande à son compagnon de voyage

— Dis, Joe, voulais-tu réellement me fusiller l'autre soir, sur le lac ? Voulais-tu me tuer ?

Et Joe de répondre

— T'es pas fou ? Non seulement je ne voulais pas te tuer, mais, bien au contraire, je voulais te sauver la vie Pour ça, il fallait te faire lever et te faire marcher Et tu t'es levé . et tu as marché pour de bon ! Mon Fred, t'as marché ! hein ? t'as marché ?

Estomaqué l'Enfant Terrible de s'écrier alors, la bouche ouverte comme un four .

— OOOH

À la fin après maintes autres aventures et misères presqu'incroyables, nos deux voyageurs finirent par arriver à Eldorado tant vanté.

Le brave Joseph y arriva lui aussi

Hélas, devenir archi-millionnaire, au Klondike, n est pas si facile que l'avait cru tout d abord notre fameux Fred Il y avait de l'or, beaucoup d'or au Klondike, mais ils furent rares ceux qui s'amassèrent une fortune dans ces lieux maudits. Un homme, un Catholique Irlandais, emportera de cet enfer des milliers et des milliers de dollars, me dira un jour mon aventurier « mangeur de Gopher »

Eux, les gars du ranch dépensent leur argent à s acheter du maté-

riel pour prospecter ainsi que des habits et de la nourriture. Je vous assure que les marchands, ici, ne donnent pas leurs articles. Évidemment, si l'on veut s'enrichir, il faut, au plus tôt, trouver un bon « claim », c'est-à-dire, se faire attribuer une bonne concession où, seul, le propriétaire a droit de faire des fouilles.

Joseph, toujours sage et économe a gardé soigneusement deux mille dollars, qu'il porte toujours sur sa personne. L'ex-mangeur de gopher, pour qui Joseph n'a pas de secret, pense qu'on pourrait faire un bon placement avec cet argent. Voyant parfois quelques aventuriers « frapper un bon filon », en ce coin du pays, Fred se met à étudier le terrain aurifère. Un jour il croit avoir enfin trouvé ses millions sur un lot, connu de lui seul. Il communique son secret à son « Fidèle Nestor » et, tous les deux vont voir l'emplacement merveilleux où l'on peut apercevoir en effet, des traces d'un métal jaune.

— C'est de l'or, notre fortune est faite », dit Fred.

Et ce brave Joseph qui, en fait de minéralogie, n'est pas plus fort que son cher frère, va acheter pour deux mille dollars un lot de roches jaunes mais... pas aurifères.

En conséquence voilà deux prospecteurs à sec, complètement ruinés, maintenant. Ils devront désormais, s'engager comme ouvriers terrassiers, au service des gars chanceux, et qui ont « frappé » un bon claim. De ce train, impossible de réaliser les fameux rêves de jadis.

Fred qui aime l'or et les aventures aime aussi boire quelques « petits coups » pour se « rafistoler » le système nerveux, dit-il.

De cet affreux bar où il va souvent étancher sa soif insatiable, il arrive parfois que l'on sort des blessés et des morts. Chaque prospecteur porte, en effet, un revolver à sa ceinture. À ce comptoir de liqueurs fortes on paye en nature : sortant de leurs poches un petit sac rempli de poussière d'or ou de « nuggets » de même métal, les clients, pas toujours commodes, demandent deux ou trois petits verres de leur liqueur favorite. L'hôtelier, sur sa fine balance, pese la poussière jaune qui payera les consommations. Puis, il remplit les verres qu'accoudés sur la buvette, mes aventuriers boivent tout en causant. Quand la traîtresse boisson aura échauffé quelque peu les têtes de nos buveurs, les conversations deviennent plus animées ; quand le diapason des voix atteint bientôt son maximum il n'est pas rare qu'éclatent alors des

disputes entremêlées de jurons. Plus d'une fois en ce pays de justice expéditive, il arrive que les revolvers sortent subitement de leurs étuis Bang, bang, bang, bang

Au bruit de cette horrible et soudaine fusillade, Fred, vif comme un chat, se jette à terre, et, s'il le peut, se glisse sous quelque lourde table de chêne, où, le cœur battant, il attend que la bataille cesse faute de munitions ou faute de tireurs

Quand ce brave Joseph apprenait ces histoires terribles, il faisait, comme toujours, un bon sermon à son frère Ce dernier écoutait l'algarade du « sage Nestor », et, le lendemain, retournait à la taverne s'informer disait-il, des suites de la bagarre d'hier, il en profitait pour humecter à nouveau son pauvre gosier

À la fin des fins, Joseph n'y tient plus, à tout prix il faut sortir de ce trou affreux, où, seuls, les vendeurs de boissons alcooliques les teneurs de brelans à roulette et les femmes de mauvaise vie faisaient fortune Il décida son frère à quitter définitivement ce lieu maudit Entre temps, grâce à l'arrivée de la « civilisation », les moyens de communications étaient devenus relativement faciles

Un beau matin donc le Klondike perdit pour toujours, mes deux prospecteurs malchanceux Vieillis, assagis penauds et les poches vides, ils reprirent le chemin de la Saskatchewan qu'ils n'auraient jamais dû quitter

Fred emportera toutefois de son voyage aux champs d'or, un trésor d'histoires qui, me dira-t-il aux jours d'épanchement, lui servira à composer un livre merveilleux, qui une fois imprimé, fera sensation dans le monde, et, apportera à son auteur les millions que lui a refusés le Klondike Seulement voilà, comme mon coureur des prairies et des bois ne put jamais s'arrêter assez longtemps sur le coin de la planète ronde pour pouvoir, à tête reposée, y composer son chef-d'œuvre la littérature canadienne-française fut à jamais privée d'une perle sans rivale

De retour en Saskatchewan les deux frères allèrent trouver leur parent qui aujourd'hui occupait une position importante dans le gouvernement Grâce à son aide, ils purent reprendre le ranch, qu'ils avaient quitté jadis, nos prospecteurs manqués revinrent donc au pays des ranchers, remontèrent dans le nord pour y reprendre, à nouveau,

leur ancienne vie de jadis d'avant 98, c'est à cette époque, vers 1910, que je les rencontrai en pays de brousse et fis plus ample connaissance avec eux

Désormais, chaque fois que j'arrivais à la cabane, où ils logeaient, j'étais toujours sûr d'être reçu comme un prince. Rien ne manquera au festin, pas même la goutte traditionnelle.

Quand le temps d'aller se reposer arrive, comme à l'ordinaire, je fais l'appel à la prière. À cette prière du soir les ranchers et leurs associés répondent bien pieusement. Il n'y a que ce « chameau » de Fred, qui, tel jour, avant que je commence

« Au nom du Père et du Fils, etc », s'exclamera dans son coin

Mais, vous n'y pensez pas, Monsieur le Curé, notre vieille mère vient de partir, ayant passé un gros mois avec nous, sans mentir, elle nous a fait si longuement prier que la peau de mes genoux est partie.

Finalement, après avoir, inutilement du reste, conté quelqu'autre baliverne de pareille envergure, notre Enfant Terrible tombera à genoux, lui aussi, et répondra aux prières comme ce brave et pieux Joseph, son frère.

Par exemple, quand je lui parlerai de se confesser

— Vous n'y pensez pas, Monsieur le curé, si je commence ma confession, vous en aurez, au moins pour trois jours et trois nuits, avant que j'aie fini la nomenclature de mes manquements à la règle

Deux années se passeront en effet avant que l'Enfant Terrible se décide à mettre le bout de son nez au confessionnal. Ce ne sera qu'à l'occasion de son mariage avec une brave fille, très chrétienne, que l'ex-mangeur de gopher, le millionnaire manqué, se décidera à faire ce grand pas qui lui coûte. Depuis lors il restera toujours fidèle à ses pratiques religieuses et suivra désormais les traces du sage et catholique « Nestor », son grand frère

Ne croyez pas toutefois que le naturel ait complètement disparu chez lui

Vous savez « Chassez le naturel, il revient au galop. »

Fred a toujours un peu du diable dans le corps. Un jour, se promenant à cheval sur la prairie, mon brave avise un petit monticule, entouré d'une palissade. Que diable peut-il avoir là-dedans ? Mon cavalier descend de sa monture et va voir. C'est une tombe, la per-

sonne qui a été enterrée là n'est évidemment pas une chrétienne, car l'on ne voit nulle part un reste de Croix. La fosse n'est pas profonde et Fred n'a pas de peine, avec ses seules mains, à découvrir complètement le squelette. « Tiens ! c'est une vieille Indienne qui repose ici. La mort doit dater de bien des années ; elle remonte, il n'y a pas de doute, d'avant l'arrivée des Robes Noires. » Les os sont bien conservés, surtout le crâne. À côté de la défunte, les Indiens ont déposé une chaudière pour faire cuire le « pémican », puis un petit couteau pour racler les peaux de buffalos que les Indiens tueront, une fois arrivés au pays des « Chasses Éternelles ». Un petit sac de cuir est aussi à portée de la main de la défunte ; il est plein de perles multicolores que la Sauvagesse emploiera à décorer et les mocassins et la veste de son guerrier ressuscité.

Fred regarde toutes ces choses un bout de temps ; puis, une idée diabolique lui passe dans la tête. « Ce crâne me ferait un original pot à tabac. » Et alors cet iconoclaste abominable détache le crâne du squelette, l'emporte chez lui ; là, il prend sa scie et le partage en deux. Le sommet du crâne servira de couvercle et le reste de pot à tabac.

Un ami rancher vint un jour, par hasard, au shack de mon Enfant Terrible. Celui-ci lui demande de fumer de son tabac, et, ce disant, lui présente son original et macabre pot. Le rancher, brave homme et excellent chrétien, trouva cette profanation peu de son goût. Il donna à mon Fred une dure admonition que celui-ci écouta de sa façon habituelle. Que peuvent lui faire, en effet, les admonitions ?

Quelque temps après cette entrevue, Fred commence à trouver que ses cheveux tombent, et, terriblement vite. Un jour, de passage chez une de ses voisines, excellente femme, simple et sans malice :

— Regardez, madame Amireault, regardez ma tête, elle n'a plus de cheveux quasiment.

Dame Amireault était justement la femme du rancher qui avait dit son fait à Fred. De retour à la maison, encore sous le coup de l'indignation, le rancher n'avait eu rien de plus pressé que de conter à sa « vieille », l'histoire du pot de tabac de l'Enfant Terrible. La pauvre dame avait été horrifiée d'apprendre une si abominable affaire ; et, voici que, maintenant, le fabricant de pot de tabac était là devant dame

Amireault, et faisait admirer à cette dernière un crâne aussi poli qu'une boule de billard.

— Qu'est-ce que vous pensez de ça, dame Amireault ?

— Qu'est-ce que j'en pense ? reprend cette dernière, je pense que le Bon Dieu vous a puni.

— Puni, et pourquoi ?

— Vous savez, le crâne de la Sauvagesse.

— Oui... et puis ?

— Eh bien, on dit que les Sauvages y jettent des sorts. La Sauvagesse, peut-être, s'est vengée. Puis, Fred, vous êtes pas mal « chéti », et peut-être que le Bon Dieu a voulu vous donner une bonne leçon. Croyez-moi, allez reporter sa tête à la Sauvagesse.

Fred, qui se sentait pas mal en brouille avec le Bon Dieu, écouta cette fois le conseil de la bonne dame à l'esprit simple et sans sacrifice. Et, le lendemain, de bonne heure, il partit encore à cheval, se rendit vers le lieu solitaire où reposaient les restes mortels de l'Indienne. Arrivé à la dite place, notre cavalier qui a rapporté « son pot de tabac et son couvercle », descend de sa monture et remet le tout à la place exacte où il avait, l'autre après-midi, volé la relique insigne de la pauvre vieille.

Quand, quelques semaines plus tard, les Indiens virent notre Enfant Terrible, et sa « boule de billard », ils le baptisèrent, et non sans raison. Tête Chauve.

CHAPITRE III

OÙ IL EST ENCORE QUESTION DE « TÊTE CHAUVE » ET D'UNE BRAVE DAME NOLIN

FRED peut manquer de piété, mais il a trop de sang catholique dans les veines pour refuser jamais aide à son curé, quand celui-ci aura besoin de lui. Me faut-il un guide pour faire un voyage en pays inconnu, mon paroissien du ranch se met volontiers à ma disposition.

Un jour, j'apprends par exemple, qu'une bonne vieille Métisse, une dame Nolin, habite à une trentaine de kilomètres de chez moi. Elle a une belle histoire, connue de tous les catholiques des environs du Lac-aux-Canards. Il y a une trentaine d'années, jeune encore, elle vivait avec son mari et quelques jeunes enfants dans la paroisse métisse de Saint-Laurent, près de la rivière Saskatchewan. Bonne chrétienne, elle faisait de son mieux pour aider les Pères Oblats chargés de voir aux besoins spirituels de leurs paroissiens au sang mêlé.

Un grand malheur vint toutefois menacer la maison des Nolin. La jeune mère de famille achevait de perdre la vue, et tous les spécialistes consultés se déclaraient impuissants à arrêter les progrès du mal. Encore quelques semaines et la pauvre mère serait complètement aveugle. Un saint petit Frère Oblat, originaire de France, lit pendant ce temps l'histoire merveilleuse de la Vierge de Massabielle. Il sait, d'autre part, que la jeune mère Nolin est abandonnée par les docteurs de la terre. Une idée germe dans le cerveau du petit Frère.

La Sainte Vierge, qui multiplie ses miracles en terre de France, aime également tous ses enfants, qu'ils soient d'Europe ou d'Amérique. Pourquoi ne lui demanderait-on pas la guérison de l'aveugle de l'Ouest canadien ?

Par l'intermédiaire de ses supérieurs, le jeune Frère a pu se procurer de l'eau de Lourdes : l'eau de la source miraculeuse. Il la donne à la malade, et tous les deux commencent une fervente neuvaine à la Vierge Immaculée. Quand la neuvaine prend fin, notre bonne Mère du Ciel a entendu la prière de ses pauvres enfants de la Saskatchewan. Le miracle s'est accompli et dame Nolin est radicalement guérie de son incurable cécité.

Tous ces détails je les avais appris, durant l'été de 1909, de la bouche de l'un de mes amis intimes, un jeune Père Oblat. Étudiant ecclésiastique, j'avais demandé à mon vicaire apostolique de me donner quelques jours de vacances que je me proposais de passer à l'École Industrielle de Lac-aux-Canards.

À la tête de cette institution se trouvait un saint prêtre qui devint plus tard vicaire apostolique de la froide et inhospitalière province du Keewatin, Mgr Ovide Charlebois.

Le neveu du futur évêque m'accompagnait pendant ces jours de détente. Qui a connu l'hospitalité si cordiale que donnait jadis et que donne encore l'École indienne de Lac-aux-Canards ne sera pas surpris d'apprendre que mon compagnon et moi prîmes de réelles vacances. Je crois même que nous fîmes un peu trop de tapage dans les couloirs, près des salles de classe où les Sœurs de la Présentation faisaient l'école à une centaine de petits Indiens des deux sexes. Ces jeunes..., c'est jeune !

Le fait est qu'un beau matin, le Père Charlebois nous propose, à moi et à son cher Arthur, d'aller nous « promener » à Saint-Laurent. Cette place est pour moi « terra ignota », mais le Père Arthur, grand chasseur devant le Seigneur, ne cachait pas sa joie, lui.

On va en pèlerinage, et puis il doit y avoir des canards aux environs de Saint-Laurent.

Le lendemain donc, après la messe, la démocrate chargée de provisions, nous partons gaiement, armes et bagages. Sur le chemin sablonneux, malaisé, pas âme qui vive, des bosquets de trembles rabougris, des buttes de sable sans grand intérêt.

Nous approchons de notre destination quand, soudain, mon compagnon aperçoit tout à coup des têtes de canards sauvages, émergeant du fond d'un marais, à notre droite.

Mon ami Arthur, ne l'oubliez pas, était grand chasseur devant l'Éternel. Comme les lions de l'Atlas avaient, jadis, grisé Tartarin de Tarascon, ainsi la vue des canards du marais surexcite tout d'un coup mon intrépide chasseur :

— Les canards ! Les canards !

Ce disant, mon Arthur saute en bas de la démocrate, attache vite les chevaux à un tronc de tremble, s'empare de son terrible fusil à trois canons et, m'oubliant complètement, fonce sur l'ennemi. Entendez-le :

Bang... bang... bang... bang ! Les échos de la fusillade retentissent dans la vallée de la Saskatchewan...

Au bout de quelque temps, je fais réflexion que je risque fort d'attendre longtemps le retour de celui qui faisait ainsi parler la poudre. Je le connais ; il y en a pour une heure ou deux avant que je le voie revenir. C'est bien simple : je descends de la démocrate et je m'en vais prendre doucement les devants, à pied ; je vais ainsi continuer à découvrir l'Amérique du Nord.

J'ai à peine fait un kilomètre lorsque, jugez de ma stupéfaction, j'aperçois, sur le flanc d'une petite colline, un cimetière très bien clôturé et dominé par une superbe croix de bois. Qui donc peut être enterré dans ce désert où l'on ne voit âme qui vive ?

J'ouvre la barrière et pénètre dans l'enclos. Sur les croix de bois et autres monuments funéraires, je lis des noms français, rien que des noms français.

Mais où sont les descendants de ces morts ? Mystère. Et voici qu'en bas de la colline, j'aperçois au milieu d'une petite prairie, le clocheton d'une chapelle en assez bon état de conservation.

À cette vue extraordinaire, j'oublie complètement mon Tartarin et sa fusillade et descend rapidement le raidillon. La porte de la chapelle est ouverte à tout venant. J'entre. L'édifice est vide ; les bancs et le chemin de la croix ont été enlevés, l'autel lui-même a disparu. Pourtant le plancher de l'église est fortement usé, preuve qu'il y a eu ici une congrégation de pieux fidèles.

Pourquoi donc a-t-on interrompu soudainement le service divin en ce lieu ? Qu'est-ce qui est advenu des fidèles catholiques de langue française qui, jadis, venaient prier en ce sanctuaire ? Comme personne

n'est là pour me donner la clef de l'énigme, je me mets à fouiller un peu partout pour voir si je ne trouverais pas quelques papiers ou quelque autre indice qui servirait à me documenter. Tout a été enlevé de ce qui aurait pu m'instruire.

En sortant, je dirige mes pas vers un fouillis de gros trembles, à l'est de la chapelle. Tout en marchant, je me trouve tout à coup nez à nez avec un objet qui me frappe de stupeur. En face de moi, posée à terre, je vois une belle statue de plâtre en parfait état de conservation. La statue représente Notre-Dame de Lourdes.

Du coup, l'indignation me saisit. « Que fait ici cette statue abandonnée aux lapins et aux gélinottes des bois ? Franchement, que pensent les curés des alentours pour laisser ici, dans ce désert inhabité, l'image de notre Mère du Ciel ? »

Mon Père Arthur m'arrive maintenant tout excité. Comme d'habitude, il a brûlé ses cartouches en pure perte et n'a pas « démoli » un seul canard, mais il en a blessé « mortellement » quatre ou cinq, me dit-il. Malheureusement, ils se sont échappés et envolés vers le Lac-aux-Canards.

Son histoire de chasse manquée ne m'intéresse pas. « Que veut dire tout ceci ? Je trouve dans ce désert un cimetière plein de morts, une église abandonnée et, pire que tout cela, une très belle statue de Notre-Dame de Lourdes offerte en vénération aux canards ou aux lapins sauvages. Que signifie tout cela ? Que sont devenus les gens qui venaient prier ici, il n'y a pas longtemps encore ? »

Et mon illustrissime chasseur de me conter alors l'histoire de la paroisse métisse de Saint-Laurent, l'une des premières paroisses de la Saskatchewan. Des Oblats la desservaient, jadis, avant la venue des colons. Quand la ligne de chemin de fer fut tracée, elle passa au nord, à la place que nous avions laissée, tantôt, le Lac aux Canards, que les modernes Français ont rebaptisée « Duck Lake », pour plaire, je suppose, à leurs frères anglo-saxons.

Ce fut le coup de mort de Saint-Laurent. Les Métis se rapprochèrent de la voie ferrée et les Pères qui desservaient cette mission durent fermer l'église, faute de congrégation. Quant à la statue qui m'avait si fort intrigué, elle avait été donnée par dame Nolin, la miraculée de Saint-Laurent. Comme la Vierge avait fait miracle en ce lieu, les bons

Pères pensèrent qu'il fallait la laisser à la place exacte où, jadis, le petit Frère Oblat venait si souvent prier en compagnie de l'aveugle. Peut-être qu'un jour Monseigneur se déciderait à organiser un pèlerinage diocésain en ce lieu bénit.

Voilà ce que m'avait conté mon cher ami, bon serviteur de Marie, lui aussi. Vous comprenez maintenant pourquoi je tenais si fort à aller à l'ouest de Mariaville, au Fort Pit, je voulais y rencontrer ma paroissienne qui, depuis bien longtemps, avait quitté Saint-Laurent.

Je savais vaguement la place où depuis des années s'était retirée la vieille miraculée ; comme il n'y avait de mon côté aucun chemin connu pour me rendre au dit lieu, un jour que j'étais de passage chez « Tête Chauve », je lui demandai s'il ne voulait pas me servir de guide, lui qui connaissait tous les sentiers de la brousse. Le travail du ranch n'étant pas trop pressant ce jour-là, Fred accepta volontiers.

Sur mon bogey neuf, attelé de Georgey, nous voilà en route pour le Fort Pit.

Aucun chemin tracé n'y conduit ; nous nous faufilons donc, comme nous pouvons, à travers des broussailles et des marais. Plusieurs fois, « Tête Chauve » est obligé de descendre de voiture pour coucher à terre de jeunes trembles, gros comme le bras et qui déconcertent cet indomptable Georgey. À force de patience et de travail, nous finissons par déboucher du bois et descendons vers le Fort.

Nous apercevons bien vite les écuries, puis la maison construite en pièces de bois et dans laquelle la bonne vieille achève, aujourd'hui, paisiblement ses jours, entourée de ses nombreux enfants. Le mari est mort depuis bien des années. Les Nolin sont chez eux, car la fumée sort de la cheminée. Le bruit des roues de notre voiture a été entendu de l'intérieur. La porte de la maison s'entr'ouvre et une vieille femme, courbée par le poids des ans, cheveux blancs, nous regarde, très intriguée.

À la vue de ma soutane, la vieille toute heureuse, s'écrie :

— Tiens, t'es un petit Père.

— Dites donc un grand Père ; j'ai quasiment six pieds de haut.

— Ben ! je suis ben contente de te « *vouère* », mais je te connais pas.

— Je suis le curé de Mariaville, et je viens te chicaner car je ne

t'ai pas encore vue à mon église depuis mon arrivée La Sainte Vierge va te chicaner aussi

— Ben, je vas te dire, je suis ben vieille, et je sors pas Les Pères, y venaient me voir avant que tu arrives et ils me disaient la messe toi t'es jamais venu me *vouère*

La brave dame est née au pays de brousse, par conséquent elle était ici avant les ranchers. Elle ne pouvait comprendre que le pays venait de sortir de sa solitude millénaire et entrait dans la « civilisation » Autrefois, les Pères Oblats, les Pères qui portaient une croix sur leur soutane noire, venaient voir leurs ouailles à domicile et couraient parfois après elles, dans la grande prairie, au temps des buffalos. Pourquoi ce « petit Père », qui n'a pas de croix car il est le premier prêtre séculier venu en ces lieux, pourquoi ce « grand prêtre » ne fait-il donc pas comme ses prédécesseurs ?

Je suis venu exprès pour te dire la messe demain, et « Tête Chauve » m'a indiqué le chemin de ta maison. Tu connais Fred, c'est un bon garçon, pas vrai, la mère ?

— Je vas te dire, mon Père, « Tête Chauve » est pas mal *chéti*

— Oh ! que non, c'est un bon garçon, la preuve c'est qu'il a voulu m'accompagner de son shack, loin, loin, jusque chez toi

— Ça se peut, mais je le connais que je te dis. Il est pas mal *chéti* Il aime pas le Bon Dieu et, quand les Pères viennent, il ne veut pas se confesser

Pas possible ! On va prier fort, fort, la Sainte Vierge pour qu'il se convertisse et se confesse

« Tête Chauve », riant dans sa moustache, écoute la brave vieille me donner son opinion sur sa valeur religieuse Ce discours produit autant d'effet que les sermons en trois points de Frère Joseph. À la fin, mon Fred prend la parole

— On va camper chez toi, la mère, et je t'avertis que j'ai faim à dévorer un orignal Tu vas donc nous faire un bon souper Et puis, tu sais, je ne suis pas si pire que tu le dis au « petit Père ». J'ai reçu, le mois passé, la visite de ma mère, elle a passé un gros mois chez nous. Elle m'a fait dire à genoux tant et tant de chapelets que depuis ce temps j'ai de la misère à me tenir droit Tu vois que la Sainte Vierge ne doit pas être si fâchée contre moi Par-dessus le marché,

monsieur le curé est venu coucher chez moi, hier soir, et il m'a fait dire des prières et des prières. Je parie que tu n'en as pas dit, toi qui me chicane et me traite de *chêtt*

Le souper arrive et « Tête Chauve » déclare que la mère sait bien faire les choses. Le lendemain, je dis la messe, comme promis, je donne la sainte Communion à la totalité des membres de la famille. Après la messe, nous prenons notre déjeuner et mangeons un tas de galettes sans levain que je trouve délicieuses, suit un morceau de chevreuil comme rôti, thé traditionnel, etc. Rien ne manque au festin, bref, « Tête Chauve » se déclare enchanté de l'hospitalité de la mère qui l'avait tant chicané hier soir

Quelques mois après notre visite chez les Nolin, Fred et Joseph se séparent pour commencer, chacun sur une concession de plus de cent hectares de terres vierges, la vie nouvelle et monotone de colon dans l'Ouest canadien. Ils se défont petit à petit de leurs animaux à demi sauvages, car, désormais, la civilisation arrivant, bœufs et chevaux sauvages ne peuvent plus pacager en toute liberté, comme jadis.

Solitaire maintenant, Fred s'ennuie royalement, à certains jours.

Quand le « *cafard* » le prend très fort il part pour la ville, bâtie sur le Transcontinental, au sud, là, il trouve, outre maints « petits coups », de braves *Canayens*, avec qui il fait des marchés et à qui il conte quelques-unes de ses terribles aventures du Klondyke

Naturellement, pour ce voyage, point n'est besoin de s'encombrer de ce bagage inutile que serait le sermonneur de Joseph. On ne lui dira rien

En ville, tout le monde connaît « Tête Chauve », c'est une célébrité du Nord. Son arrivée crée autant de commotion, quasiment, que l'arrivée du candidat « bleu » ou « rouge », au temps des élections.

Le voilà, en effet, rendu à « l'Hôtel Métropolitain », à la buvette, autour de laquelle une dizaine de grands gars sont assis, tout en dégustant leur traditionnel verre de « gin ». Un homme dans la trentaine, moustaches rousses, front intelligent, crâne aussi déplumé qu'une boule de billard, attire toute l'attention des buveurs.

Vous le connaissez ? C'est « Tête Chauve ». Entendez-le

— Je vous dis, les gars, si Joseph avait voulu m'écouter, on serait

archi-millionnaires aujourd'hui. De l'or ! ce n'était pas une question. Là-bas, au Klondyke, tenez, pour avoir un verre de « gin », on versait de l'or en poudre sur la balance du maître de « bar ». Si vous aviez vu ces prospecteurs sortir de leurs poches ces gros sacs, remplis de pépites ou de poussière d'or. Avec l'un de ces sacs, vous auriez pu acheter tout cet hôtel, et encore, tenez... une fois, j'ai vu un gars frapper un « claim », une concession où il y avait des millions et des millions !

Si quelque pas fin s'avisait parfois de mettre en doute quelques-unes des assertions de mon aventurier prospecteur, oh ! alors, ce n'était pas long, « Tête Chauve » vous tombait sur la *casaque* de ce pauvre Thomas et, oralement, vous le pulvérisait littéralement.

Quelquefois aussi, vantant les animaux incomparables qui vivaient sur son ranch, ses chevaux surtout qui, pour avaler des kilomètres, n'avaient pas leur pareil, quelquefois, dis-je, il arrivait qu'un concurrent, propriétaire de chevaux lui aussi, s'avisait, et de façon peu parlementaire, de démentir mon orateur. Une fois que pareille affaire était arrivée, d'un vigoureux coup de poing, l'Enfant Terrible, dit « Tête Chauve », vous avait démoli le nez de ce brave Joe, l'un des buveurs, qui, jusque-là, n'avait pas même ouvert la bouche, tant il était hypnotisé par le talent oratoire de Fred.

Ce n'était pourtant pas Joe qui avait mérité les foudres de l'Enfant Terrible, mais bien le gros Williams qui avait osé lui dire : « Fred, t'as menti ! »

C'est vrai, mais « Tête Chauve », dans son indignation, conservait tout de même le sens de la conservation. Attaquer ce *bully* de Williams, c'eût été vouloir aller à un inévitable Waterloo. Pourtant son honneur et sa dignité étaient irrévocablement compromis s'il ne relevait le gant. Pour démontrer, alors, qu'il était de taille à pulvériser les « lions de l'Atlas », mon Tartarin du Nord venait de jeter à terre « l'inoffensif bourricot de l'Arabe », en l'occurrence... ce pauvre et inoffensif Joe. Cette exécution faite, Fred se retirait dignement « sous sa tente ». L'honneur était sauf.

À ce régime, s'envolent les dollars ; quand il ne lui reste ni argent

ni crédit pour emprunter, il est bien réduit à reprendre de nouveau le chemin du Nord et regagner sa solitude.

Son retour ne sera pas toujours chanceux. Un soir, quittant la ville où il a fêté et dépensé follement, il s'en retourne à la brunante, sur son traîneau attelé de deux superbes chevaux. La nuit va tomber vite, et il faudra traverser le fleuve, sur la glace. La Saskatchewan est traîtresse, et bien des gens, l'été comme l'hiver, ont soudainement disparu dans ses eaux profondes. Fred fait aller ses chevaux à toute allure ; on dirait que l'équipage est poursuivi par quelque grizzly. On arrive sur le penchant du fleuve, et conducteur et chevaux dévalent follement la pente.

Sur la glace traîtresse, les fers du traîneau et les sabots des chevaux font se lever des nuages de poussière blanche. Il fait noir comme dans un four. Les chevaux, excités par les cris du conducteur, galopent à toute allure sur le fleuve glacé. Tout à coup... un craquement, et l'équipage disparaît dans un trou noir et béant où la glace, à cause du courant terrible qui règne en cet endroit, ne peut jamais se former.

Cette immersion froide et subite a dégrisé instantanément notre conducteur qui, sans savoir ni pourquoi ni comment, s'est senti soudain projeté en avant sur la glace vive, mouillé comme un poisson. Quelques secondes de réflexion lui suffisent pour réaliser ce qui vient de se produire. Dans ce trou large et noir, à quelques pas de lui, ses coursiers, pour sauver leur vie, se débattent dans une lutte suprême.

Au travers des ténèbres, Fred aperçoit son cheval de gauche qui, lui, le brave animal, a réussi à mettre un de ses sabots de devant, puis l'autre, sur la glace vive ; mais... le cheval de droite, plus empêtré et entraîné par le courant violent, ne peut que sortir sa tête au-dessus de l'eau.

Fred voudrait bien maintenant aller au secours de ses fidèles serviteurs, mais la glace est glissante et le trou béant est proche, très proche de lui, un pas de plus et lui aussi irait rejoindre les naufragés.

Que faire ? Ah ! s'il pouvait au moins couper les traits qui retiennent les chevaux au traîneau, ces derniers auraient une chance. Mais c'est vouloir aller à une mort certaine que de plonger dans ce trou noir, pour essayer de dégager les pauvres bêtes. Le coursier de gauche

a beau s'évertuer, encouragé par les appels de son maître, l'issue fatale est imminente. Il ne peut, seul, lutter contre le courant, se sortir lui, son compagnon et le traîneau de son affreuse position. Le malheureux essaie, en vain, de planter ses sabots sur quelque anfractuosité de la glace. Inutile ; bien vite, les sabots patinant sont tirés en arrière par le courant qui entraîne et chevaux et traîneau... bien vite, le pauvre cheval tombe en arrière... dans le trou.

Plouf ! c'est la fin, et maintenant silence sur la rivière. L'équipage affolé de tout à l'heure s'en va, mort, emporté par le courant, sous la glace perfide. Au printemps prochain, quand cette dernière aura complètement disparu sur le fleuve géant, à quelque cent milles vers l'ouest, un jour, un colon, traversant sa terre, près des rives de la Saskatchewan, verra un groupe de corbeaux s'abattre, évoluer, en un coin du bord. Intrigué il ira voir la cause de cet attroupement insolite ; stupéfait, il apercevra soudain deux chevaux de superbe encolure, jetés morts sur la grève. Un traîneau et d'excellents attelages y seront aussi, à demi enfouis sous le sable. Et le colon constatera une fois de plus que la terrible Saskatchewan a fait encore de nouvelles victimes.

Tête Chauve resté seul maintenant, tout éberlué, voit vite ses habits mouillés se transformer en un paquet de glace. Il est encore à cinq ou six kilomètres d'un voisin ; va-t-il, dans son état actuel, pouvoir se rendre au port de salut ?

Il le pourra, au prix d'indicibles souffrances. Je crois bien que ni le Bon Dieu, ni même le diable ne veulent de mon « Enfant Terrible ».

Il continuera donc à vivre bien des années encore.

Solitaire dans son shack, Fred trouve maintenant que la vie de colon manque d'intérêt. Elle ne vaut pas la vie de communauté des ranchers de bonne et belle mémoire. Il s'ennuie donc tout seul. Que faire puisque la vie de *cow boy* est bel et bien finie et ne reviendra plus ?

Il va falloir se trouver une bonne compagne qui fera les repas, le lavage, la couture, etc. Puis, les longs soirs d'hiver, on aura une auditrice attentive, à qui on pourra conter encore les mirobolantes histoires du temps où... on était dans les champs d'or.

C'est entendu, Tête Chauve va se marier... Oui, mais quelle est la pauvre fille qui va bien vouloir de ce « diable » sans chevelure ? Tu peux chercher, mon Fred, tu ne trouveras jamais l'Oiseau Bleu. Ainsi

parlent les voisins quand ils entendent parler que l'Enfant Terrible veut se marier « Oui, il va chercher longtemps ».

Oui, mais moi qui connais mon terrible paroissien, je vous parie dix piastres contre une que ce « diable » va très bien réussir dans son entreprise matrimoniale. N'a-t-il pas, sa vie durant, ensorcelé ce brave Joseph qui, parfois, ne voulait pas marcher dans la « combine », comme disait Fred

Grâce aux talents oratoires du frère orateur-né, le sage et bon « Nestor » a toujours marché, l'Oiseau Bleu fera pareil, vous verrez.

Et, effectivement, l'Enfant Terrible arrivera un jour à convaincre une brave et bonne fille canadienne-française de la sincérité de son amour profond, inaltérable, éternel Je ne sais combien de temps dura la cour à l'Oiseau Bleu, elle ne dut pas être longue, car dites-moi, quelle est la jeune fille un peu sentimentale, qui n'aurait pas, sans tarder, vu son cœur chavirer en entendant ce beau monsieur, si gentil, si bien habillé et qui peut vous parler un langage aussi noble que celui de monsieur le curé ?

Bref, ayant promis à sa Blonde ou à sa Brune, je ne me rappelle plus bien maintenant, le paradis terrestre sur la terre, et la Jérusalem nouvelle, en l'autre, Fred, un beau matin de printemps, mena son Oiseau Bleu à l'autel d'abord, puis.. dans son domaine où il s'était fait bâtir une belle maison de planches, s'il vous plaît

Ici finissent les grandes aventures de notre héros et, comme le disent les romans « classiques » il se maria et eut de nombreux enfants intelligents, qu'il aimera tout autant que son Oiseau Bleu

Dame Fred ne sera pas trop malheureuse avec son Enfant Terrible Elle l'aimera chrétiennement et, de ce chef achèvera l'œuvre de sa conversion, œuvre commencée et pour de bon, cette fois, le jour même du mariage

Si quelquefois, par malheur, Fred s'avise encore de revenir de la ville, mal d'aplomb, sa petite femme lui fermera au nez la porte de la maison et lui enjoindra d'aller avec les quadrupèdes de l'ordre des ruminants, à l'écurie dormir, avec ordre de ne se présenter à nouveau qu'en tenue de gentilhomme chrétien et de père de famille Et Tête Chauve, que Joseph n'a jamais pu faire marcher, aura beau prier, sup-

plier, prendre la lyre d'Orphée, rien à faire, il devra baisser pavillon et aller aux lieux pénitentiaires.

En quelques autres circonstances il arrive aussi que « le vieil homme », qui n'est pas tout à fait mort, montre le bout de l'oreille. Que voulez-vous ; il n'est pas facile de tuer complètement le vieil Adam. Figurez-vous qu'il arrive à ce digne et vénérable père de famille de trouver, même vers la fin de sa carrière, que les affaires sont trop tranquilles, à son goût, en ce coin de la planète. Si l'on pouvait, comme jadis dans la salle d'études du collège, organiser quelque « *chahut* », on pourrait encore s'amuser un brin. Qui sait, peut-être que monsieur le curé qui aime bien Tête Chauve, aiderait à ce faire. Si on pouvait le faire marcher dans la « combine ».

Dès sa première rencontre avec son pasteur :

— « Monsieur le curé, vous savez, il se passe des affaires graves dans la paroisse ; il y a cet animal de Zidore qui vend du « home brew » (liqueur frelatée) ; il faut lui conter ça dimanche. Puis, cette folle de Laboucane qui laisse sortir ses filles avec des gars ; que c'en est une honte, jusqu'à cette *bonguienne* de Chicoine qui fait parler d'elle. Faites-leur un « sucré » de sermon dimanche prochain, contez leur ça comme il faut. »

Mais, le Père qui connaît son terrible paroissien, se gardera bien de marcher dans la « combine ». Il fera, dimanche prochain, son sermon, comme d'habitude ; par exemple, quand il achèvera son prône, il se mettra à conter à ses auditeurs une drôle de fable, où il est question d'une grosse *bebête* bien laide, qui alla un jour voir Jupiter pour se plaindre du manque d'esthétique de ses autres frères et sœurs à deux ou quatre pattes. Elle demanda au dieu de l'Olympe de remettre tous ces animaux dans le moule, et de les refaire à nouveau ; elle seule ferait exception car, naturellement, elle avait tout ce qui était désirable.

Fred, qui n'est pas fou, voit que, tout à coup, deux ou trois paroissiens *chétis* sourient et regardent, du coin de l'œil, vers son côté. Alors, comme au temps jadis, dans la salle d'études du Collège, mon Fred reprend sa vieille figure, sa vieille figure d'un ange dans la gloire et vous semble un saint Louis de Gonzague ... maintenant.

Oh, Fred, Fred, ne changeras-tu donc jamais ?

« Transit gloria mundi » ; Tête Chauve, tout comme la gloire du

monde, passa un beau jour, lui aussi. Sa fin fut subite, comme celle de son ami Waposkitas. Il mourut au sein de sa famille, pendant que ses enfants récitaient les prières des mourants.

Le jour des funérailles tous les ranchers et les broussars, jeunes et vieux, vinrent accompagner à sa demeure dernière l'Enfant Terrible qui n'avait jamais pu sa vie durant rester en place, tellement il aimait la liberté et les aventures. Il repose en paix dans le petit cimetière de sa mission.

Après les funérailles j'ai entendu le vieux Tom dire : « Fred n'est plus, c'était un diable mais on va le manquer à nos soirées de famille, et je parie que sa femme et ses enfants doivent le regretter sincèrement. »

Ce fut le cas. Si jamais vous vous étiez arrêté un jour chez la veuve, cette brave petite femme vous aurait dit, les larmes aux yeux : « Je vous assure que depuis le départ de mon pauvre Fred, la maison est bien grande et bien triste ! Pauvre Fred ! jamais je ne pourrai l'oublier ».

Et le « sage Nestor », le brave Joseph, lui, que devint-il ? Il mourut lui aussi, il mourut avant son frère. Sa mort fut celle que méritait sa belle vie, digne et chrétienne.

Il était toujours resté célibataire. Il lui manqua parfois un peu de ce que Tête Chauve avait de trop. Quand on l'enterra, une foule immense assista à ses obsèques et, quand le cortège funèbre sortit du cimetière, de tous côtés on pouvait entendre cette universelle réflexion : « Nous avons enterré le meilleur citoyen du pays. Joseph et Fred avaient beau être frères, ils ne se ressemblaient guère, du moins par le caractère. Joseph c'était la bonté même, Fred, lui, c'était un diable, mais un bon diable au fond ».

Les restes mortels des deux frères reposent, côte à côte, dans le cimetière de la mission des Ranchers.

Paix à eux.

CHAPITRE IV

GELÉ ET DÉGELÉ, ÉCORCHÉ ET DÉGOÛTÉ

Un après-midi de février, alors que le thermomètre marquait quarante sous zéro, nous partions, le père Adolphe et moi, en traîneau, tiré par deux chevaux, destination la Butte aux Ranchers, quelque trente ou quarante kilomètres sud, où je devais me rendre pour dire la messe le dimanche

Nous devions traverser la vaste plaine où paissaient, l'été, près d'un millier d'animaux à demi sauvages Bien habillés, menés par de jeunes et vigoureux coursiers, nous pensions bien pouvoir arriver avant la tombée de la nuit

Malheureusement nous n'avions pas de boussole, et le soleil était absent dans un ciel gris de fer Nous nous perdîmes dans l'immense plaine blanche Nos chevaux, qui devaient se tracer un chemin dans l'épaisse neige, se trouvèrent éreintés au bout de quelques heures de marche. Il fallut alors les laisser aller la bride sur le cou

— Il y a une heure, me dit Adolphe, que nous aurions dû arriver chez Tête Chauve, et l'on ne voit pas encore son lac Pas de trace nulle part de la Butte aux Ranchers. Où nous sommes-nous donc fourvoyés ?

Et je ne puis que répondre :

— Nos chevaux, évidemment, ont quitté la bonne direction, je ne vois qu'une chose à faire présentement, c'est de laisser nos montures aller au gré de leur instinct Ces bêtes, mieux que nous, peuvent trouver une place habitée ; laissons-les faire

Sur quoi Adolphe se prend à ronchonner, non sans raison

— Nous aurions bien dû rester chez nous, ça prend des innocents

comme nous autres pour aller, par un temps pareil, battre le chemin dans des plaines désertes.

Et c'est bien vrai, mais maintenant que nous sommes en détresse, qu'y faire ? Il faut tâcher de retrouver notre route.., pas facile avec la nuit qui est maintenant arrivée

Tout à coup nos chevaux s'arrêtent brusquement. Que se passe-t-il ? Je descends du traîneau et fais quelques pas en avant... patatras ! j'ai mis le pied dans le vide et me voilà dégringolé dans un trou ou la neige amortit ma chute. Étendu sur le dos tout de mon long, je m'aperçois que je viens de tomber dans une espèce de canal gelé. Remonté sur la berge, j'explique à mon compagnon ce qui vient de m'arriver, il me dit :

Nous sommes, il n'y a pas de doute, près du ruisseau qui côtoie votre homestead. Par conséquent nous devons être à cinq ou six kilomètres au nord du chemin des ranchers. Ce ruisseau va se jeter dans le Lac à Tête Chauve, faute de mieux, nous ferions bien de le suivre pour arriver chez notre Fred. En tout cas nous n'arriverons pas ce soir à destination, à « La Butte aux Ranchers »

À quoi je réponds

— Oui, mais une fois sur le lac, nous ne serons pas plus avancés. Comment trouver le shack de Tête Chauve, caché dans les saules sur les bords de son lac ? La cabane n'a aucune ouverture donnant sur ce lac, la seule qui existe dans la « cambuse » fait face à l'Ouest. Pourtant... si on pouvait voir presentement la lumière de notre rancher, nous serions sauvés.

Nous nous arrêtons un bout de temps pour laisser respirer nos chevaux et tâcher de nous reconnaître. Nous sommes bien sur le lac que nous reconnaissons aisément à sa surface plane et à l'absence de tout point saillant. Tout à coup, ô merveille ! sur le coin sud-ouest du lac, une lumière vient d'apparaître, elle se déplace... Ce doit être Tête Chauve, qui, éclairé de son fanal, s'en va faire le train, à l'écurie.

Vite, vite, nous mettons nos chevaux, tête face à la lumière, qui tout à coup disparaît à nos yeux. Fred est maintenant rentré dans son écurie, il va en ressortir sans tarder. Marchons, et, surtout tenons bien la vue sur ce coin de la rive, nos chevaux pourraient bien encore s'aviser d'obliquer

Au bout de quelques minutes de marche et d'inquiétudes, nous apercevons à nouveau la lumière Tête Chauve a fini son travail et rentre à son shack Pourvu qu'il ne s avise pas d'éteindre sa lumière avant que nous soyons sûrs du chemin qui mène au port

Non, heureusement, la lumière reparue tantôt, reste maintenant stationnaire, c est que l Enfant Terrible est rentré au logis et veille. Filons vite Nous voici sur le milieu du lac, nos chevaux avancent vite sur la glace vive Encore quelques minutes et nous serons rendus chez l ami rancher C'est ce qui advint, enfin, sans autre mésaventure

En nous voyant, Tête Chauve de s'exclamer

— Oh. monsieur le curé et Adolphe ! mais où diable allez-vous par ce froid et une nuit pareille ?

Comme nous n avions pas soupé et grelottions de froid, Fred nous fit un « souper de rancher », et, avant le bénédicité, alla chercher son galon de Rhum de la *Hudson Bay* qui nous aida à retrouver bien vite notre température normale Nous couchâmes chez Tête Chauve qui fut heureux de pouvoir causer et d avoir des nouvelles des voisins et amis. Et les deux voyageurs dormirent comme des souches, après une telle randonnée dans la prairie traîtresse

Le lendemain, de bonne heure, nous reprîmes le chemin de la Butte aux Ranchers Le temps était encore plus froid que la veille Aucune piste sur la neige, nous devions aller au jugé Hélas notre flair n était pas des plus fameux, car nous eûmes beau aller grand train, notre Butte était toujours introuvable Il nous faudra quatre heures de marche pour pouvoir, enfin, arriver à destination Et, durant ce temps, nos nez ont blanchi je ne sais combien de fois et frotte que frottera J ai pourtant la tête enveloppée dans un immense cache-nez qui fait plusieurs fois le tour de ma figure

Hélas, parvenu au lieu où je dois aujourd hui, dimanche, dire la messe je ne trouve aucun voisin au rendez vous

— Par un froid pareil, personne ne s avise de sortir de chez lui ces temps *cite* .. me dit le propriétaire du lieu, le père Alec

— Bon, ça ne fait rien, dépêchez vous d'arranger la table pour que j'y installe ma chapelle portative, je vais dire la messe tout de suite car il est midi moins cinq.

Je commence à dérouler mon cache-nez couvert de glace Quand

j'arrive au dernier tour, j'entends comme un bruit de soie froissée, et, stupéfait, je m'aperçois que la fine peau de mes joues s'est détachée complètement et est restée collée au cache-nez. Depuis longtemps la buée causée par ma respiration avait fait geler ma figure et vous comprenez le reste. Misère de misère ! Me voilà bien *emmanché* à cette heure, comme dirait Télesphore.

Je commence la messe mais, quand la chaleur de l'appartement se fait sentir et dégèle complètement ma face... brr... je vous assure que la figure me chauffe. Je me dis que je vais probablement rester défiguré pour le reste de mes jours. Moi qui, déjà, ne suis pas un Adonis physiquement, je vais être transformé en Sioux et ne serai plus désormais une Face Pâle. Vraiment, il fallait bien être un peu toqué pour aller courir après les « Brebis du Seigneur » par un temps pareil.

Après dîner mon conducteur me dit qu'il faut absolument reprendre, tout de suite le chemin du retour.

— Ma femme sera trop inquiète si je ne rentre pas ce soir.

J'eus beau maugréer, rien n'y fait, nous partons donc.

Le froid terrible, loin de diminuer, doit avoir encore augmenté d'intensité, et, aucun sentier frayé pour nous guider. Ce n'est pas drôle. Au bout d'une heure mes joues écorchées et dégelées, frottées et refrottées, sont tout en sang. Mes pieds gèlent aussi. J'ai beau courir derrière le traîneau et essayer de me réchauffer les extrémités, rien à faire ; la neige est trop profonde et trop molle.

Je dis alors à Adolphe :

— Écoutez... De ce train là nous allons infailliblement périr. Faites donc marcher plus vite les chevaux si vous voulez que nous arrivions vivants chez nous. Il vaut mieux que les chevaux périssent que nous.

Ce dernier me répond :

— J'ai douze enfants à la maison, et je n'ai pas plus que vous envie de périr. Si je fais galoper les chevaux dans cette neige profonde... dans cinq minutes ils seront rendus à bout, sans compter qu'ils auront perdu le sens de la direction et l'instinct de la conservation. Laissons faire nos chevaux, seuls, ils peuvent encore retrouver leur étable et nous sauver, en ce faisant... Prions Dieu de nous aider.

Les chevaux continuent donc à aller leur train de sénateur, et en fin de compte, finissent par nous amener au « home ».

Rendu chez moi, il me fallut une couple de semaines pour faire cicatriser mes engelures et écorchures. Adolphe et moi nous nous promîmes que notre expérience nous servirait de leçon ; dorénavant, quand il fera du cinquante ou du soixante en bas de zéro, nous n'irons plus jamais trotter dans la « Vigne du Seigneur » pour y « cueillir des raisins ». Ce n'est pas le temps, comme tout le monde le sait.

Au bout d'un mois j'avais fait peau neuve, et quelque temps plus tard, j'étais redevenu encore une « Face Pâle ». C'était mieux que je n'avais espéré.

L'hiver suivant j'avais complètement oublié la dure expérience des hivers précédents. Je fis savoir aux paroissiens de la Butte que je viendrais leur dire encore la messe, le premier dimanche de janvier.

Le samedi, jour de mon départ, il faisait un « simoun » de neige à vous empêcher d'y voir six pas en avant de votre nez. Malgré ce, j'attelai mes coursiers et je partis d'assez bonne heure. Mettant la tête des chevaux direction sud, je m'installe dans le traîneau et... En avant!

Impossible de tenir les yeux ouverts ; la tempête et un vent violent vous envoient des paquets de flocons de neige qui vous empêchent de rien voir et vous coupent même la respiration.

De temps à autre, mettant les mains au-dessus de mes yeux, j'essaie de voir si nous sommes bien toujours sur le chemin de mes amis.

Une heure, deux heures passent sur cette glaciale Sibérie. Puis, tout à coup je m'aperçois, avec bonheur, que le vent et la neige qui tantôt me fouettaient si impitoyablement la figure, ont... changé de bord. Quelle veine !

Encore une heure de petit trot... Ça prend du temps pour arriver au pied de la Butte Mais ! ... drôle d'affaire. Voilà que je trouve dans la prairie un bout de terre cultivé et même... clôturé. Que veut dire tout cela ? Je ne savais pas, et personne ne m'avait encore dit que des colons étaient arrivés sur le ranch même de Tête Chauve.

En haut d'une colline j'aperçois un shack qui ressemble bigrement au mien. Plus je m'approche et, plus je vois que la ressemblance est frappante.

Tiens, pensai-je, quelqu'un a copié mon architecture ; cette cabane

est l'exacte copie de la mienne. Je vais voir le propriétaire et lui demander le chemin de la Butte aux Ranchers.

Mes chevaux sont arrêtés, je descends du traîneau et cogne à la porte. Pas de réponse.

À la fin, n'y tenant plus, je prends mon passe-partout et j'ouvre la porte. Stupéfaction ! En face de moi un poêle identique au mien, dans un coin une couchette identique à la mienne, sur la table j'aperçois un Bréviaire. Je suis chez moi, et je viens de frapper à la porte du curé de Mariaville.

Ma stupéfaction passée, je rassemble mes idées, je comprends ce qui vient d'arriver. Mes deux chevaux, au bout d'une couple d'heures dans cette froide et aveuglante atmosphère, se sont soudainement décidés à faire grève et à revenir à l'écurie. Comme, depuis longtemps, je les laissais aller la bride sur le dos, ils avaient fait demi-tour sans que je m'en sois aperçu. C'est ce qui expliquait le « changement » de direction du vent constaté tantôt.

Bon, mes chevaux ont été plus fins que moi et m'ont ramené au bercail que je n'aurais dû jamais quitter par une tempête pareille. Je dirai la messe tout seul, en mon château, demain. Le bon Dieu ne m'en voudra pas pour cela. Je vais dételer mes fidèles serviteurs et leur donner double portion d'avoine. Ils l'ont bien gagnée, Georgey et Crue.

C'est ainsi que je passai le soir de ce samedi et le lendemain, dimanche, la tempête de neige continua à sévir et dura plusieurs jours encore.

Quelques semaines plus tard, l'un de mes voisins, brave célibataire va couper du bois à un kilomètre de son shack, et ceci, durant semblable tempête de neige, il lui arrive pareille aventure.

Au bout de quelque temps mon brave bûcheron s'aperçoit qu'il aurait mieux fait de rester chez lui et se décide à regagner ses pénates, sises à un quart d'heure de marche. Il revient, marche, marche, puis marche encore. Une heure se passe et il n'a pas encore réussi à trouver son domicile, deux heures de marche : rien, rien que de la neige et des bosquets de trembles gelés. Pauvre Octave ! Il va périr dans cette satanée poudrerie qui vous aveugle et vous gèle jusqu'à la moelle des os.

Enfin, ô bonheur ! quelque chose de gris est en avant de lui, c'est

un shack Par un temps pareil, personne n'oserait refuser l'hospitalité à un pauvre malheureux dans sa position Il s'approche donc du logis et cogne à la porte Pas de réponse À la fin comme personne ne vient ouvrir, mon canadien se décide à rentrer, sans y être invité par le maître de céans Il pousse la porte qui ne ferme pas à clef, et, à sa grande stupeur, constate qu'il vient de renouveler les faits et gestes de son curé Il vient de frapper à sa propre porte et se trouve chez lui, sans le savoir

Demain, quand la poudrerie aura cessé, mon brave ira voir ses pistes, et, constatera qu'il a, des heures et des heures, tourné en rond autour de sa demeure Se grattant la tête, il dira, alors, comme notre brave Télesphore

— Ça parle ben au diable.

Amis, sachez bien ceci ; il ne fait pas bon embarquer sur la mer, en canot d'écorce, quand il fait tempête Mieux vaut laisser au port la frêle embarcation La prairie est elle aussi une mer traîtresse, et, malheur aux êtres humains qui osent sans boussole et en pauvre équipage, s'aventurer dans son immensité profonde

Blanche mer, redoutée des mères à genoux,
Combien de voyageurs, avec ou sans mitaines,
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune,
Dans la prairie sans fin, par une nuit sans lune,
Dans le silence blanc à jamais enfouis !

Aujourd'hui, grâce aux bonnes routes et aux maisons qui se trouvent assez rapprochées le danger de se perdre et de périr de froid est moindre, cependant, tous les hivers, les journaux nous annoncent la mort de malheureux qui, trop confiants en eux-mêmes se sont aventurés, le soir surtout, hors de leur maison pendant une « poudrerie » Les malheureux se sont perdus, ont péri et ce sont des cadavres gelés, durs comme marbre qu'on retrouve le lendemain

Sans être aussi meurtrier il arrivera parfois que le froid jouera de

vilains tours, même à ceux qui voudraient en jouer aux autres Petit Baptiste et le Grand Alphonse en savent quelque chose

Un jour d'hiver nous étions allés, ensemble, à la gare du Transcontinental pour y prendre une charge d effets. Le voyage nous prit la semaine. Comme nous avions eu pas mal froid à l aller, rendu en ville, et, après avoir pris livraison de mes effets, j achetai un litre de Rhum, avant de repartir Muni de mon flacon de la *Hudson Bay*, je saute dans le traîneau, après avoir dit à mes gars

- Vous savez, la bouteille, c'est pour vous Quand le cœur vous en dira, ou quand le froid sera trop vif, vous pourrez vous servir ; elle est à vous.

Le premier jour, le voyage ne fut pas trop accidenté, et je ne pensais plus à ma bouteille, croyant bien que mes conducteurs se serviraient quand ils le jugeraient bon.

Nous nous arrêtâmes pour y passer la nuit, dans une espèce de bâtisse, plus propre à loger des chiens que des chrétiens Les puces nous y accueillirent avec enthousiasme Malgré tout, nous pûmes nous reposer, nous restaurer et faire reposer et soigner nos chevaux

Le lendemain, nous nous levâmes de bon matin Le déjeuner fut en rapport avec « l'hôtel ». Tout de même, c'était mieux que la nuit à la belle étoile et à la température de cinquante

Pendant que je lis mon bréviaire, allez donc préparer le départ, dis-je à mes compagnons.

Pendant que près d une lampe fumeuse, je m'efforçais de lire mes prières, Petit Baptiste et Grand Phonse étaient en conciliabule, dehors, près du traîneau :

— Dis donc, Baptiste, le Curé a dit comme ça hier « La bouteille de Rhum c'est pour vous. »

— Ben oui.

— Ben alors, on n'est pas pour faire des reliques avec cette bouteille. Prends-la dans le fond du traîneau, débouche-la, et quand tu auras pris un bon coup, tu me passeras le reste

— T'as raison, Alphonse, le Curé dit ses prières ces temps-ci, on va boire à sa santé

Ce disant Baptiste découvre la bouteille, sort son tire-bouchon,

débouche consciencieusement le litre et s'en applique le goulot sur les lèvres, prêt à faire honneur à son curé.

Alphonse qui regarde, et attend impatiemment, voit tout à coup Ti-Baptiste faire une drôle de grimace À la fin, arrachant le goulot de verre de ses lèvres, Baptiste commence un boniment en basque auquel Alphonse ne comprend goutte Finalement, revenant au français, la seule langue que comprend son compagnon

— Morue de morue, que c'est *fret*.

— Passe-moi la bouteille, et tu vas voir comment je vais te la dégeler.

C'est le Belge qui parle Saisissant la bouteille que lui passe Ti-Baptiste, Alphonse répète l'opération de son compagnon basque Ce dernier, maintenant, ne quitte pas des yeux son Belge Tout d'un coup, ce dernier fait lui aussi une grimace, puis extirpant le goulot de la bouteille de ses lèvres

- Ouf Ça, c'est un sale tour

Et le grand Alphonse contemple maintenant la peau de ses lèvres restée collée au goulot de son fameux litre

— C'est fret, hein ! C'est fret, dit maintenant cet animal de Baptiste, très heureux de constater qu'il n'est pas le seul à se faire attraper à sucer le biberon Les chevaux dûment attelés, mes compagnons me hèlent, du dehors. Le voyage sur la route du nord va continuer dans le froid et la neige Mon nez gèle, celui d Alphonse, nez de taille comme le mien, devient couleur marbre

— Frotte, Alphonse, frotte

Frottez, frottez plus fort, monsieur le curé

À la fin impossible de rester sur la voiture, je saute en bas du traîneau et me mets à taper des pieds sur la neige dure Si seulement je pouvais trouver une large pierre, pour y danser le « fox trot », ça me réchaufferait les orteils

Mes gars ne parlent plus maintenant Je remarque qu Alphonse porte son mouchoir à la joue, aurait-il mal aux dents ? Il ne manquerait plus que ça pour compléter la liste de nos misères.

— Je ne suis pas le seul à avoir mal à la *babine* Baptiste, lui aussi, a mal, il est bien malade Demandez-lui comment il trouve votre rhum de la *Hudson Bay*.

C'est Phonse qui parle

En entendant prononcer son nom, Baptiste, le mouchoir aux lèvres lui aussi, s'approche

— Ben, vous savez, je savais que le fer collait aux lèvres, quand il faisait ben *fret* mais je ne savais pas que le chum pouvait vous jouer un aussi sale tour Dites donc, d après vous, qui est le mieux trop de froid ou trop de chaleur ?

Et moi qui suis gelé, quasiment jusqu'à la moelle des os !

Je vais vous dire, je crois bien que, somme toute, l'Équateur est préférable à notre présent patelin

Quinze ans plus tard, me trouvant au Caire, en pleine saison d été, je revins complètement sur mon jugement de jadis Dans l Ouest canadien, quand il fait grand froid on peut se réchauffer et être très confortable près d un bon poêle, dans un shack même, mais quand on est anéanti par la chaleur, aux Tropiques ou ailleurs, où chercher et trouver fraîcheur et confort ?

Quand il fait froid dans l'Ouest, si l'on s habille chaudement, avec de bonnes mitaines et des souliers de feutre, on peut travailler au dehors sans trop de désagrément

J'ai surpris parfois mes amis européens quand, de passage chez eux, l hiver, je leur demandais de bassiner mon lit Ils ne comprenaient pas que nos shacks et nos maisons bâties selon les règles des pays froids sont bien plus chauds l hiver que les vieilles bâtisses européennes, où le froid et le brouillard pénètrent partout, glaçant les lits et vous donnant l'impression de sauter à l eau, quand vous vous enfoncez sous les couvertes

QUELQUE CHOSE DE PLUS TERRIBLE QUE SOIXANTE EN BAS DE ZÉRO

CHAPITRE V

VAE SOLI

MALHEUR à l'homme seul Ces paroles du Divin Maître sont terriblement vraies, l'homme n'est pas fait pour rester seul, surtout l'hiver, dans les solitudes glaciales de l'Ouest canadien, au temps jadis.

Dans leurs shacks perdus dans quelque coin de la brousse, que de pauvres hères, que de pauvres célibataires qui ont fini un jour par perdre la tête, et ont dû être envoyés de force dans quelque maison de santé

Arrivés sur leurs concessions, les malheureux ne soupçonnent pas le danger qui les menace, souvent à brève échéance Ils aiment leur *homestead*, sont intéressés à la culture et, l'été durant, sont tellement affairés que les semaines passent comme un éclair, mais quand arrivent les longues solitudes des mois d'hiver, alors les choses commencent à se gâter Que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?

Et mon pauvre et jeune colon solitaire « jongle », et la mélancolie commence à s'en venir tout doucement Mon pauvre gars ne peut sortir facilement, les voisins sont loin et les chemins à peine tracés sont recouverts d'une épaisse couche de neige, et, sur ce chemin, il y a aussi des fondrières et de vilaines places où l'on peut s'enliser dans deux ou trois pieds de neige quand ce n'est pas sept et huit...

Notre pauvre Jean ou Baptiste reste donc chez lui avec son chien quand il en a un, s'il avait quelques bons livres à lire ceci aiderait à tuer l'ennui, mais rien, ni journaux ni livres Alors mon isolé prend sa pipe et fume, fume et fume encore, tout en fumant, il « jongle » à toutes sortes d'affaires. Pauvre lui ! Pauvre malheureux !

« Pourquoi ne se marie-t-il pas ? » allez-vous me demander.

La raison : pour se marier il faut être deux ; il n'y a pas de jeune « créature » dans ce pays de brousse. Quand une famille arrive de Québec ou d'ailleurs, mes célibataires s'informent vite si des jeunes filles en âge de se marier se trouvent membres des susdites familles ?

Si c'est le cas, la semaine qui suit l'arrivée de « l'Oiseau Bleu » au pays des homesteads, les célibataires prévenus trouvent tous des prétextes pour aller voir la nouvelle famille et tenter de faire la cour si possible à mademoiselle Sophranie ou Jeannette. Si l'on pouvait accrocher la jeune Ève et l'amener dans le foyer désert... alors ce serait le paradis terrestre.

Naturellement et malheureusement, ce sont les plus riches et les plus délurés garçons qui parviennent à capter l' « Oiseau Bleu ». Baptiste et Ti Toine qui n'ont pas de « bogey » ou si vous aimez mieux de calèche à quatre roues sont évincés par Ti Joe qui lui a un fringant coursier et une voiture flambant neuve.

La mort dans l'âme mes pauvres « bachelors », qui pourtant ne rêvent qu'à recevoir le sacrement de mariage, doivent se résigner à la dure nécessité de continuer bien tristement leur vie de garçons solitaires.

Baptiste et Ti Toine, rentrés dans leur froide demeure, continuent à « jongler » et à envier le sort de ce chanceux de Ti Joe qui lui a trouvé le bonheur avec « Ève » dans son paradis terrestre.

> Quand on a tout perdu et qu'on est sans espoir,
> Du pan de sa chemise on se fait un mouchoir

Mais ce pauvre Baptiste ne connaît pas la littérature et pour comble de malheur n'a pas même de chemise ; il y a longtemps que sa dernière est restée accrochée aux branches de ces « sales » trembles qu'il arrachait jadis pour se faire de la terre neuve. Sans compagne et même sans chemise, que peut donc faire ce malheureux les terribles mois de l'hiver ?

Il n'a pour se distraire que son pauvre chien et sa fidèle pipe ; alors Baptiste fume, fume, fume comme le tuyau de sa cheminée. Comme le tabac canadien est rudement fort, mon pauvre solitaire a vite fait de

perdre le sommeil. Si durant les heures de la nuit vous passez proche de ce jeune et infortuné colon vous verrez souvent à minuit un fanal allumé: c'est ce pauvre Baptiste qui ne pouvant fermer l'œil tantôt a rallumé sa veilleuse, et, près de son poêle fume et jongle. Comme la nuit est calme et que le shack est présentement très confortable, Baptiste transforme souvent les nuits en jours et les jours en nuits.

Petit à petit l'anthropophobie gagne mon pauvre hère. S'il le pouvait facilement il ferait comme l'un d'entre eux qui me disait souvent: « Je voudrais avoir une haute palissade de planches pour empêcher les malheureux humains de venir me déranger et troubler ma tranquillité. Je ne veux voir personne autour de mon chez-moi. »

Un autre hiver passé dans de telles conditions et un beau matin mon solitaire gars se réveille avec un mal de tête pas ordinaire. Il a beau prendre toutes les pilules patentées qu'il connaît ou entend vanter par ses voisins, rien ne peut faire disparaître ce diabolique mal de tête. On dirait qu'il a autour du front un étau qui lui écrase la boîte crânienne. Que faire ?

Il devrait alors quitter et tout de suite ses misérables pénates et aller faire un voyage loin, loin de son « homestead » voir des figures nouvelles et sympathiques, mais le pauvre n'a pas le sou, et durant son absence qui prendra soin de ses chevaux, de ses machines, de son terrain ? Chacun ici a de la peine à pourvoir à ses besoins. C'est donc bien inutile de songer à prendre une cure de repos et de penser aller revoir des parents dans l'est ou ailleurs.

La neurasthénie continue ses ravages et le pauvre hère se noie maintenant dans un verre d'eau, il est incapable de réagir. Si un brave voisin vient le voir et lui propose d'aller se reposer quelques mois sous des cieux plus cléments, mon malade désemparé moralement croit qu'on veut se débarrasser de lui parce qu'on ne l'aime pas et qu'on lui en veut... etc.

Ses journées se passent dès lors dans la plus noire tristesse, de plus en plus le monde l'horripile, de plus en plus morose il finit par se rendre insupportable à lui-même et aux autres. C'est la fin, à moins d'un miracle.

S'il est bon chrétien il se figurera peut-être qu'il va se damner, et malgré tous ses efforts il ne voit pas moyen d'éviter cet affreux sort.

Alors il fera comme ce malheureux que j'ai bien connu et aimé, bon travailleur venu de France en terre de brousse. Un jour, comme il n'y a plus de prêtre résident à Mariaville il part se confesser. Il monte à cheval et se dirige vers une mission catholique quelque chose comme quarante-cinq milles au nord et au travers d'une sombre forêt. Rendu là le Père qui accueille mon ancien paroissien ne réalise pas l'état mental de son jeune pénitent, lui recommande probablement de faire pénitence comme il sied à tout bon chrétien. Plus désemparé que jamais mon pauvre malade s'en revient chez lui et allume un énorme poêle qui sert à réchauffer la maison. Quand le poêle est rouge le malheureux détraqué se jette à plat ventre sur lui et sans dire un mot, se laisse brûler tout le ventre. Quand les voisins arrivent, malgré d'horribles souffrances il ne veut pas quitter son instrument de supplice et il faudra trois hommes pour le retirer, aux trois quarts mort, de cet enfer terrestre.

Il faudra le veiller jusqu'à son dernier soupir pour l'empêcher de retourner encore vers ce feu qui lui a dévoré les entrailles.

Un autre malheureux court la campagne en quête de « Sa Blonde » qu'un rival lui a volée, dit-il. Un autre se flambe la tête pour échapper à d'imaginaires ennemis.

Un fond d'inexorable ennui est le sort de tout enfant d'Adam, mais souvent l'isolement rendra cet ennui tragique. Les Missionnaires eux-mêmes n'échapperont pas toujours à la malédiction de l'homme seul. Les peines physiques ajoutées aux peines morales, plus dures que les premières, finiront parfois par user complètement le système nerveux le plus solide. Alors ce brave et saint missionnaire un jour devient morose ; il fuit la compagnie de ses fidèles, il se croit ou persécuté ou en train de se perdre. La moindre lettre venant de ses supérieurs contient d'après le pauvre détraqué de terribles insinuations, le pauvre Père n'a plus un seul ami sur terre. Le Bon Dieu lui-même semble avoir abandonné son serviteur, probablement parce que ce dernier n'a pas fait tout son devoir en telle ou telle circonstance. Le malheureux lui aussi devrait sortir de sa mission. Les Supérieurs devraient voir et tout de suite à faire soigner ce pauvre malheureux, il guérirait vite avec un repos complet et un changement de climat et de milieu. Mais les Supérieurs qui sont débordés de travail et sont à court de sujets ne

connaissent rien de l'état mental du Père X qui ne se plaint jamais et ne demande rien. Alors rien n'est fait et un beau jour un saint missionnaire est fini... et l'Église compte un ouvrier de moins dans le Champ du Père de famille

Un spécialiste européen à qui je contais un jour l'histoire de ces drames était surpris de m entendre dire que les cas de folie mentale n'étaient pas plus fréquents dans l Ouest canadien au commencement du siècle

Pour ce qui était des missions il me disait que Notre-Seigneur avait jadis envoyé les Apôtres deux par deux dans la Grèce et la Rome antiques, s'il les avait envoyés dans l'Ouest canadien il est probable, me disait-il, qu il les aurait envoyés trois par trois.

À ceci je répondis « Comment auraient-ils pu vivre trois quand l un avait toutes les peines du monde à ne pas se laisser périr de misère ? »

Cet illustre européen me disait que dans le Groenland, les ministres suédois ne devaient pas rester plus de trois ans Au Canada, jadis, et aux glaces polaires aujourd'hui encore, bien des ministres de Dieu restent des quinze et vingt ans avant d'aller prendre quelques mois de repos dans leur pays natal

L'auteur de ces lignes n'échappera pas aux dangers de l'isolement Lui aussi payera sa dette à la nature un jour Lui aussi, après dix longs hivers passés seul dans une maison glaciale au milieu d'un vrai désert, verra son système nerveux flancher Pourtant je ne m ennuie point dans mon presbytère, j ai des livres à lire, mes paroissiens sont de braves chrétiens comme un curé ne peut guère en souhaiter de meilleurs, et pourtant une nuit le sommeil me quitte, et impossible de pouvoir le faire revenir Les savants disent qu un chien meurt après huit jours passés sans dormir Moi, je suis resté quasiment quinze ans sans pouvoir dormir une journée par mois et je suis encore vivant Si « Tête Chauve » avait appris cette nouvelle il ne l'aurait pas crue Oui, chevaux, chiens, quadrupèdes ou bipèdes, rien n'a autant d'endurance que ce microcosme qu'on appelle l'Homme

J'ai maintenant horreur des ténèbres, la nuit est un cauchemar pour moi, l'hiver À force de lire j'ai mal aux yeux. Aller se promener la nuit dans la campagne quand il fait du quarante et cinquante, il ne

faut pas y songer Je me promène dans ma solitaire maison, je me jette au lit et entends sonner les heures jusque vers les six ou sept heures du matin. Quel purgatoire qu'un hiver dans un pareil état de corps et d'âme Le dimanche quand mes trois ou quatre cents catholiques m'arrivent pour la grand'messe, moi qui toute la semaine n'ai entendu que le tic tac de ma pendule, je souffre le martyre d'entendre tout le bruit que fait ma congrégation Je voudrais être Trappiste aujourd'hui. Quand tout ce monde est parti je suis à bout d'énergie et le plus malheureux des mortels Mon mal de tête habituel a pris une *intensité* extraordinaire On dirait qu'un câble de chanvre m'étreint le crâne à le briser

Je suis désemparé et me noie dans un verre d'eau Je suis incapable de décider quoi que ce soit et me figure toutes sortes de choses plus ou moins extraordinaires. Tous les remèdes que je prends empirent mon état Pourtant je suis devenu expert en maladies nerveuses et je sais qu'il me faut absolument de la volonté et encore de la volonté pour me guérir, mais comment acquérir de la volonté quand on n'est pas capable de raisonner avec lucidité ? Je réalise pleinement mon état et je ne vois qu'une chance de me rétablir. Il n'y a qu'un remède à mes maux Ce remède me coûte énormément, mais finalement, comme cet autre malade, le fameux Quincey je me décide à le prendre

Un beau matin je fais mes malles, dis adieu à mon troupeau abasourdi et ayant obtenu la permission de mon Supérieur qui réalise maintenant mon état, je pars, quitte mon poste dans l'ouest et pars pour l'Orient, la Grèce, la Syrie, le Liban, l'Égypte, pays où l'hiver est inconnu Reviendrais-je en terre canadienne ? C'est le secret de Dieu, mais ceux qui me voient partir ne croient pas à mon retour au Pays de l'Érable

Ils se trompaient Je revins pas guéri, mais en meilleure santé, et douze ans plus tard, une nuit un vrai miracle se produisit je dormis de 10 heures du soir jusqu'au matin tard Depuis ce temps le mieux s'est maintenu Il est vrai que la médecine a fait des progrès et elle aussi m'a aidé à guérir

Il n'y a pas que les hommes qui soient sujets au détraquement des nerfs La femme qui, au dire de la Science a des nerfs autrement plus forts que ceux de son compagnon que l'on nomme pourtant « Sexe

fort », et qui, de ce chef, peut endurer des misères que l'homme ne peut endurer sans mourir, la femme dis-je, paiera elle aussi parfois son tribut à l'isolement

Il me souvient de la rencontre que fit jadis en pays de brousse un fils de Dame Amireault qui avait chicané « Tête Chauve », vous vous en souvenez ? Ce brave garçon était à chercher ses chevaux égarés ceci se passait à Marieville en l'an 1909

Perdu dans une vallée profonde et solitaire, mon Amireault fils, avise une masure adossée au coin de la montagne Pas de signe de vie tout autour Qui sait, se dit notre chercheur, peut être le propriétaire de ce shack est chez lui et pourrait me donner des nouvelles de mes chevaux

Toujours à cheval mon gars se dirige vers la triste masure Le bruit des sabots du cheval frappant la terre a été entendu de l'intérieur et la porte s'ouvre doucement Une femme proche de la quarantaine regarde maintenant son visiteur insolite Cette femme a les yeux glacés et son aspect fait courir un frisson dans le dos de ce pauvre Joe qui pourtant n'est pas sujet à la peur d'habitude

Mon homme fait connaître le but de son arrivée en ces lieux La femme parle d'une voix sépulcrale et dit à Joe qu'elle ne sait rien, son mari l'a laissée depuis un mois pour aller travailler aux battages La femme est restée seule dans ce misérable taudis et les quelques provisions laissées ont depuis plusieurs jours disparu La femme est sans nouvelles de qui que ce soit

Épeuré par l'aspect hagard de la malheureuse, Joe se garde bien de descendre de selle et ayant donné à la pauvre femme les quelques provisions qu'il avait avec lui, il laisse au plus vite ce coin maudit pour s'en revenir chez lui

En arrivant il raconte l'histoire de la malheureuse folle de la vallée Les voisins charitablement disent qu'il aurait dû la prendre sur sa selle et l'amener chez eux, mais Joe répond qu'il avait eu trop peur étant seul Les voisins vont vite, munis de provisions, au secours de l'infortunée Ils la ramènent chez eux et font avertir le mari de s'en revenir au plus vite Malgré les bons soins des Samaritains et Samaritaines, au bout de deux jours la malade n'est plus de ce monde

Quand sur ces entrefaites le mari arrivera, il prendra le cadavre de sa misérable compagne et le transportant dans la vallée où il avait élu domicile, creusera une fosse derrière sa primitive demeure, puis y déposera le cadavre de la morte que les privations et l'isolement ont menée au tombeau.

Ce lugubre travail fini, l'homme fermera la porte de son logis maudit et disparaîtra... personne ne saura où.

Oui, il y a quelque chose de plus terrible que le froid et soixante en bas de zéro Malheur au solitaire

Aujourd'hui, grâce aux bonnes routes, grâce surtout au téléphone, à la radio, aux automobiles et aux avions, l'isolement est moins terrible Si un isolé, même aux Glaces Polaires, tombe malade ou manque des choses nécessaires à la vie, un avion partira de la Prairie, ira aider et même chercher ce malheureux qui, autrement, sans secours, sans docteur, périrait infailliblement Le progrès matériel a du bon.

Malgré ce, je l'avoue, l'isolement est encore dangereux et très dur, surtout pour ceux qui vivent seuls, l'hiver, dans les campagnes isolées.

Je plains surtout les braves successeurs des Robes Noires, mes confrères dans le sacerdoce, qui, ici un peu comme aux Glaces Polaires, doivent souvent rester seuls, isolés, pendant quatre ou cinq mois de l'hiver Seuls, loin d'un confrère avec qui on pourrait parler de choses autrement intéressantes que le prix du blé, des gorets ou des vaches : *Væ soli*... Pauvres solitaires !

Revenu d'un voyage aux Vieux Pays, en fin octobre 1948, comme les chemins étaient encore praticables pour l'auto, tous mes confrères, admirables missionnaires canadiens-français, vinrent voir leur vieux doyen et s'informer de ce qui se passait au pays de leurs ancêtres.

En me quittant, ils me dirent tous, par la voix de mon remplaçant en la paroisse de la Butte aux Ranchers, place encore très isolée car le chemin de fer ne monte pas là-haut sur la montagne, au pays de Tête Chauve « Au revoir, cher doyen, au revoir, au mois de mai 1949 »

Ayant écrit ceci à mon carissime Paul, curé dans un beau coin de France où il y a belle nature, eaux minérales et fruits à profusion, je reçus de ce dernier la suivante missive

Mon cher et vieux compagnon,

Dimanche dernier j'ai lu ta lettre à mes bons paroissiens et leur ai demandé de prier pour les prêtres si isolés dans le Far West Canadien. Comme je vous plains. Tu le sais, je suis curé d'une grosse paroisse où bien de mes gens n'écoutent même plus la voix du poète que tu connais

« Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
Si pour qu'on vive en paix il faut voiler les Cieux ?
Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
Et renier le ciel, est-ce donc être heureux ?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme. »

Oui, j'ai malheureusement, ici, des pauvres malheureux qui « ont cessé d'être hommes », croient que le Ciel est vide et qu'il n'y a qu'une chose qui compte : le « boulot », la bouteille et le « grand soir » qui arrive. Malgré tout, je ne voudrais pas changer mon sort avec le vôtre, car ici, toutes les semaines nous pouvons nous visiter entre confrères ».

Oh, Paul ! tu as tort d'avoir tant peur de l'isolement ; il est compensé, ici, par une liberté religieuse que tu n'as pas, par des consolations spirituelles que tu ne connais point. Toi qui es la crème des curés, je le sais par expérience, je te dis que si tu m'avais suivi quarante-cinq ans passés, si tu étais venu avec moi dans le Far West, tu ferais comme moi, malgré et le froid et Borée et l'isolement, ayant bu de l'eau de la Saskatchewan, tu ne voudrais plus retourner en France pour y faire du ministère. C'est trop dur et ça prend des « Flambeaux Catholiques » pour faire ce « métier » là-bas au pays des cigales.

Mais, tout de même, je te remercie pour tes bonnes prières.

CHAPITRE VI

LES GENS DE LA « TOUR DE BABEL » DE MARIAVILLE S'ENTENDENT COMME FRÈRES DANS LA MAISON DE NOTRE PÈRE QUI EST AUX CIEUX

BASCOTS ET RUSSES

JE n'oublierai jamais les premiers jours que je passai en terre étrangère. En 1906 j'arrivais à Toronto, ne sachant pas un mot d'anglais et ne connaissant rien de l'histoire et de la mentalité de mes nouveaux frères.

Combien ennuyantes furent les premières semaines vécues dans ce nouveau et étrange pays. Sans connaissance, sans ami, incapable même de me faire comprendre. Que de fois le souvenir du pays quitté me tenailla le cœur !

Il m'arriva toutefois, et bien vite, de me trouver une place, une maison où je me sentis tout de suite « at home » et, où je retrouvai tous les souvenirs de mon enfance. Vous l'avez deviné, cette place, cette maison, c'était la Maison de Dieu, l'Église catholique. Grâce à la Divine Providence, dans le froid Canada, Toronto elle-même, la ville Reine avait ses temples, tout comme mon pays ensoleillé, mon pays natal, le pays de Mireille.

Quand, pour la première fois, je rentrai dans la Cathédrale de Saint-Michel, je me trouvai tout de suite, en terre connue, chez moi dans la Maison du Père du Ciel.

Je ne fus pas seul à faire cette découverte ; tous les émigrés catholiques, d'Europe et d'ailleurs, trouvèrent dans cet étrange et Nouveau Monde une place de refuge où ils étaient chez eux, entendaient même langue, assistaient au même Sacrifice, priaient devant les mêmes autels

et voyaient se dérouler sous leurs yeux les mêmes cérémonies du culte qu'ils avaient si souvent vues aux jours de fête, en leur pays natal, pays qu'ils avaient quitté au prix de sacrifices que seuls peuvent comprendre ceux qui ont passé par ce calvaire de la séparation finale d avec des êtres si chers.

Oui, partir, c'est un peu mourir

Que de larmes j ai vu couler aussi quand ces pauvres émigrants retrouvaient en terre d'exil la Maison de celui qui les suivait partout, partout où un prêtre pouvait porter ses pas pour accomplir la mission donnée jadis aux Ouvriers de la Vigne « Allez, enseignez, baptisez, donnez la communion, ouvrez les portes du ciel aux enfants prodigues repentants. »

Que de fois la vue du prêtre a réconforté ceux qui étaient tentés parfois de désespérer J'ai vu pleurer de joie Polonais, Irlandais, Hongrois, Autrichiens, Galiciens, etc Ces pauvres gens me baisaient parfois les mains, car ils savaient qu'en terre de brousse ils avaient de nouveau trouvé celui qui devait être le « bon pasteur » qui les aimerait, les consolerait et les aiderait à sauver leur âme

Ô Église du Christ, c est dans l Ouest surtout que j'ai appris, comme jamais je ne l'avais fait auparavant, que tu étais bien la Maison de Dieu, la Maison du Père de tous les hommes, l'Église catholique. Église non d un peuple, comme l église anglaise, mais bel et bien l'Église du Christ, l Église des apôtres. « Je crois à la sainte Église catholique. »

Dans la maison de Bethléem qu'est l église de Mariaville, tous les dimanches et jours de fête je vois, à genoux, au pied de l'autel. Russes, Irlandais, Allemands. Hongrois, Canadiens français, Français de France, Métis. Belges, etc., une vraie Babel de langues et de mentalités. Mais, tout ce monde hétéroclite a « même Foi, même Baptême », comme dit saint Paul Tout ce monde vient prier le Père commun des Cieux Dans la Maison de Dieu les rivalités de races et autres n'existent plus. Tout le monde est frère et frère du Christ qui va bientôt s'immoler sur l'autel

Maintenant nous allons faire plus ample connaissance avec ces paroissiens venus de tous les coins de l univers

Je vous présente, d abord, mes fidèles amis, les Bascots.

Sur le versant des Pyrénées Orientales du côté de la France, et, sur le versant de la Navarre du côté de l'Espagne, habitent 800,000 montagnards, gars hardis, trapus, qui trouvent une maigre existence dans ces montagnes aux pentes rapides. Ils parlent tous une langue sans rapport avec les langues voisines. L'origine de ce petit peuple se perd dans la nuit des temps.

Au travers des siècles, malgré les invasions, les changements de dynasties et de gouvernements, ces vigoureux montagnards ont toujours su garder leurs traditions, leurs mœurs et surtout leur amour pour Dieu et son Église. Comme la vie est dure dans la montagne et que les enfants sont nombreux aux foyers basques, ces derniers sont souvent forcés d'émigrer en terre étrangère. Beaucoup de ces jeunes s'en vont aux Amériques, où leur vocation favorite est celle de berger. Dans les Cordillères des Andes, dans les montagnes de la Californie, au temps de la découverte des mines d'or et des puits de pétrole, les Basques gardent les moutons.

La construction du Transcontinental canadien, vers la fin du siècle dernier, ouvrit un champ immense à la colonisation. De tous les coins de l'univers on vit alors arriver par milliers en terre canadienne des colons venant de Russie, de Suède, de Norvège, d'Angleterre, d'Irlande, d'Allemagne, etc., etc. Jusqu'aux montagnards des pays basques qui entendirent parler de ce merveilleux pays où n'importe qui, âgé de vingt et un ans, pouvait à bon compte devenir propriétaire de plus de soixante hectares de bonne terre.

Quelques jeunes Bascots, mes futurs paroissiens, partirent un beau matin de leurs villages natals, ayant en poche juste assez d'argent pour payer, en troisième classe, leur passage sur le Transatlantique qui devait les mener dans ce nouveau paradis terrestre.

Pareille traversée n'était pas une sinécure. Vous qui voyagez aujourd'hui sur les luxueux paquebots modernes, vous réalisez mal ce qu'était cette traversée à fond de cale, au commencement de ce siècle.

Débarqués en terre canadienne, nos Basques, travaillant ici et là, finirent par se procurer les quelques dollars nécessaires pour pouvoir enfin arriver à destination en pays de brousse, dans le nord-ouest de la Saskatchewan.

Là, c'est le début d'une nouvelle vie. Les Bascots ont bien pris

possession de leurs terres, mais ils n'ont rien d'autre. Ils commencent donc par s'engager sur un ranch, où, pour la somme de dix dollars par mois, ils doivent faire un travail très pénible et très fatigant. Ceci ne les décourage point. Ils travaillent dur et trouvent même le moyen de mettre de côté, chaque mois, quelques dollars bien gagnés. Au Canada, tout comme au pays basque, si l'on veut réussir il faut peiner, endurer et économiser. Au bout de quelques mois, mes jeunes amis pourront s'acheter un joug de bœufs, qui leur permettra de charrier des billots pour construire leurs futures demeures. Plus tard, on commencera à « faire du cassage » sur les terres vierges.

Pour s'entr'aider on se met de société, et jamais de chicane dans la nouvelle coopérative. Bref, au bout d'un an et quelques mois, chaque Bascot, et Gros Jean et Ti Jean et Gros Baptiste et Ti-Baptiste et Jean-Pierre, tout aussi bien que Grand Paul possède son « home » à lui et son joug de bœufs.

On travaillera encore l'hiver surtout, chez les ranchers, et l'on pourra encore se gréer de quelques vaches à lait. Ce sera le commencement de l'indépendance et du confort. Jamais, oh ! non jamais, en terre basque, on aurait pu posséder pareilles vaches laitières. Ainsi maintenant la vie n'est pas trop dure en pays de brousse. Avec du travail et de l'économie on pourra même devenir riche, si aucun malheur ne survient.

Ils commencent tous à parler correctement le français et, le dimanche, toute la bande venue en gros wagon est la première à arriver pour la messe. Ils seront désormais mes meilleurs paroissiens. À eux seuls ils contribueront à l'entretien du culte tout autant que près de la moitié de mes autres paroissiens polyglottes.

Suis-je embarrassé pour faire quelques travaux urgents, je n'ai qu'à demander de l'aide à Ti-Baptiste ou au Gros Jean ou à n'importe quel autre Bascot et, ces braves gars lâcheront leurs travaux pour venir à mon aide.

Un dimanche mes Russes s'étaient mis dans la tête de vouloir chanter la messe, comme ils le faisaient sur les rives de la Volga. Pour leur montrer que je n'étais pas anti-Russe, je les laissai faire, prévoyant bien que ce chant serait le premier et le dernier en ma « cathédrale »

de la brousse. Dès le début de la messe, mon chef d'orchestre commence une série de hurlements à épouvanter Lupus, s'il avait été là. Abasourdi, tout d'abord, l'auditoire *canayen* basque, allemand, irlandais, etc., se sent bientôt saisi d'un accès de fou rire qui risque d'empêcher la fin des Saints Mystères. Cette audition de chant russe n'eut pas de deuxième édition et mes chantres de la Volga ne me demandèrent plus de faire comme en Russie.

Je continuai donc à dire des messes basses jusqu'à ce que Ti-Baptiste et Gros Jean qui avaient tous deux une belle voix s'offrirent à chanter la messe, si je voulais bien leur apprendre le chant. Jamais maître ne trouva plus dociles élèves et, au bout d'un mois, mes Bascots savaient fort bien une messe qu'ils continuèrent à chanter jusqu'à leur mort, je crois bien.

Souvent le dimanche après la grand'messe, ils invitaient leur curé et l'ami Waposkitas à venir passer la soirée chez eux. On se réunissait dans le shack de Petit Baptiste, plus grand que les autres, et qui tenait lieu de maison communale du groupe. J'acceptais presque toujours l'invitation.

Quand mes paroissiens « *ex omni tribu et lingua* » étaient repartis chez eux, je rejoignais les Bascots dans leur gros wagon et l'on s'en allait, cahin caha, précédés de Victor à cheval. L'on ne s'ennuyait pas le long du chemin, Waposkitas, très heureux de se trouver au milieu de ses amis si hospitaliers entonnait le chant des « Montagnards » que les Basques et leur curé reprenaient en chœur.

Rendu à destination, on dételait et Petit Baptiste avait tôt fait de vous faire cuire un tas de *beefsteaks* saignants qui valaient tous les rôtis de Lucullus. Et l'on sortait même parfois une bouteille de rhum pour trinquer à la prospérité commune.

Si quelque âme trop délicate était tentée de se scandaliser de cette affaire, je lui rappellerai que, jadis, notre bon Maître changea bien de l'eau en vin, et du meilleur, pour faire plaisir à de pauvres gens, qui, je crois bien ne valaient pas mieux que mes braves amis Bascots.

Parfois il arrivait à Petit Baptiste, qui aimait à agacer Waposkitas, de lever son verre à la santé de Ria et de s'informer où en était rendu son ami dans sa cour à la moqueuse Blonde ?

Victor ne se fâchait pas, tout au contraire, mais jurait qu'il mène-

rait son Oiseau Bleu à l'Autel. Mais par exemple, le jour de ses noces, il se proposait d'aller chercher sa belle-mère qui était une femme de poids et de la mener à la fête dans son rack à foin.

— Ah, la doundoun, ce qu'elle m'en a fait arracher !

Et tout le monde de s'esclaffer, Waposkitas tout comme les autres, puis la conversation prenait un ton plus sérieux et se portait maintenant sur la religion. Mes jeunes Basques avaient des convictions religieuses profondes et leur ami parisien apprit d'eux bien des choses qu'il n'avait jamais apprises dans les hautes écoles de la Capitale. Enfin, pour changer on se mettait à chanter des chansons où excellait mon artiste parisien.

Comme la soirée passait vite en si bonne compagnie !

Quand la nuit tombait mes Bascots allaient « faire le train », traire les vaches et jeter un coup d'œil aux chevaux. Ce travail fini, ils rentraient portant aux bras des seaux pleins d'un lait écumant qu'ils passaient à l'écrémeuse. Inutile de dire que si nous aimions la blanche crème, nous n'avions pas besoin de nous gêner. Les amis n'y regardaient pas à un gallon de plus ou de moins. Nous étions chez nous et n'avions qu'à nous servir.

Puis venaient le plantureux souper, la traditionnelle pipe et les causeries intimes jusqu'à l'heure du repos, minuit. Avant de nous coucher sur des lits primitifs mais toujours très propres, Petit Baptiste me priait de dire la prière en commun. Bien souvent je refusais et demandais à mon hôte de faire lui-même la prière en basque comme d'habitude. Je crois bien que le bon Dieu devait être content de ses Broussars venus des pays pyrénéens. Waposkitas lui-même qui, à Paris, manquait souvent le chemin de l'église tombait à genoux comme les autres et priait Dieu comme ses amis qu'il aimait et qui l'aimaient.

Hélas, tout cela n'est plus qu'un lointain souvenir. Petit Pierre et Gros Jean, qui avaient amassé une petite fortune, au bout de quelques années de travail, vendirent leurs concessions à Petit Baptiste et s'en retournèrent au pays basque. Gros Jean ne regrettera ni sa venue dans l'Ouest canadien, ni son départ pour l'Europe. Une fois rentré au pays, il s'achètera une grande ferme et épousera sa « Promise » qui l'a patiemment attendu. Ils auront tous deux beaucoup d'enfants et seront toujours heureux, comme l'on dit dans les contes de fées.

Petit Pierre, lui, ne put se faire à nouveau à la vie basque Il prit un jour encore le paquebot et s'en alla en Amérique du Sud dans les Cordillères des Andes pour y garder les moutons.

Gros Baptiste, lui aussi, quitta la Saskatchewan et reprendra le chemin du Pays pyrénéen Je crois bien que maintenant qu'il a agrandi le patrimoine de ses pères, il est si fort affairé qu'il ne pense plus à la lointaine randonnée de jadis et a oublié la brousse nordique

Le plus malheureux sera Petit Louis qui, ayant pris un emploi sur le Transcontinental pour pouvoir plus facilement envoyer tous les mois à sa vieille mère une somme d'argent lui permettant de pouvoir finir ses jours sans trop de privations, sera un soir trouvé assassiné dans son logis Le vol fut le mobile du crime

Il ne reste plus donc en pays de brousse que Petit Baptiste et Petit Jean. Tous deux se marient maintenant que l'aisance est arrivée Petit Baptiste se marie très avantageusement et se construit alors une superbe maison digne d'un citadin Dieu lui donne toute une trâlée de petits Bascots et Bascotes qui marcheront tous sur les traces de leur père, maintenant un gros personnage dans le nouveau pays de Mariaville Son jeune curé, un Allemand, le nomme premier syndic de la paroisse, composée pourtant en majorité d'Allemands en ce temps-là.

Petit Jean lui sera moins heureux que son voisin et compatriote, la maladie, cruelle visiteuse, viendra le voir bientôt et ne le lâchera plus jusqu'à sa mort. Pauvre Jean !

Ils sont morts tous deux et Baptiste et Jean, aucun n'avait encore atteint la cinquantaine Ils ont travaillé trop fort les premières années de leur arrivée dans la brousse et, même le corps d'un Basque ne peut résister longtemps à pareil effort.

Ils sont tous deux enterrés dans le cimetière de la paroisse dont ils furent les premiers fondateurs. Ils reposent tout près l'un de l'autre

Tous deux furent des hommes « *viri* » comme auraient dit les Vieux Romains Ils furent en outre des chrétiens exemplaires comme il sied à des Basques.

Du fond de leur tombe ils disent encore : Aimez Dieu, travaillez, prenez de la peine, aidez-vous et Dieu vous aidera.

Religion, travail, endurance pourrait être leur devise.

On les appelait les Russes. Ils venaient de quelque bled près du fleuve Volga. Leurs ancêtres étaient d'authentiques Allemands qui, un siècle auparavant, avaient quitté l'Allemagne pour aller prendre des terres en Russie Blanche. Ce détail explique pourquoi mes Russes n'appartenaient point à la religion orthodoxe, mais étaient bien des catholiques romains.

L'Église de Rome en Russie, était mal vue par les orthodoxes, gouvernés par un « pape botté », le Tzar. Aussi les prêtres catholiques, au pays de l'Orthodoxie étaient souvent sujets à toutes sortes de persécutions. Par contre, si une brebis galeuse avait maille à partir avec son Église catholique, elle était sûre d'avoir aide et encouragement de la part des autorités civiles. Cette influence délétère du gouvernement russe influera sur la mentalité des Russes catholiques si bien que, quand ces derniers arriveront dans l'Ouest canadien, ils créeront plus d'une histoire aux prêtres chargés de leur direction spirituelle.

Dans l'Ouest canadien tout le monde à peu près est égal devant la loi. Les églises le sont aussi et le soutien de ces sociétés religieuses est facultatif. Mes Russes auront vite fait d'apprendre ce détail et me donneront sans tarder des preuves de leur indépendance, tout spécialement lors de l'érection de ma chapelle. L'emplacement de cet édifice sera, grâce à leurs votes, placé près de la demeure de ces messieurs qui se garderont bien les jours suivants de venir aider à son érection. Quand enfin, grâce à l'aide d'un bienfaiteur des États-Unis, elle sera à peu près achevée, mes drôles de paroissiens écriront à un jeune prêtre allemand pour l'inviter à venir les desservir ou tout au moins les visiter.

Ignorant ma présence au pays, le jeune Oblat arrive en « Russie », après un voyage en chariot, voyage long et éreintant. Lorsque j'appris l'arrivée de mon confrère, j'allai tout de suite lui rendre visite. Surprise du jeune Père quand je lui apprends qu'il se trouve à quelques milles une église érigée là par le vote de ses hôtes qui, depuis ce jour n'ont pas encore mis les pieds dans la maison de Dieu.

« Une douzaine de familles allemandes américaines, qui font leur devoir et obéissent à leur pasteur, ne savent pas votre venue en ces lieux et ne pourront assister à votre messe dans la maison privée de X. ou de Z. Si vous aviez connu la situation fausse dans laquelle les

« Russes » allaient vous placer, vous seriez évidemment resté chez vous »

Voyant qu'il s'était fourvoyé, ce dernier me fait des excuses et me déclare qu'il va retourner immédiatement chez lui Je le dissuade

« Vous n'êtes pas à blâmer, ne dérangez rien Dites la messe comme convenu, dans la maison de votre hôte Moi, je la dirai à l'église et pour mes Allemands et Américains je ferai la mise au point que nécessite ce malentendu Par exemple, veuillez rappeler à vos Russes l'obligation grave d'assister à la messe le dimanche et d'obéir à leurs Supérieurs s'ils sont vraiment des catholiques comme ils le disent »

Les choses se passèrent comme convenu et le lundi matin le jeune Père s'en retournait en lourd « wagon » vers le Transcontinental qui, finalement le ramena dans sa mission à quelque deux cents kilomètres d'ici Six mois plus tard, j'invitai mon jeune missionnaire à venir me prêter main-forte pour certain jour de fête Il déclina mon offre et, en dépit même de son Vicaire Apostolique, ne voulut jamais revenir en « Russie ». Il me demande de tenir bon car le petit pathos oratoire qu'il avait donné à ses auditeurs du Nord devrait porter des fruits. Et c'est ce qui arriva en effet Depuis ce jour mes paroissiens de la Volga commencèrent à venir assez régulièrement aux offices, mais, inutile de compter sur eux pour bâtir des « Cathédrales » De temps à autre j'entendrai dire que mes « chauvins » ont tenu une assemblée où l'on a discuté les devoirs du curé Ce dernier, comme Notre-Seigneur ne devrait rien posséder en son nom. Chaque famille, à tour de rôle, devrait l'héberger De plus, il faudrait faire revivre aussi en terre canadienne telle ou telle pratique religieuse en usage en Russie blanche Aussi, quand mon Vicaire Apostolique me demandera quelque temps plus tard comment je m'arrange avec eux, je lui répondrai qu'il fera bien de se renseigner sur la mentalité de ses nouveaux diocésains avant de leur faire telle ou telle promesse irréalisable dans l'ouest canadien

Malgré leur chauvinisme, leur rusticité et leur mentalité extraordinaires, ces Russes sont au fond d'assez braves gens. Ils sont irréprochables au point de vue des mœurs, et s'ils ont une foi de « charbonnier », leur vie surnaturelle ne laisse pas trop à désirer On trouve même, chez les jeunes filles des vocations religieuses solides

Il s'agit d'être psychologue et d'user de beaucoup de patience avec ces grands enfants élevés à la russe. Laissons donc mourir en paix ces bons vieux originaux. Occupons-nous surtout de bien former les jeunes qui poussent. Bien vite cette nouvelle génération sera aussi à la page que les autres et donnera d'excellents Canadiens et de bons et loyaux chrétiens.

Comme disait un prêtre qui s'y connaissait bien : « Si, au lieu d'avoir une soutane noire, j'avais un habit rouge comme notre Police Montée, tout serait pour le mieux dans sa mission. Mes gens, en Russie redoutaient surtout l'autorité civile, ici pareillement ils ont un respect suprême pour le représentant de la loi. »

Voilà une remarque originale qui ne manque pas de vérité. Un Père Oblat, dans le sud, arrive dans une pauvre mission où ses deux prédécesseurs ont à force de bras et presque seuls bâti une église en tourbe. Comme « l'étable de Bethléem » menace de s'effondrer, le nouveau desservant songe à se bâtir une église en planches. Commotion considérable en « Russie ». Réunions et protestations.

« Il a fallu deux curés pour bâtir notre église et le nouveau curé veut lui, démolir l'œuvre de ses prédécesseurs. N'est-ce pas là le comble de la folie ? »

Un autre Oblat envoyé dans une mission analogue, à peine arrivé en son nouveau poste, plante une énorme croix de bois devant la maison curiale. Intriguée fortement, la Russie Blanche vient voir et demande explications au curé.

« C'est pour me faire crucifier par mes paroissiens », répond le jeune Père allemand.

Un autre chauvin, dans un autre coin de la Saskatchewan tire un coup de carabine sur l'un de mes bons amis, prêtre allemand lui aussi. Raison : le Père ne veut pas exécuter les ordres de son paroissien. Bref, quand quelques années plus tard, je quitterai ma première mission, je ne serai pas tellement fâché de retrouver un coin de terre plus à la page.

CHAPITRE VII

LES ALLEMANDS. HISTOIRES FRANCO-ALLEMANDES. LES ANGLAIS.

Ils arrivèrent quasiment en même temps que moi dans les Pays d'En-Haut. Une dizaine de familles prirent des concessions au nord-ouest de ma mission, à sept ou huit milles de la « Russie ».

La plupart de ces Allemands venaient des États-Unis, de l'Orégon, du Dakota, du Minnesota, etc.

Mes nouveaux colons sont à la page et ne ressemblent guère à leurs compatriotes de la Volga, avec qui, du reste, ils entretiennent très peu de relations. Plusieurs d'entr'eux m'ont même averti, lorsqu'il s'agissait de fixer l'emplacement de la nouvelle église, de ne pas m'occuper, mais pas du tout, de ces messieurs que je ne connaissais pas comme eux les connaissaient. Je ne tins aucun compte de ces avis naturellement car les Russo-Catholiques ont une âme comme les autres, et dans ce pays de brousse je suis le curé de tout le monde.

Ces Allemands sont tous de sincères chrétiens qui, aux États-Unis, vivaient dans des paroisses très bien organisées. Ils comprennent la nécessité de pourvoir à l'entretien du culte et tiendront la promesse faite au jour de l'élection que vous savez. Ils déploreront toutefois mon entêtement à ne pas suivre le sage conseil qu'ils m'ont donné.

Comme les terres qu'ils ont prises ressemblent à leurs anciennes fermes des États, ils ne feront pas les tristes expériences de leurs frères européens. Ils ont amené avec eux leurs chevaux et leurs machines agricoles. Ils commencent dès les premiers jours à se pourvoir de vaches laitières, puis bâtissent une porcherie, ont des poules, des dindons et surtout un immense jardin potager.

De cette façon ils trouveront moyen de bien vivre et de très bonne heure. Quand l'hiver sera venu avec ses froids sibériens, mes Américains de langue allemande tueront leurs « habillés de soie », ainsi que des douzaines de dindons, oies, poulets, etc., et puis leurs traîneaux chargés de viande gelée, se dirigeront vers quelque village sur la voie ferrée. Ils vendront là, aux marchands locaux, tous les produits de leur ferme, puis ayant acheté tous les articles dont ils ont besoin : thé, café, farine, ainsi que des vêtements et chaussures, ils remonteront vers le nord. Ces gens furent donc, sans contredit, les colons qui réussirent le mieux et tout de suite.

En ce temps-là le gouvernement canadien, voulant au plus vite peupler les terres vacantes de la grande prairie, vendit à ces Allemands-Américains une immense étendue de terre très fertile. Près de dix mille de ces derniers arrivèrent graduellement sur ces concessions riches et peu boisées. Ce fut l'origine de la Colonie Saint-Pierre de Muenster. Les Pères Bénédictins qui, aux États, avaient des paroisses allemandes accompagnèrent les émigrants dans leur nouvelle patrie. Ils avaient à leur tête un homme admirable, le Père Bruno Doerfler, un saint prêtre, très bon théologien et casuiste et, chose plus rare, c'était en même temps un homme pour qui l'agriculture et l'art de la construction ne semblaient pas avoir de secrets. Devenu prieur du monastère qu'il fonda à Muenster, le futur Abbé Mitré jettera les bases d'un beau collège classique, bénira une douzaine d'églises et d'écoles paroissiales et mourra subitement très jeune, emportant dans sa tombe les regrets unanimes de tous ceux qui, comme moi, l'avaient connu.

C'est dans la superbe église de Muenster que le jeune Prieur achevait de construire en 1909, que je fus ordonné prêtre pour l'éternité.

J'ai gardé de mon séjour au monastère un des meilleurs souvenirs de ma vie. Le bon Père aurait voulu que je devins Bénédictin pour prendre charge de deux ou trois cents catholiques de langue française disséminés dans la colonie. Mon Vicaire Apostolique ne voulut pas consentir à cette demande. Mais, après mon ordination je passai plusieurs mois en « terre allemande » pour y apprendre les rudiments de la langue, avant de partir pour la brousse.

Au risque d'étonner certains Français, je dois ici rendre hommage à ces Allemands que j'ai connus. J'ai fait du ministère paroissial chez

eux J'ai été cordialement reçu partout Mon meilleur ami fut ce bon Père Bruno qui, lorsque j'eus besoin d'un service ou d un conseil, m'aida toujours de son mieux Il lui arriva même d être plus compréhensif que mon vénéré compatriote, Évêque français, qui lui, ayant passé la majeure partie de sa vie chez les Indiens où il avait failli périr de faim et de misère estimait volontiers que tout le monde était capable de faire comme lui et de se débrouiller sans son aide Comme je n avais presque rien pour aller en mission, le Père Abbé me donna tout ce qui manquait à ma chapelle portative, outre une somme assez ronde recueillie à l'église le jour de mon ordination sacerdotale

Oh ! je sais très bien tout ce qu'on peut dire pour souligner « Français, Allemands », l antagonisme des deux races. Le Français est un terrible individualiste qui grogne toujours et ne trouve jamais rien à son goût Il n est pas facile à mener L Allemand, lui, comme son frère Anglo-Saxon a l esprit de corps et marche toujours au pas de l'oie Il est tenace et pratique, mais manque souvent de psychologie et a souvent des allures qui déplaisent aux Latins Il ne fait pas toujours bon discuter avec lui, car souvent il est tellement conscient que l'Allemagne est la nation « nec plus ultra Gott mit uns », qu il vous ferait enrager le saint Homme Job, parfois

Le Français par contre, lui, n a pas une tête solennelle comme Fritz, il sait que le ridicule tue, mais ce gaillard qui est si fin pour voir les défauts des étrangers est aussi comique que l autre parfois Quand il se met a discuter, il croit volontiers qu il a seul découvert l unique remède à tous les maux dont souffre l humanité La lumière va bien vite briller sur cette pauvre terre , la science, le progrès, le socialisme vont bien vite amener l âge d or etc Et, croyez bien qu'il est peine perdue d aller contredire et les uns et les autres Personne n en démordra Pour ma part j ai toujours entretenu d excellentes relations avec mes confrères allemands, bénédictins ou oblats, quand j'ai eu l'occasion de les rencontrer en ces régions lointaines.

Je pense en ce moment, le sourire aux lèvres, à ce Père Allemand au verbe tranchant Il avait un frère, Oblat comme lui , tous les deux sont morts derrière le « Rideau de fer » Chaque fois que je le rencontrais il était tout heureux de me voir car il savait qu'avec moi il

pouvait parler en toute franchise bien que souvent je fusse d'un avis diamétralement opposé au sien.

Un jour qu'accompagné d'un de mes amis, un autre prêtre français, j'arrivai chez lui à l'improviste, je le trouvai de très mauvaise humeur.

Il m'expliqua que son frère, étant venu le voir après une longue séparation, venait de repartir ce matin même.

« Impossible de discuter la moindre affaire avec lui ; il est toujours à me contredire et je ne fais rien de bon, d'après lui, etc. »

« Comment se fait-il qu'on puisse discuter toutes sortes de sujets avec vous autres, sans que l'on en vienne jamais à se chamailler ? Presque tous les prêtres allemands avec qui j'ai occasion de causer, sont comme mon frère, insupportables. »

« Vous exagérez, mon cher, on peut discuter avec les Allemands comme avec les Français. Seulement... il y a dans toutes les nations des êtres insupportables, tels par exemple, certains de mes frères de France qui ont des idées fixes, immuables sur maints sujets. J'ai de mes frères qui croient par exemple que les « Lois laïques » sont intangibles tout comme le Décalogue. Ces cas relèvent de la pathologie. Je crois bien qu'en Allemagne c'est un peu pareil, il y a des gars, là aussi, qui sont infaillibles et parlent « ex cathedra ». Votre brave frère pourrait bien avoir attrapé ce microbe que les docteurs appellent... « Kultur », alors vous avez bien fait de le laisser partir. »

Notre hôte original nous regarde, puis sourit et va à la cave chercher de la bière.

Et pourquoi ne signalerais-je pas un autre Père Oblat, l'un de mes bons amis ? Il arriva avant moi au pays des broussars. Ce prêtre admirable de foi et de dévouement prendra et gardera chez lui des années de temps un jeune prêtre français, de mes amis, qui est gravement malade et absolument sans ressource aucune.

Le hasard permit que longtemps après, en 1937, nous nous trouvions réunis tous les trois, en tournée de repos dans le Midi de la France. J'invite mon ami Oblat à venir dîner un jour chez mon vieil oncle, prêtre français, retiré du ministère à cause de son grand âge.

Vers la fin du dîner, le bon vieillard à cheveux blancs se lève et, s'adressant aux trois broussars canadiens leur dit : « Mes amis, je n'en ai pas pour longtemps à vivre sur cette terre, mais aujourd'hui, je suis,

on ne peut plus heureux de vous avoir tous trois à ma pauvre table Je sais ce que vous avez fait au Canada, bien qu'appartenant à des races diverses, vous vous êtes aimés comme des frères. »

S'adressant ensuite au Père Oblat.

« Et vous, fils de Mazenod, fils allemand, vous avez recueilli et gardé chez vous un prêtre français. Vous l'avez soigné et traité comme votre propre frère Que Dieu vous récompense pour votre charité et que les bénédictions divines accompagnent toujours la belle œuvre missionnaire que vous accomplissez dans ce beau et si lointain Canada J'ai dans ma cave une bouteille de vin qui doit bien avoir cinquante ans. Je la gardais pour une occasion exceptionnelle, jamais je ne trouverai de meilleure occasion qu'en ce jour de réunion fraternelle. Je vais la chercher et nous la boirons à votre bonne santé à tous ».

Ce disant, le vieillard plus qu'octogénaire va chercher son vin vieux, et la bouteille précieuse finit en bonne compagnie

Deux heures plus tard il faut partir et le Père va essayer de rentrer dans son pays nazifié qu'il n'a pas revu depuis des années et des années. Le vieillard octogénaire embrasse son invité en lui disant. « Au revoir. au Ciel »

Je vois alors mon ami s'émotionner à son tour, ses yeux se remplissent de larmes et le pauvre ne peut plus retrouver ses phrases pour remercier son hôte.

Voilà donc un prêtre allemand qui, au contact d'un vieux prêtre de France a éprouvé une émotion telle qu'il n'en éprouvera peut-être pas de pareille à la vue des siens sous la botte d Hitler

Oui, quand on le veut, on peut s'entendre et vivre en paix, Français et Allemands, mais pour cela il faut écouter la voix de Celui qui a dit « Aimez-vous les uns les autres. Pardonnez-vous les uns les autres »

En conclusion, il n'y a pas sur la planète ronde des races et des nations supérieures ; il y a des races et des nations qui ont eu plus ou moins d'opportunités que d autres, c'est tout.

Il est pharisaïque de parler de « Supériorité de races nordiques ; de « Gott Mit uns », de « Nation Lumière » J'ai voyagé pas mal, non seulement en Amérique, mais aussi en Europe, en Orient, et j'ai ren-

contré toujours des hommes opposés par les mœurs, race, politique, religion. Tous avaient des qualités et aussi de grands défauts. La perfection n'est pas de ce monde et un chrétien, un civilisé devrait toujours se rappeler qu'il est facile de voir les défauts du prochain, mais il est plus difficile de connaître ses propres misères car la Providence, a dit ce bon La Fontaine,

> « Nous créa besaciers, tous de même manière,
> Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui
> Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
> Et celle de devant pour les défauts d autrui »

Un grand nombre venaient des centres industriels de l'Angleterre, d'autres travaillaient en ville et ne savaient à peu près rien de la culture de la terre Ils avaient lu dans leurs journaux que, pour la somme de deux livres, n'importe lequel d entr eux pouvait devenir et bien vite, propriétaire d une ferme de 160 acres Le gouvernement britannique les encourageait à aller s'emparer de ces terres vierges, dans ces prairies de l Ouest où flottait le drapeau anglais

Les compagnies de navigation, le chemin de fer Transcontinental donnaient des conférences pour faire connaître aux Insulaires les avantages qu'offrait la colonisation dans la grande prairie de la Saskatchewan

Pleins de beaux rêves, moins beaux peut-être que ceux de notre ami Waposkitas, ils partirent de leur pays pour venir par bandes prendre leurs concessions dans la brousse.

Pauvres malheureux ! Ce qu'ils endurèrent de misères est facile à comprendre quand on a lu les chapitres précédents. Quand viendront les gros froids de l'hiver, on les trouvera souvent littéralement gelés à mort dans les pauvres masures qu'ils se sont bâties avec l aide de quelques indigènes. Ils ne savent ni chasser, ni bûcher du bois et s'estropient à manier la hache Il faudra que le Gouvernement envoie ses « Habits Rouges » pour les pourvoir de l'essentiel, s'il ne veut pas voir périr ces malheureux

« Qu'ils sont bêtes » ! diront les indigènes. Ils ne sont pas plus bêtes que bien d autres, seulement on ne s'improvise pas colon du

jour au lendemain, surtout si l'on n'est pas terrien. C'était un crime d'aller chercher ces malheureux dépaysés et de les envoyer ainsi dans la brousse.

À force de faire de misérables expériences ces pauvres ex-citadins arriveront pourtant à se tirer d'affaire plus ou moins, mais avant ce temps, plusieurs seront morts de froid ou de misère, quelques-uns auront perdu la tête.

Un jour que je voyageais dans ma polyglotte colonie, j'éprouvai le besoin de me renseigner sur le chemin. J'avise une cabane, à ma droite ; un homme dans la quarantaine me regarde arriver. Il est seul, c'est probablement un célibataire. Près de la cabane j'aperçois un terrain semé en pommes de terre. Ces tubercules ne sont pas encore sortis de terre. Pourtant, nous sommes en fin d'octobre et la terre est gelée probablement à un demi-pied de profondeur. Comment diable, mon nouveau colon a-t-il laissé périr sa récolte ? Aucune écurie, aucune machine aratoire nulle part sauf une semeuse flambant neuve. Je ne comprends pas ce que vient faire ici cette machine. Il n'existe pas deux acres de terre labourée à six ou sept milles à la ronde.

Durant cette brève inspection je suis arrivé près de mon colon.

— Bonjour mon ami.

Good day, Sir.

À la langue et surtout à l'accent de mon gars, je n'ai pas de peine à reconnaître un arrivé de London. Je m'informe si le nouveau colon aime sa place.

— *Not much, Sir.* Pas gros.

Il trouve que ses voisins n'ont pas d'esprit coopératif.

— Figurez-vous que j'avais acheté cette semeuse pensant que mes voisins seraient on ne peut plus heureux de l'emprunter ; par contre ils m'aideraient avec leurs chevaux et machines.

Malheureusement toutes ses espérances ont été déçues. Les voisins ne sont ni venus emprunter sa semeuse, ni lui prêter leurs bœufs pour sortir ses pommes de terre, shocking !

Que voulez-vous que je lui réponde ? Il n'y a pas de doute, il a mis en pratique les conseils des *Brain Trusts* qui, en Angleterre lui ont recommandé la coopération entre colons, une fois rendu sur

l'*homestead* Il a fait de son mieux, et, je parie, ami lecteur, que vous n'auriez pas eu un si bon esprit d'entr'aide, si vous aviez été à la place de mon Londonien. Tout en causant, je lui recommande finalement d'aller au plus vite, et s'il le peut, sortir ses patates de terre et de ne pas les rentrer dans la maison.

— Quand vous voudrez les faire cuire, faites bouillir de l'eau, puis jetez vos patates gelées dans la marmite, elles auront un petit goût de sucré mais seront bien mangeables

Une autre « colonne » anglaise, originaire elle aussi de quelque grande ville, au pays de John Bull, vient un jour demander une poule couveuse à un Métis, son voisin. Celui-ci lui montre sa basse cour où elle n'aura qu'à choisir la poule qui lui conviendra. Notre brave insulaire, sans malice, avisant un superbe coq, emporta chez elle la « couveuse » préférée. Là, après avoir parcouru un traité pour faire pondre les poules et les faire couver aussi elle prend une boîte qu'elle remplit de foin et au milieu de ce nid elle dépose une vingtaine de bons œufs que ses voisins lui ont vendus. Ce travail achevé, elle va chercher sa « couveuse », qu'elle dépose gentiment sur les œufs et le nid. Jugez de la stupéfaction de « My Lady », lorsque après quelques instants elle s'aperçoit que sa « couveuse » refuse très énergiquement, de faire son devoir

La rebelle « poule » proteste si énergiquement que plus d'un œuf est bien vite tout prêt pour l'omelette

« Is it not awful ? N'est-ce pas terrible ? »

Le lendemain matin, la brave Anglaise se rend chez ce gredin de Métis, et lui conte les méfaits de la poule qui se refuse à couver

Ce dernier qui hier s'était fait une pinte de bon sang, aux dépens de l'Insulaire, va ajouter encore à son premier méfait

« Lady, vous ne connaissez pas encore les mœurs des poules canadiennes, notre pays n'est pas l'Angleterre, il fait froid par « *icite* », et les poules ne couvent que forcées par la nécessité. Retournez chez vous, et, prenant votre boîte à couver, vous percerez au milieu deux trous assez grands, dans ces trous vous ferez passer les pattes de la couveuse. Pour l'empêcher de protester, comme hier, vous ficèlerez bien, sous la boîte, les pieds de la bête. Voyant qu'il n'y a alors pas

d'autre chose à faire qu'à remplir son devoir, bien vite votre poule se décidera à couver Voilà. »

« Thanks very much. Merci, merci beaucoup. »

Et, ne soupçonnant pas qu'il y eut jamais sur cette terre, des êtres assez « *chétis* » pour la tromper ainsi, la Fille d'Albion rentre chez elle et, se met à suivre, point par point, les directions données par ce gredin de Williams.

Vous vous figurez le dénouement.

Quand finalement, la brave Anglaise apprendra le tour pendable que lui a joué son Métis, elle ne se fâchera pas, oh non ! une Miss anglaise est toujours *decent*, et ne fait jamais de scène ; ceci est le propre de ses sœurs latines. Elle se contentera de dire

« Is that so ? Est-ce le cas ? I will never thank Williams for this. Je ne remercierai jamais Williams pour sa couveuse. »

Un inspecteur des terres envoyé jadis par le Gouvernement pour visiter la « Bar Colony » et s'informer des besoins de ces pauvres colons me racontait le trait suivant. Il se présente, un après-midi, chez un colon londonien qui, planté sur le devant de sa porte, les mains dans les poches, le salue en ces termes

— Good day, Sir.

Après les présentations demandées par les circonstances, l'Inspecteur s'informe si le nouveau Canadien n'aurait pas besoin de semence, blé ou avoine ?

Le colon a en effet sur sa concession, une couple d'arpents de terre prêts à être ensemencés. Ce terrain pourrait maintenant recevoir la semence désirée. Que veut semer mon Insulaire ? Blé, orge, avoine ?

— Je crois bien que je vais semer de l'avoine.

— Très bien. Quelle sorte d'avoine allez-vous semer, de la « Banner » ou la « X », etc. ?

Notre Londonien qui, en fait d'avoine, ne connaît que celle qu'il a vue maintes fois annoncée aux devantures des magasins alimentaires de London, veut prouver à l'inspecteur qu'il connaît lui une autre sorte d'avoine que ce dernier n'a pas nommée probablement parce qu'il ne la connaît pas encore ; c'est cette sorte d'avoine que mon Insulaire veut semer.

— *I think I will have some rolled oats*, c'est-à-dire. Je crois bien que

je vais semer de l'avoine moulue cette pâte alimentaire qui constitue le plat de résistance au déjeuner de tout loyal « Scotchman »

Tous les Anglais n'étaient pourtant pas aussi « green », neufs, il y aura heureusement, à côté de ces pauvres citadins, quantité de terriens, des fils du sol qui savent, eux, traire les vaches, ne confondent pas un taureau avec une vache, ni un coq avec une couveuse. Ceux là rendront de signalés services à leurs frères qui, sans eux laisseraient souvent périr, faute de soins, les quelques animaux domestiques qui leur sont échus, ils leur apprendront à labourer, semer, jardiner, etc, etc

Au bout de quelques années de dur travail, mes ex-citadins eux-mêmes, sans être encore des fermiers modeles, finiront par se tirer d'affaire pas trop mal Plusieurs, découragés, sont repartis il est vrai, pour retourner sous des cieux plus cléments dans la vieille « England », mais la majeure partie est restée stoïque et ferme à son nouveau poste Telle constance finira par porter des fruits et, quelques années plus tard, la « Barr Colony » fondera la ville de Loydminster qui deviendra l'une des villes les plus prospères de l'Ouest canadien Les autres, broussars des Pays-d'en-Haut, feront de même et deviendront plus ou moins indépendants

S'il vous arrive de passer près de leurs fermes, arrêtez-vous un instant et voyez la propreté et l'ordre qui règnent dans cette « Nouvelle-Angleterre » La maison est souvent entourée d'une allée de beaux arbres quand ce n'est pas une allée de caraganas, si vous pénétrez à l'intérieur des maisons, même les plus modestes, vous aurez vite fait de vous apercevoir que ces nouveaux arrivés sont polis, si, surtout, vous parlez leur langue, ces nouveaux Canadiens vous recevront très bien et se feront un plaisir de vous rendre tous les petits services dont vous aurez besoin Je parle en connaissance de cause

L'instruction des enfants préoccupe nos nouveaux voisins au premier point et, bien avant la construction de bonnes routes, des écoles surgiront un peu partout, dans l'« English settlement ». Les jeunes gars envoyés à ces écoles apprendront vite et bien Plus tard, quand les parents auront quelques ressources, ils enverront quelques-uns de leurs enfants les mieux doués dans les écoles secondaires des villes Ces jeunes seront un jour les « leaders » dans la vie politique et sociale de leur pays d'adoption

Ils occuperont dès lors les premières places tandis que très souvent les enfants des colons, venus par exemple du centre de l'Europe, resteront des fendeurs de bois et des porteurs d'eau. Il faudra parfois que le Ministère de l'Instruction oblige ces colons galiciens, hongrois, russes à bâtir des écoles et à y envoyer leurs enfants sous peine d'amende.

L'Anglais colon gardera sa vieille mentalité européenne et croira parfois que le Canada est ni plus ni moins qu'une colonie de l'Angleterre. Cette ignorance de l'état des choses au pays de l'érable causera parfois de terribles algarades dans l'Ouest canadien, surtout aux temps des élections. L'Anglais veut la suprématie de sa vieille patrie partout où il plante sa tente. Une seule langue doit être parlée dans le Dominion britannique. Quant à la religion, il faut aussi veiller à ce que « cette terrible et moyenâgeuse Église catholique » soit combattue partout ou on la rencontrera. « Elle a abusé de son pouvoir, disent les « historiens » anglais, alors aucune concession, si possible, à cette « pestiférée ». Mes émigrants sont de bonne foi et croient toutes les élucubrations des fils d'Henri VIII contre cette Église qui fut, jusqu'à la prétendue Réforme, l'Église d'Angleterre. Écoutez ce brave J. Ruskins parler de cette Église à ses frères anglais empoisonnés par la propagande anti-catholique.

— Le Saxon, sous Alfred, était très religieux ; c'est cette tourbe de mécréants sans foi qui, dans notre pays, par le jeu, les tours de filou, le machinisme, l'intempérance et la débauche, se sont transformés en charognes pestilentielles qui empestent la terre avec leurs carcasses.

Il n'y va pas de main-morte pour fustiger les exploiteurs et les requins de la finance sans Dieu.

Et quand il parle des pratiques catholiques, ce brave non catholique essaie d'ouvrir les yeux à ses frères.

— Le culte de la Vierge n'est pas ce que pensent mes amis ; ce culte est le culte des chevaliers sans peur et sans reproche. Il y a des cultes abominables toutefois au pays de ma naissance. Ces cultes sont le culte de Mammon, le culte de Bacchus et Vénus, le culte du Veau d'or, le culte des affaires, voilà les idoles qu'il faut détruire, non point le culte de la Madone Sainte.

Brave Ruskin, ce que tu demandes à tes frères est bien difficile à obtenir Depuis plus de trois siècles, ces pauvres malheureux ont été empoisonnés contre la Vieille Église qui commença son existence au jour de la Pentecôte Un épouvantable complot, bien plus terrible que celui de ce malheureux Guy, a réussi à faire croire au peuple anglais que la pire chose qui pourrait lui arriver serait de revenir à l'Église de saint Augustin, à l'Église de ses pères Mieux vaudrait être communiste que Romain catholique Il faudrait un miracle de la grâce pour faire disparaître ces affreux préjugés inculqués dès la naissance à tout loyal fils d'Albion

Malgré son infériorité numérique, grâce à son admirable esprit de corps, dans l'Ouest, l'Anglais réussira souvent à s'emparer des postes de commande Il trouvera même moyen d'enlever parfois les droits de ces Canadiens dont les ancêtres, depuis des siècles, reposent en la terre de l'érable J'ai connu dans l'Ouest canadien des districts scolaires composés presque en entier de Canadiens français catholiques. Les Anglais voudraient bannir le français et la religion de l'école. Semant la brouille parmi ces Français individualistes et sans fierté un jour, le fils d'Albion finit par s'emparer de la direction de l'école et fait alors disparaître tout vestige de cette langue et de cette religion qu'il abhorre

N'est ce pas une honte de voir pareille trahison ? Pauvres Judas qui, pour satisfaire leur esprit de clique, laissent tomber leur drapeau Êtres méprisables et méprisés par ceux là mêmes qui se servent d'eux pour faire leur triste besogne, mais savent bien qu'il ne faut pas se fier à des êtres assez vils pour trahir et Dieu et leurs frères. Pareille trahison est inconcevable chez l'Anglais, selon son mot traditionnel « What I hold I keep » « Ce que je tiens, je le garde »

Ces luttes sur le terrain politique et scolaire feront parfois enrager mes frères qui ont du sang français dans les veines. Voyant l'intolérance de leurs voisins anglo-saxons, ils s'écrieront parfois « Sales Anglais », tout comme jadis Napoléon disait « Perfide Albion, peuple de marchands »

Pourtant ce jugement n'est pas très exact Comme je vous l'ai dit l'Anglais ne varie jamais dans sa lutte pour la suprématie de sa race Vous pouvez être ami intime avec lui, au jour des élections, ce

dernier votera contre vous et jettera à terre l'un des plus brillants Premiers du Canada, Sir Wilfrid Laurier, et, plus tard, ce sera le tour de Churchill. Pourquoi cette ingratitude pour de bons serviteurs ? Parce que ces messieurs n'ont pas « la bonne politique pour faire triompher la race anglo-saxonne ».

L'Anglais est chauvin plus que mes « Russes », lui aussi veut son « curé russe » et ses cérémonies liturgiques comme « au pays des tsars ». Mais dans un pays libre comme le Canada, si nous, Français et Catholiques, nous perdons nos droits, ne blâmons pas uniquement nos frères anglo-saxons. Blâmons notre esprit individualiste, sachons nous unir et nous entendre comme le font les fils d'Albion. Alors, nous saurons garder et nos droits et notre religion. Allons à l'école d'Albion pour y apprendre la maîtrise de soi et le calme au milieu de l'orage.

Si plusieurs de nos nouveaux colons ne connaissent ni l'histoire ni la mentalité canadiennes, il y aura de notables exceptions toutefois. Dans la classe plus instruite surtout, il ne sera pas rare de trouver nombre de gens qui réalisent très bien que le Canadien n'est pas l'Anglais, c'est un jeune et libre citoyen fier de son histoire et qui n'entend pas qu'on vienne lui dire que pour être un bon Canadien, il faut et de toute nécessité être d'abord un bon « Britisher ». Le temps où rien ne se faisait ici sans la permission de John Bull est fini et fini pour toujours. Ces nouveaux colons, plus à la page, seront donc souvent plus compréhensifs que maints de leurs frères nés sur quelque *township* de l'Ontario ou de la Colombie. Ces nouveaux Canadiens ont lu l'histoire ancienne et moderne, ils ont beaucoup voyagé et beaucoup appris en ce faisant, leur horizon est donc moins borné, plus catholique c'est-à-dire plus universel. C'est en grande partie à ces hommes d'élite que le Canada moderne doit d'être gouverné aujourd'hui par un Premier Canadien français, qui ne met ni son drapeau dans sa poche ni ne rougit de sa foi et de ses origines. La terre de nos aïeux est aujourd'hui totalement indépendante de l'Angleterre. Une nouvelle nationalité existe au pays de l'érable : la nationalité canadienne. Plus n'est besoin maintenant de faire marquer sur nos passeports, à côté de notre nom, le traditionnel « sujet britannique », ceci est de l'histoire ancienne, quelque chose comme les aventures de « Tête Chauve » et de Waposkitas. Une nou-

velle étoile monte à l'horizon du monde, étoile qui pourrait bien, un jour qui vient, dépasser en grandeur celle de l'antique Albion. John Bull lui-même voit cette ascension d'un bon œil, car il sait bien que, demain comme aujourd'hui, le jeune Canada l'aidera à supporter les misères du vieil âge.

Durant mon séjour dans la patrie d'adoption que j'avais choisie entre maintes autres, il m'est arrivé parfois de lire dans certaines feuilles protestantes et anglo-saxonnes que : « Les prêtres français haïssent l'Angleterre. » Je ne sais où mes écrivains se renseignaient pour porter de telles accusations. Ce que je sais, moi, c'est que je suis l'un de ces « terribles prêtres français ». J'ai passé quarante-cinq ans de ma vie au Canada, souvent même dans des milieux en grande majorité anglais et protestants. Je connais des douzaines de prêtres venus comme missionnaires au Canada, mes compatriotes. J'ai eu des relations avec des centaines de prêtres canadiens-français avec qui l'on parlait parfois de l'Angleterre, de son histoire ancienne, surtout, de ces temps passés où les *Blue Laws* étaient inscrites dans le code criminel. J'avoue que cette affreuse intolérance n'était pas de nature à inspirer de la sympathie pour les misérables qui soutinrent les pages de l'histoire anglaise du récit de leurs forfaits ; mais je n'ai jamais songé, ni moi ni mes confrères, à juger mes frères anglais d'après les faits et gestes de leurs tristes aïeux. Je vais même plus loin. J'ai vu, au commencement de ce siècle, mes frères et mes sœurs dans la foi. J'ai vu des milliers et des milliers de religieuses et de prêtres français expulsés du pays de leur naissance par l'intolérance des loges maçonniques qui avaient juré d'exterminer le christianisme, au temps du « régime abject ».

Qui donna alors hospitalité à ces malheureux *exilés*, parfois sans ressource aucune ? Vous le savez, les pays catholiques ouvrirent leurs portes aux disciples de Celui qui dit jadis : « Ils m'ont persécuté ; ils vous persécuteront. »

Que fit la protestante Angleterre, en ces temps-là ? Exactement ce que firent la catholique Belgique, le Canada français, l'Amérique du Sud. Oui, en ces tristes jours, l'on vit John Bull, l'enfant terrible, comme « Tête Chauve », le gars qui n'aimait pas les « papistes », l'on vit cet homme pas commode toujours, ouvrir, lui aussi, toutes grandes

les portes de son domaine et recevoir comme des frères mes compatriotes exilés.

Après cela, quelqu'un viendra dire : « Ces prêtres à qui le Maître donna sa Loi d'Amour : « Aimez-vous les uns les autres, pardonnez-vous les uns, les autres », ces prêtres ont trahi leur mission et enseigné la haine, la haine de la protestante Angleterre » Vous voulez rire.

J'irais, moi prêtre de l'Évangile, prêcher la haine de la vieille Angleterre, de cette nation qui, hier encore se battait seule, seule contre un monde barbare, seule pour essayer de sauver ce qui restait encore, en Europe, de notre patrimoine de Chrétiens, de gens civilisés ? Vous rêvez, ou les antiques préjugés vous aveuglent encore. Je n'ai pas de peine à donner à mes frères séparés ce témoignage de sincère reconnaissance, bien que je ne me fasse pas illusion sur les défauts aussi de ces mêmes frères.

Français et Anglais, que nous le voulions ou non, que nous l'aimions ou non, nous devons faire ensemble la traversée de la vie, dure traversée parfois. Pourquoi s'entre-déchirer, pourquoi rendre plus pénible notre pénible marche vers l'éternité ? Tâchons donc, pour le bien du Canada, nous entendre, nous supporter, nous comprendre et nous entr'aider comme faisaient jadis notre légendaire Waposkitas et les braves Bascots.

Frères séparés, n'ayez point si peur de cette « terrible hiérarchie romaine » qui ne rêve pas d'envoyer une nouvelle Armada pour conquérir le pays de Churchill et qui ne veut pas non plus imposer sa foi qui est un don de Dieu. N'oubliez pas surtout que l'Angleterre et vos ancêtres furent jadis des catholiques et que le plus beau monument de l'histoire, votre « *Magna charta* », fut l'œuvre des catholiques anglais, qui n'attendirent pas la réunion des « United Nations » pour proclamer de belle et chrétienne façon les droits de la personnalité humaine.

Les prêtres français, tout comme les autres, rendent à César ce qui est à César et à Albion ce qui est à Albion.

Vivent donc notre bien-aimé roi et sa digne compagne qui, aujourd'hui comme hier, représentent si noblement en leurs augustes personnes, la majesté d'un grand peuple qui ne sera jamais esclave.

God save the King. God save England

CHAPITRE VIII

JE FAIS UN VOYAGE EN LA « VIEILLE PROVINCE »

La Prairie fut primitivement occupée par les Métis, arrivèrent ensuite les ranchers, puis finalement nous arriva Baptiste « trente ou quarante milles en haut ou en bas de Québec »

Il semble incroyable de dire que l'Ouest canadien, vers la fin du siècle dernier, était pour l'*habitant* du Québec une aussi « terra ignota » qu'elle l'était, en ce temps, à ma bonne et vieille grand-mère qui, lors de mon départ pour ce terrible pays de l'Ouest, me recommanda fortement de faire attention à mon scalp, car les sauvages de là-bas pourraient bien me l'enlever pour en faire un trophée de guerre. En Ontario même, je me souviens très bien de ce que me dit, lors de mon départ pour la Saskatchewan, mon ami, le savant Père Teefy, c. s. b.

— Vous êtes fou d'aller dans l'Ouest où seuls les Indiens et des gens venus de la froide Russie habitent présentement

Pourtant mon ami n'était pas un *habitant*, mais bel et bien l'un des membres du « *Board of the Governors of Queen University* ».

Avant la construction du Transcontinental, l'Ouest était donc, pour les gens de l'Est, un pays inhospitalier où seul un « Enfant Terrible », comme notre ami Fred, pouvait s'aventurer. Ceux qui, parfois, étaient partis de Québec pour aller dans ce lointain pays travailler pour le compte des compagnies de fourrures, n'avaient jamais pu retourner au pays natal et, en fin de compte, s'étaient mariés à des Indiennes et avaient donné naissance à la nation métisse qui, en général, parlait le français et la langue des aborigènes

Les « Relations des Missionnaires Catholiques » n'étaient pas de

nature à améliorer cette situation. Vous vous rappelez aussi la réponse que donna jadis mon vicaire apostolique au délégué du Saint Père qui lui demandait, un jour, pourquoi il n avait pas fait connaître cette nouvelle terre promise aux Européens en quête d un « home ».

Le froid terrible qui sévissait en ces lieux, les difficultés de transport, l éloignement extrême de tout centre civilisé faisaient croire à ces pionniers de la civilisation chrétienne que ces régions n'étaient point faites pour les Blancs. Aucun d entre eux n avait même le moindre soupçon que la Saskatchewan, quelques années plus tard, serait le « grenier » de l'empire et verrait mûrir sur ses plaines des centaines de millions de boisseaux de blé

Sur ces immenses prairies l on pouvait voir alors des Indiens nomades et des centaines de Métis qui, vivant de chasse et de pêche, tenaient fort peu à s installer pour de bon sur quelque coin de terre pour y labourer du terrain avec des instruments primitifs et s exposer, en outre, neuf fois sur dix, à voir leurs champs et leurs récoltes ravagés par les gelées précoces Il faudra l arrivée du chemin de fer pour bouleverser la traditionnelle façon de vivre des Indiens et de leurs frères blancs les Métis.

Il arriva toutefois que de purs Blancs et des Canadiens français, en nombre, finirent par arriver dans le grand Ouest Ces hardis aventuriers ne venaient pas, eux non plus, pour faire de la culture sédentaire, ni fouiller la terre pour y trouver de l or, ils venaient de l Est, souvent des environs du fort Gary, aujourd hui Winnipeg et capitale du Manitoba Ils venaient pour faire l élevage des bêtes à cornes sur une large échelle, les nouveaux venus devinrent les ranchers

Si l éloignement des centres habités est pénible à supporter, du moins l on ne risque jamais de mourir de faim sur la Butte aux Ranchers. Personne, en effet, ne mange de si bons steaks que les propriétaires des centaines de bêtes à demi sauvages qui pacagent dans la grande et libre prairie J'en aurai la preuve quand j'irai voir mes nouveaux paroissiens, Fred et Joseph On donne aux chiens les morceaux de moindre qualité ; l on choisit le meilleur pour le dîner et l'on ne regarde pas à la quantité je puis vous l assurer Les peaux des animaux abattus, une fois tannées par les Indiens, feront de bonnes couvertures pour voyager en traîne, pour dormir, pour planchéier

même la cabane si l'on n a pas le moyen de se faire poser un plancher de bois.

Quand on aura besoin de provisions et d'argent, on ramassera les animaux du ranch en quelque « *corral* » large place palissadée et qui n'a qu une ouverture. Pourchassés par les ranchers à cheval, les bœufs sauvages fonceront, tête baissée, dans cet enclos où désormais ils sont à la merci de leurs maîtres. L on gardera tous les animaux que l'on veut vendre, les autres seront relâchés.

Un matin, à cheval, accompagnés de leurs chiens, les ranchers et leurs aides s en vont vers la « civilisation », poussant devant eux une centaine de quadrupèdes destinés à la vente. Quand la caravane arrivera sur les bords de la Saskatchewan, les hommes pousseront à l eau tout le troupeau qui, après quelques hésitations et se sentant perdre pied, se mettra vite à nager pour atteindre la rive opposée. Pendant des jours et parfois des semaines, la bande continuera sa marche, s'arrêtant seulement la nuit pour se reposer et se restaurer, puis le lendemain on reprend encore le chemin monotone qui mène au chemin de fer. Rendus là, les animaux, dûment vendus et payés, sont entassés dans des wagons spéciaux et dirigés vers les abattoirs de quelque grande ville américaine.

Les ranchers, durant ce temps, ont fait les emplettes nécessaires chariots. attelages, selles, machines à faucher, ainsi que des provisions de bouche farine, sucre, thé, tabac, etc. À l exemple de Waposkitas et des Bascots, on s achète aussi quelques cruches de rhum de la Hudson Bay pour traiter les amis et connaissances. Tout ce travail fini, l on reprend le chemin des pays d En-Haut.

Mais tout passe avec le temps, la vie de rancher finira, elle aussi. Elle disparaîtra totalement lors de la venue de la locomotive. Le chemin de fer amènera, en effet, dans cette vaste solitude, les ennemis mortels des ranchers les colons en quête de terres.

Déjà, avant l arrivée de ces derniers, les possesseurs de bêtes à cornes avaient vu arriver jusqu en leur domaine de drôles d'individus qui se promenaient à pied dans la prairie, sur les buttes et collines. Ils plantaient des piquets de fer de part en part et portaient sur leurs épaules tout un attirail , quelque chose comme un grand appa-

reil photographique, qu'ils braquaient vers tous les points de l'horizon.

L'arrivée des arpenteurs présageait la ruine des cow boys et de leurs maîtres. Les terres des ranchers ne leur appartenaient point, en effet, mais étaient la propriété de la Couronne. Aussi, une fois que les travaux d'arpentage furent terminés, l'on vit se ruer sur les nouvelles terres des milliers de colons, venant de tous les coins de l'univers. Ils venaient prendre une concession, moyennant dix dollars. C'est ainsi qu'arrivèrent un beau soir, en pays de brousse, une dizaine de familles canadiennes-françaises composées de bien braves gens, sans grandes ressources financières.

Connaisseurs du sol, ils choisirent naturellement d'excellents lots, des terres très riches et peu boisées. Qu'ils étaient heureux de pouvoir posséder ces merveilleux terrains, eux qui, pauvres malheureux, avaient tant travaillé pour avoir une ferme au pays de Québec, dans ces places où les merisiers et les érables couvraient un sol peu riche parfois.

Ici, de la terre comme on n'en avait jamais vu, pas de pierres, et l'on peut labourer des sillons à perte de vue ; le terrain, couleur chocolat, promet des rendements phénoménaux, une fois ensemencé.

Les vieilles machines amenées du Québec sont donc attelées aux chevaux qu'Adolphe a amenés de Maniwaki, son pays natal. Le prince de Galles n'est pas l'égal de mon nouveau fermier-colon. Cent acres sont ensemencées en blé, la deuxième année qui suivit l'arrivée de mon gars en pays de brousse. Le blé sort de terre dru et fort ; il grandit et, par un heureux hasard, mûrit cette année-là. La vieille batteuse à un cheval est sortie de son hangar et l'on bat lentement, ces pesantes gerbes dorées qui donnent un rendement de quarante et cinquante minots l'acre. Évidemment, on va devenir millionnaire avant longtemps. Les rêves d'Adolphe sont maintenant bien plus beaux que ceux de « Dame Perrette » de célèbre mémoire. On ne peut loger tout ce grain dans les granges primitives ; il va falloir, et au plus vite, le transporter en ville pour le vendre.

C'est ainsi qu'un beau matin notre brave colon, ayant attelé quatre gros chevaux à son énorme wagon, qui porte soixante minots de blé, part vendre sa récolte à la ville, à cent soixante kilomètres au sud de sa ferme modèle. Douze jours se passeront avant qu'on ait des nou-

velles de notre charretier Un soir, pourtant, les chiens se mettent subitement à japper, et dame Adolphe voit arriver, d'un train de sénateur, l'équipage qui ramène au foyer son cher époux, marchand de blé

Le brave habitant, qui a pris plusieurs petits coups pour noyer ses chagrins, ronchonne comme un « *chéti* » gars de la « *drave* » ou, si vous aimez mieux, comme les gars qui font descendre des billots flottants sur les rivières.

— Sale pays ! J'aurais ben dû rester à Québec .., etc

— Qu'y a-t-il donc ?

Ce qu'il y a, ami lecteur, vous l'avez peut-être deviné Les beaux rêves de mon Adolphe ont eu le même sort que ceux de la pauvre Perrette. Ils viennent de s'envoler Devant la réalité, force lui est bien de dire, lui aussi, comme notre vieille amie

— Adieu, veau, vache, couvée Adieu, la belle maison de planches. Adieu le capot de chat sauvage. Adieu le voyage à Québec ! Sale pays !

Que s'est-il donc passé ?

Mon Québecois va vous l'expliquer

— Figurez-vous que mon voyage m'a coûté soixante et quinze dollars.

— Comment ça ? demande sa brave femme interloquée.

— C'est ben facile à comprendre. J'ai dû prendre cinq jours pour me rendre en ville J'ai dû camper cinq fois, moi et mes chevaux. Les « stopping places » que j'ai rencontrées en chemin ne travaillaient pas pour la plus grande gloire de Dieu et m'ont « soqué salé » royalement. Rendu en ville, ça a été pire puisque j'ai rencontré l'ami Z. et ce pauvre B Il a fallu causer et fêter un peu la rencontre Bref, quand j'ai eu fini de payer ma pension et celle de mes chevaux, j'étais cassé comme un clou, il ne me restait pas un cent Avec la vente de mon blé je n'ai pas même pu payer toutes mes autres dépenses. Une chance que P m'a prêté vingt piastres pour m'en revenir Sale pays !

Oh ! Adolphe, ne tempête pas contre le pays qui, lui, est « ben correct », mais tempête contre ton manque de jugement. Quand on est à cent milles des centres. il ne faut pas compter faire fortune à charrier du blé Que ceci serve de leçon, à toi et à tous ceux qui iront prendre des terres vierges « *au diable vert* » loin des gros *chars*

Adolphe profitera de la leçon et, l'an prochain, il sèmera moins de blé et plus d'avoine, engraissera maints « habillés de soie », commencera un ranch sur une petite échelle. Ses enfants trairont les vaches. Les jeunes filles, aidées de leur mère, feront du beurre, soigneront poules et dindons, comme font les Fritz des alentours. Désormais, les petits Perrons et Perrettes ne seront pas trop à plaindre, surtout quand arrivera un curé pour leur dire la messe le dimanche.

Bien des années plus tard, quand arriveront les gros chars, alors Adolphe et ses frères sèmeront en grand du blé, et l'on n'aura plus à voyager des semaines de temps pour disposer des fruits de la récolte.

Rien de tel que l'expérience pour former un homme.

Mes *Canayens*, vous l'avez déjà appris par l'histoire de ma réception, sont de bien braves gens qui aiment bien et le bon Dieu et son ministre. Les femmes possèdent une vie surnaturelle que l'on trouve rarement chez d'autres dames de même langue. Pas étonnant donc que les vocations religieuses abondent dans ces familles si chrétiennes.

Quatre à cinq broussars, prêtres comme moi, nous discutions un jour les mérites de nos fidèles polyglottes. L'on vantait les bons côtés, les qualités de telle ou telle race ; mais en fin de compte, nous arrivions à la conclusion unanime que les fidèles, dans l'Ouest, qui donnaient le plus de consolations étaient les Baptistes et les Ti-Toines, « trente ou quarante milles en haut ou en bas de Québec ».

Après quelques années sur leurs nouvelles terres, ces gens finiront par faire aussi bien que leurs voisins, les Américains. Ils apprendront aux Européens l'art de se bâtir des maisons chaudes et peu dispendieuses ; pour faire des « queues d'aronde », donnez-moi un « Canayen ».

Communicatifs comme leurs frères latins, Baptiste et Ti-Toine aiment la visite. Ils feront très bon ménage donc avec leurs voisins, surtout si ces derniers parlent français et ne s'avisent pas de venir parfois les « bassiner » avec leurs chansons.

En France, en Belgique ou en Allemagne ou dans les États, on fait comme ci ; on dit comme ça. Ces Canadiens ne savent pas faire les choses, ne connaissent rien, etc., etc.

Si quelque nouvel arrivé commence cette chanson, Baptiste lui dira souvent :

— Mon brave, si ce pays ne vous convient pas, retournez donc dans votre « paradis terrestre » où tout est pour le mieux et où l'argent abonde aussi, je suppose. Partez, mais partez vite.

Et, dorénavant, avec cet imbécile, qui, ne sachant rien de son pays d'adoption, veut, malgré ce, faire son petit maître, Baptiste et Ti-Toine, « vingt milles en haut ou en bas de Québec », cesseront d'avoir d'autres relations que celles demandées par l'absolue nécessité.

Heureusement que l'immense majorité des nouveaux venus au Canada aura toujours assez de bon sens pour ne pas porter de jugement hâtif sur des coutumes et des usages qui lui sont étrangers. Il attendra avant de juger, et ainsi méritera l'estime de mes braves « Canayens ».

Durant mon séjour dans les pays d'En-Haut, j'avais tant entendu mes paroissiens me parler de leur vieille province, de la vie des habitants et de leurs coutumes, qu'un jour je voulus aller voir par moi-même si tous ces racontars étaient bien fondés.

J'allai donc voir et Montréal et Québec, mais les grandes villes ne m'intéressent guère, car elles sont souvent le cimetière des âmes et ne donnent pas une idée exacte de la mentalité des habitants de « *par cheu nous* », comme disait Ti-Toine.

J'ai donc visité les campagnes, et les campagnes les plus pittoresques du pays de Cartier, la Gaspésie, où je passai deux semaines en visite chez un ami.

Ce que j'ai vu là m'a causé une bien agréable surprise. Ces populations au parler de France, par leur vie religieuse, me firent rêver à ces temps de foi où se bâtissaient les vieilles cathédrales de l'Europe, aux temps de la chrétienté médiévale.

Ici, tout le monde pratique ; les dimanches, les églises regorgent de pieux fidèles dont beaucoup, et des hommes en grand nombre, s'approchent très souvent des Sacrements. Passant le soir près des maisons, j'entends un bruit étrange, on dirait que tout le monde parle à la fois : c'est la prière en famille, la prière de la Gaspésie catholique.

Tout ce monde est très poli et me salue, bien que je sois un prêtre un peu... scandaleux, car figurez-vous que je n'ai pas de soutane, l'ayant oubliée quelque part chez un ami, en Ontario Nord. La paroisse a vite appris qu'il y a à S... un prêtre français, missionnaire dans

le Far West, on voudrait bien l'entendre parler dimanche, et le bon et saint curé qui, depuis un demi-siècle, dessert cette mission de jadis qu'il a, grâce à son dévouement, transformée en une paroisse prospère, dotée d'une superbe église de pierre, me fait demander par son gentil vicaire si je n'accepterais pas de dire quelques mots à ses paroissiens, ce dimanche, à la grand'messe.

J'acceptai et m'adressant à mes nouveaux frères dans la foi :

— Mes amis,

« Ces jours derniers, vous avez été surpris de voir ce prêtre étranger qui, sans soutane, se promenait un peu partout dans les rues de votre village et dans les campagnes environnantes. D'où venait-il ? Que venait-il faire ici ?

« Je venais visiter ce coin de Gaspésie pour voir la vie que vous menez et surtout constater quelle sorte de chrétiens vous étiez.

« Je puis vous dire aujourd'hui que le résultat de mon enquête m'a profondément édifié. Vous êtes de bien bons chrétiens et aimez le bon Dieu à qui vous avez bâti un temple magnifique, bien que les riches ne soient pas nombreux dans cette paroisse de S...

« Continuez à bien aimer Dieu et son Église, continuez à bien vous aimer les uns les autres et, surtout, remerciez la divine Providence de vous avoir fait naître dans un milieu si édifiant, etc... »

Comme c'était la première fois, je crois, qu'un curé broussar venu de la lointaine Saskatchewan parlait à la congrégation gaspésienne, je fus écouté avec attention et invité à revenir par le bon et saint curé de la paroisse.

Le bon vieux, je dois l'avouer, m'avait, avant que j'aie fait plus ample connaissance avec lui, un peu scandalisé par ses allures de curé brasseur d'argent et d'affaires. Figurez-vous que, pour aider ses paroissiens, ce prêtre quasiment octogénaire, venait de faire construire une usine pour y fabriquer des objets qu'à cause de la guerre on ne pouvait se procurer nulle part. Les Anglo-Saxons, eux, hommes d'affaires, achetaient les articles de mon curé.

— Il est très riche, me dit quelqu'un.

Tout de suite il me fit penser à mon ami, le légendaire Père Myre, curé de Bellevue. Figurez-vous que ce broussar de curé avait bâti une

belle église de planches en sa paroisse, et ce uniquement avec... des veaux.

— Chaque famille gardera un jeune veau et quand ce dernier sera arrivé à l'âge adulte, on le vendra pour trouver les fonds nécessaires pour l'érection de la future maison de Dieu.

Ce qui fut fait. et Bellevue, grâce aux veaux, posséda un jour un temple digne de sa paroisse.

Quand j'aurai fait plus ample connaissance avec mon octogénaire curé gaspésien et « brasseur d'affaires », je m'apercevrai vite qu'il ne faut pas juger un homme par les apparences. L'abbé S... possède une vie surnaturelle intense. Jamais il ne se donne le moindre confort ; il ne fume pas, n'est jamais sorti de sa Gaspésie, fait un ministère très dur et sans jamais se plaindre. Je ne crois pas que sa vie durant il ait jamais pris un mois pour se récréer ou même se reposer.

Trois semaines après avoir pris le dîner d'adieu chez mon hôte, j'apprends que ce bon vieillard est mort, quasiment subitement.

Quand on enlèvera de son lit funèbre le cadavre de ce ministre de Dieu, les assistants stupéfaits, trouveront dans le matelas du lit une énorme et rude croix de bois qui a ensanglanté, martyrisé le corps de ce prêtre qui, évidemment, croyait que sa vie de durs labeurs n'était pas suffisante pour attirer les faveurs divines sur lui et les siens. Alors, comme son patron, le saint curé d'Ars, il avait ajouté cette croix dont personne n'a même soupçonné jusqu'ici l'existence.

C'était un vrai saint, diront alors les paroissiens stupéfaits.

Il ne laisse à ses parents aucun legs, tous ses biens ayant servi à payer la magnifique église de pierre que les pauvres habitants de S... ne pouvaient payer. Oui, c'est cet original brasseur d'affaires qui m'avait scandalisé un tantinet tantôt, c'est lui qui a trouvé les moyens de payer seul la « répartition » qui ne fut jamais faite, et pour cause.

En route vers l'Ouest et de passage à Montréal, j'apprends que tout comme aux pays derrière le Rideau de Fer, il y a ici aussi des misérables qui voudraient, eux aussi, séparer les brebis du pasteur pour pouvoir ensuite détruire plus facilement tout ce troupeau dont Dieu, jadis, confia la garde à Pierre.

Le président des États-Unis, qui n'est pourtant pas un catholique,

disait dernièrement que le monde d'aujourd'hui n'avait pas tant besoin de politiciens que de chrétiens qui prêchent d'exemple

- Il nous faudrait aujourd'hui des saint Paul pour sauver notre monde trop matérialisé

Je suis de l'avis de Truman Que Dieu donne toujours au Canada des prêtres saints savants désintéressés qui surtout prêchent d'exemple Quand il y aura beaucoup de saints prêtres comme l'abbé S. , le Canada ne sera jamais la victime d'un dictateur barbare et sans foi

Ami lecteur, avant de clôturer le dernier chapitre de mon grimoire, avant de vous dire comme mon vieil oncle curé, depuis longtemps parti pour le « Pays d'En-Haut »

- Au revoir Au Ciel,

e pense aux bons jeunes gens de par le monde et leur demande

— Avez vous pensé à votre avenir ? Tous nous y vivons d'avance , il n'y a que les vieux, comme moi qui revivent dans le passé Les prêtres manquent terriblement aujourd'hui, dans un monde que les Enfants des Ténèbres veulent perdre Qui fera la relève des Ouvriers qui ne peuvent plus travailler dans le Champ du Seigneur ? Le Maître dit aujourd'hui plus que jamais « Je cherche des Ouvriers Les jours sont mauvais et les Mauvais Bergers foisonnent Qui voudra être Mon Prêtre ? Qui voudra être Officier dans mon Armée en train de livrer peut-être la dernière et suprême bataille ? Qui aura donc pitié de cette immense multitude sans foi, sans espoir, sans ami, sans consolation ? Je le sais, la tâche est dure mais la récompense est un trône auprès de Moi

« Misereor super turbam »

EPILOGUE

L'histoire des Broussars est achevée et celle du Vieux Conteur s'achève. Bientôt, lui aussi, partira pour le « Pays d'En-Haut » y rejoindre, et pour toujours, ses vieux amis des temps jadis.

Ami lecteur, si je vous ai un peu intéressé par mes histoires, faites-moi l'aumône d'une bonne prière pour qu'un jour qui approche le Grand Saint Pierre soit indulgent pour son Aide-Berger dans le Bercail que vous connaissez bien. Priez pour que le Portier du Ciel ne se fasse pas trop tirer l'oreille pour m'ouvrir toutes grandes les Portes de Son Grand Domaine, à moi et aux vieux broussars.

Et maintenant vous allez me demander probablement : Que se passe-t-il dans ce lointain pays où la civilisation est finalement arrivée ?

Dans la moderne Saskatchewan, fini maintenant le sentier indien. Plus moyen de se perdre, le jour surtout ; de nombreuses et belles routes, souvent gravelées, sillonnent aujourd'hui le pays des Broussars, pays peuplé comme jamais Ni Waposkitas, ni « Tête Chauve » ne rêvèrent qu'il le serait un jour. Fini aussi le temps des « Jims » et des « Slims ». Ces braves bêtes sont aujourd'hui remplacées par de gros tracteurs et les « Georgeys » par des autos à six et huit cylindres.

Mariaville n'est plus qu'un souvenir lointain. La « cathédrale » et la « maison curiale » ont depuis longtemps été démolies. Vous ne trouverez pas même une trace de leur existence. Seuls quelques vieux à cheveux blancs pourraient encore vous dire :

— C'était là ... là ... que, jadis, commença la vie paroissiale de cette contrée.

Une dizaine d'églises modernes ont remplacé la « cathédrale » des temps passés ; une dizaine de prêtres travaillent dans le « Champ du Seigneur » là où, jadis, j'étais seul.

Une dizaine de villages sont bâtis un peu partout dans la « brousse

nordique ». Le chemin de fer traverse de part en part la grande prairie où, vous vous en souvenez, je fis mon grand sermon non aux Bipèdes Raisonnables de la contrée, mais bel et bien aux Quadrupèdes de « Tête Chauve ».

Tous ces temps ont passé comme passent les roses,
Tout cela a duré ce que durent les roses,
L'espace d'un matin.

Finies les chasses merveilleuses des temps jadis.

Fini aussi le temps des belles soirées chez les Bascots. Aujourd'hui, le monde n'est plus aussi hospitalier, plus aussi charitable qu'en ces temps reculés. Chacun chez soi maintenant et ne laissez pas divaguer vos bêtes à quatre pattes, ni même vos poules ou vos dindons. Vous risqueriez quelque procès si vos jeunes gorets allaient, comme jadis, vaquer à l'aventure.

Les fils d'Adolphe, de Télesphore, de Valmor, de Fritz, des Phonses, des Bascots, ainsi que ceux de « Tête Chauve » sont aujourd'hui plus riches que leurs pères et disent parfois que les vieux auraient dû faire comme ci, comme ça Ah ces jeunes... c'est jeune aujourd'hui comme hier

N'empêche que, durant les deux guerres qui ont quasiment anéanti la vieille civilisation européenne et enrichi le Canada, nos jeunes gars de l'Ouest n'ont pas démérité de leurs pères les Broussars

Demandez aux généraux qui commandaient l'armée canadienne

— Qui étaient les soldats les plus endurcis, les plus débrouillards, les plus dignes descendants des « Flambeaux » de jadis ?

Ils vous diront

— Ce furent les jeunes gars de l'Ouest qui savaient tout faire se battre comme des lions, s'abriter et se nourrir seuls quand il le fallait Ces jeunes savent tirer du canon comme du *rifle*, mener un *tank* comme un *team* de chevaux, faire le travail de mécanicien comme celui de terrassier

Nos jeunes Canadiens français, parlant les deux langues officielles au Canada, furent des interprètes de premier ordre et, par leur bon esprit, firent l'admiration des Français et des Belges. Volontiers ces derniers auraient donné leurs « Margots » et leurs « Paulines » aux Ti-Toines et aux Baptistes de l'Ouest canadien, mais ces derniers avaient

trop d'amour pour le Pays de l'Érable pour devenir « Enfants des Vieux Pays ». Ils connaissent dans l'Est ou dans l'Ouest une « Canayenne » aux jolis yeux bleus ; c'est à elle que leur cœur reste fidèle. C'est elle qu'ils épouseront une fois cette satanée guerre finie.

Non, nos jeunes n'ont pas démérité de leurs pères. Rendus au Pays, ils reprennent et vite le métier de terrien et veulent rattraper le temps perdu. Ils veulent à nouveau imiter « Tête Chauve » et devenir millionnaires, eux aussi.

Pourtant ! Pourtant ! *Ne quid nimis*, comme disaient les vieux Romains : rien de trop, il faut de la modération en toute chose. Durant les premiers mois de la première guerre, qui draina l'Europe de la majeure partie de ses richesses au profit du Canada, la prospérité arriva soudain dans cette grande prairie que les nouvelles machines aratoires avaient brisée, déchiquetée, labourée, hersée, disquée au point qu'elle n'était plus qu'un océan de fine poussière noire.

— Gare, gare, disaient les vieux Indiens qui connaissaient et de temps immémorial les habitudes de Maîtresse Nature.

Mais qui va écouter la voix de ces « Cassandres indiens » ? Pas les jeunes surtout.

Dans ces immenses plaines où votre vieux conteur avait souvent, dans le passé, entendu chanter « La Chanson des blés d'or », on entendit un jour une autre « Chanson ». Un beau matin, la prairie se fâcha et fit payer cher à ses nouveaux maîtres leur « auri sacra fames » soif de l'or. J'ai lu dans un vieil auteur canadien qu'un jour les Indiens, trop exploités eux aussi par ces affreux Blancs, prirent les armes et, ayant fait prisonniers plusieurs de ces malheureux assoiffés d'or, leur remplirent le ventre avec ces « jaunets » que ces derniers aimaient tant et pour lesquels ils vendaient parfois leur âme au diable.

La prairie imita un jour ses enfants terribles de jadis, ses fidèles Indiens. Vous en voulez de la terre ; je vais vous en donner plus que votre saoûl. Et c'est ainsi que l'on vit un jour le ciel s'obscurcir, le vent se lever, soulevant la poussière de la terre, obscurcissant le soleil, couvrant d'un linceul noir clôtures, récoltes, et ces machines qui avaient tué la vieille prairie des buffalos. Ce fut un vrai déluge, non d'eau, mais d'une fine poussière noire qui forçait les gens à se mettre des linges sur la bouche et les narines pour ne pas avoir le sort des

malheureux quadrupèdes qui, dans la campagne, moururent par milliers, étouffés par les cendres de leur mère nourricière. Ce fléau dura des années. Ce fut la disette noire, et le gouvernement canadien, atterré, se demanda même un jour s'il ne faudrait pas, et bien vite, sortir un million de Canadiens de ce nouvel enfer saharien où plus rien ne peut pousser et où les puits et les rivières tarissent. En ces temps affreux, j'ai vu des centaines de pauvres hères arriver en pays de brousse, en pays boisé, pour y chercher un refuge. Hélas ! la brousse était toute occupée. Deux cent mille personnes quittèrent la Saskatchewan en ces jours de désolation.

Avis aux gens et aux peuples qui, voulant s'enrichir trop vite, tuent la « Poule aux œufs d'or » et, par cupidité, minent et ruinent les terres que la Providence leur avait données.

Le bon Dieu permit toutefois qu'après des années et des années de misère « Borée » arrêtât ses affreux ravages. Durant la dernière guerre et après l'on entendit encore la « Chanson des blés d'or », sur nos plaines dévastées. La pluie recommença à tomber sur ce nouveau Sahara qui devint à nouveau le « Grenier de l'Empire ».

Aujourd'hui donc la richesse a reparu à nouveau dans l'Ouest canadien. Nos gens, hier ruinés et désespérant de pouvoir jamais se libérer des puissances d'argent, sont encore revenus à l'indépendance. Ils sont maintenant plus riches que jamais et ont déjà oublié, les jeunes surtout, l'histoire des Vaches maigres...

— Gare, gare encore, vous dit votre vieux conteur. Hier, la radio nous annonçait, en effet, que ce terrible « Borée » avait soudainement fait son apparition dans les prairies du Sud, enlevant un pouce de terre, obscurcissant la clarté du jour. Et pire que cela, la même radio nous annonce aujourd'hui que l'Europe est incapable d'acheter nos produits agricoles, tout son or est parti en Amérique du Nord.

Alors, alors, je crois que les Vaches maigres arrivent et que la vieille histoire va recommencer.

Demain, peut-être, ce sera encore la grande misère et, ce jour-là, il sera peut-être salutaire de relire l'histoire des vieux broussars. Aux jours de découragement, ces anciens pourront donner encore de bonnes et salutaires leçons. Ils enseigneront à leurs petits-fils la lutte pour la vie, le stoïcisme chrétien, l'endurance des misères de ce monde, le

patriotisme, la honte de la mendicité qui accepte difficilement de se sentir un être inutile à la charge de la communauté alors qu'on a des bras et de la santé pour travailler et se rendre utile. Et, ce qui est mieux encore, ces vieux originaux eux-mêmes vous apprendront à aimer Dieu, à respecter ses ministres, à fermer l'oreille aux faux prophètes que l'on trouve disséminés un peu partout, en ce pays moderne.

Après trente-six ans d'absence, un jour d'automne, et en auto fermée, j'ai voulu revoir les lieux mêmes où j'avais fait mes débuts dans la brousse. En retrouvant ce pays que la civilisation avait complètement bouleversé, l'émotion m'a pris à la gorge.

Où étaient mes compagnons de fortune et d'infortune ? De petites croix de bois ou de ciment marquaient la place où leurs restes mortels attendaient le grand jour de la résurrection. Ces figures que je voyais maintenant, que je rencontrais sur mon chemin, étaient des figures inconnues. Les villages que je traversais, tous pareils avec leurs outillages de mercantis, m'étaient antipathiques. Et les gens qui me voyaient passer me prenaient pour un « business man », un homme d'affaires, en quête d'une victime. Nouveau Rip Van Vinkle, j'étais un étranger dans ce pays où j'avais passé les plus intéressantes années de jeunesse.

Et, après tout, il ne faut pas, sans doute, trop s'en étonner. C'est un sentiment analogue que j'ai éprouvé avec une intensité pareille en revoyant en Europe le pays natal que j'avais quitté, la mort dans l'âme, il y a de cela plus de quarante ans.

Là aussi j'étais un revenant. D'autres figures s'abritent sous le toit paternel et, au vieux pays, au travers des vignes et des oliviers, bien des choses aussi ont changé. En contemplant, du haut de quelque colline boisée de pins, ces lieux pleins d'un souvenir

« qui s'attache à notre âme et la force d'aimer »

j'ai réalisé avec acuité que « La figure de ce monde passe » et seule demeure l'éternelle jeunesse de Dieu.

Toute ces choses fugitives ne doivent être pour nous qu'un escabeau vers les réalités éternelles. Notre vraie jeunesse ne s'en va pas, elle est, au contraire, en avant de nous ; elle vient et c'est notre méritoire labeur chrétien d'ici-bas qui doit contribuer à la forger pour l'éternité.

Puissent tous les fils du Canada ne pas oublier ces essentielles perspectives. Puissent-ils ne pas se laisser embourber ni dominer par

l'argent ou le plaisir Qu'ils demeurent, au contraire, et restent toujours fidèles à l'Évangile du Christ C'est lui qui soutient l'homme au-dessus de la matière et de la fange et qui lui donne le sens de sa véritable grandeur

Champlain disait

> Ni la prise des forteresses, ni le gain des batailles, ni la conquête des pays ne sont rien en comparaison du salut des âmes, et la conversion d'un infidèle vaut mieux que la conquête d'un royaume

Ne l'oublions jamais

GARDE TON ÂME, Ô CANADA

LE VIEUX BROUSSARD.



TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer
le huitième jour du mois de novembre
à l'Imprimerie Saint-Joseph
de l'an mil neuf cent cinquante et un,
pour
les Editions Fides.